

T. Trilby

Le Retour



PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les samedis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: d.s albums de patrons. :: :: :: ::

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

- Mathide ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
56. *Monette*. — 76. *Tante Babiole*.
Antoine ALHIX : 40. *Chemin montant*.
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
Jean d'ARVERS : 156. *Madeline*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratlenne*.
G d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.
Salva du BEAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Autour d'Yvette*.
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
Emile BERGY : 130. *Irène*.
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
31. *Un Réveil*.
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Anceltse*.
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.
Janne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*. — 152. *Le Cœur de Ludivine*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aînée ?* — 32. *Lequel l'emporta ?* —
54. *Romanesque*. — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !*
100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Pierre GOURDON : 140. *Accusée*.
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 78. *De l'amour et de la pitié*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette*.
Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- L. de KÉRANY : 16. *La Sentier du bonheur.* — 131. *Pignon sur rue.*
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*
Renée LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort.*
Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot.*
Mme LESCOT : 95. *Marriages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour.* — 141. *Le Logis.* 162. *Les Raisons du Cœur.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Raoul MALTRAVERS : 135. *Châtiment et Vérité.*
Jean de MONTHÉAS : 143. *Un Héritage.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.*
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le Savoir.*
Francisque PARN : 151. *En Silence.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis.* (Adaptée de l'anglais)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TERAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou vivant.*
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petite.* — 42. *Odette de Lymella.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Andrée VENTROL : 72. *L'Etoile du lac.* — 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
Jean VEZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu.* — 149. *Cœur d'or.*

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contre-façons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

Demandez bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

T. TRILBY

Le Retour



COLLECTION STELLA

Editions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)



LE RETOUR

I

Le 11 novembre 1918, Nicole de Kerliou se réveille de grand matin, et tout de suite elle ouvre les yeux afin de voir si le soleil a déjà paru derrière les rideaux de soie rose de sa chambre à coucher. Mais le soleil est paresseux et maussade, il fait à peine clair. Nicole juge qu'il est de fort bonne heure et se pelotonne, avec plaisir, dans son oreiller. Là, les yeux mi-clos, elle rêve : rêves imprécis et vagues.

D'abord, elle regarde le décor connu, mais charmant, de sa chambre à coucher. Un nid, un vrai nid, fait pour abriter des amoureux : et, pourtant, jamais aucun mot d'amour n'y a été prononcé. Depuis plus de quatre ans, Nicole vit là, seule, toujours seule...

Devant elle, face à son grand lit, une vieille commode Louis XVI ; au-dessus, sur les murs tendus de soie rose, un délicieux pastel attribué à La Tour ; plus loin, un secrétaire de la même époque complète, avec un bonheur-du-jour, l'ameublement de cette chambre qui semble appartenir à un autre siècle. Pourquoi, ce matin-là, Nicole pense-t-elle que l'homme qui a meublé cette pièce est un homme de goût, un artiste?... Comment s'appelle ce décorateur habile qui a su faire, dans un grand hôtel mo-

derne et banal, une reconstitution si parfaite d'une chambre appartenant à une époque où le goût français avait atteint la perfection?

Nicole s'aperçoit qu'elle n'a jamais demandé le nom de cet artiste. Depuis son mariage, qui a eu lieu quinze jours avant la guerre, les événements se sont succédé si graves et si douloureux !

Vingt ans quand la guerre se déclare, la nouvelle reçue à Bruges au cours de son voyage de noces, alors que Nicole essayait d'aimer un mari qu'elle ne connaissait guère. Son mariage — un mariage très parisien. Deux noms, deux fortunes, des amis qui pensent à les réunir, sans songer que le bonheur de deux vies est en jeu. Et, en riant, sans beaucoup réfléchir, flattée de cette demande transmise par une mère veuve très heureuse de marier sa fille, Nicole se marie comme elle allait au bal.

Et puis, partie pour une vie facile, luxueuse, enviée, voilà, alors qu'elle est à peine Madame, qu'une dépêche les rejoint au moment où ils s'embarquaient pour une balade sur le lac d'Amour. Le lac d'Amour de Bruges !

Pourquoi donc, ce matin, Nicole revoit-elle le grand lac silencieux, l'eau dormante si calme et si claire où se reflétait la merveilleuse floraison gothique de cette Bruges que les Boches ont peut-être détruite ?

Lac d'Amour ! Les yeux grands ouverts, à voix haute, presque tendrement, Nicole prononce ces deux mots, puis elle se redresse sur son oreiller et rejette d'une main nerveuse ses cheveux blonds tout emmêlés. Maintenant elle se rappelle, dans le train qui les ramenait en France, les heures mélancoliques et fiévreuses où son mari n'était plus l'homme qui cherche à se faire aimer, mais seulement un soldat qui a peur d'arriver trop tard, après les autres. Boudeuse, ne comprenant pas encore, Nicole, pen-

dant le voyage, en voulait à ce monsieur qui se permettait de penser à autre chose qu'à sa femme...

... Quatre ans ont passé, quatre années lourdes et douloureuses qui ont transformé la petite Parisienne élevée par une mère futile et coquette.

Nicole, pendant toute la guerre, et elle en est très fière, a été vraiment crâne. Brave aux jours angoissants de « la Marne », se moquant des froussards et se brouillant avec sa mère qui voulait l'emmener dans le Sud-Ouest, Nicole est restée à Paris, attendant, dans l'hôtel de sa belle-mère, dont elle habite le second étage, l'entrée des Boches que les fuyards prétendaient imminente. Les Boches ne sont pas venus, et Nicole, après l'affreuse angoisse, s'est trouvée plus forte pour supporter l'épreuve... Un mois sans lettres, sans nouvelles, puis, alors qu'on attend avec une douloureuse fierté l'annonce d'un grand malheur, une petite carte vous apprend que, là-bas, très loin, en Allemagne, le cher soldat qu'on croyait mort en héros est prisonnier dans un camp au nom bizarre.

Nicole se rappelle, ce matin, l'étrange sensation ressentie ce jour-là. Sa mère, ayant appris la « bonne nouvelle » par un parent, lui a télégraphié : « Me réjouis avec toi, viens me retrouver, temps merveilleux, beaucoup d'amis. » Sa belle-mère, qui habite le premier étage de cet hôtel que la famille de Kerliou possède avenue du Bois, est une femme que Nicole juge austère et qu'elle ne comprend guère ; eh bien ! c'est incroyable, mais sa belle-mère, en apprenant que son fils était prisonnier, n'a manifesté aucune émotion. Elle tricotait dans sa chambre, tout près de la fenêtre, car sa vue est si mauvaise que c'est à peine si elle distingue les objets ; elle tricotait, et elle n'a pas cessé de tricoter.

Ses mains longues et fines ont tremblé, ses lèvres ont murmuré « pauvre petit », mais, de ses yeux qui ne voient plus, aucune larme n'est tombée.

Nicole s'en est allée, occupée d'elle-même, se demandant s'il fallait vraiment se réjouir. Le mari à l'abri, certes, c'était un bonheur lointain, assuré, mais, dans ce Paris de fièvre, ce Paris de guerre, silencieux et tragique, elle était si fière d'avoir, comme tout le monde, quelqu'un « là-bas » !

A partir de ce jour, Nicole, exaltée par la douleur qui l'entourait et par toute la souffrance répandue sur la terre, Nicole a décidé que, puisque Jean de Kerliou ne pouvait plus servir, elle le remplacerait. Et cette Parisienne, élevée dans le luxe le plus grand, s'est astreinte aux plus dures besognes. Servante à une cantine de la Croix-Rouge, ravitaillant la nuit des trains de blessés, envoyée dans un hôpital comme auxiliaire-infirmière, Nicole a fait, sans jamais se plaindre, tout ce qu'on lui a demandé. Ses mains, ses petites mains d'enfant, ont tour à tour lavé la vaisselle, fait les cuivres, nettoyé les instruments des blessés les plus infectés, et cet effort s'est prolongé pendant quatre ans.

Nicole ne voit plus sa jolie chambre aux murs tendus de soie rose, Nicole ne voit plus le pastel de La Tour, où une jolie dame sourit si finement : devant ses yeux clairs passent de grandes visions...

C'est une nuit de décembre où, de la terre toute blanche, monte un froid qui vous enveloppe comme un linceul ; c'est une nuit de décembre où les blessés passent si nombreux qu'on ne sait auxquels répondre... En arrière de la gare, au milieu des trains, Nicole grelotte sous sa cape bleue et court d'un wagon à un autre, tendant les boissons chaudes pour apaiser l'atroce soif qui ronge les blessés. Et puis un

ordre : il faut en descendre un qui ne peut pas aller plus loin. Les infirmiers amènent un brancard, un petit soldat passe, presque un enfant. Il appelle « Maman ! » éperdument. Et Nicole, qui voudrait aller près de lui le consoler, l'apaiser, si possible, reçoit l'ordre de continuer son service. Un regard vers le brancard qui s'en va, et il faut de nouveau tendre avec un sourire les quarts remplis de boissons chaudes. Ah ! cet appel de l'enfant qui va mourir, ce cri dans la nuit, ce cri déchirant — « Maman ! » — qui domine tous les bruits de la gare, Nicole sait bien qu'elle ne l'oubliera jamais.

« Maman », pour elle, c'est une très jolie femme occupée de sa beauté et qui pense à sa fille entre deux plaisirs. Maman, si Nicole avait un grand chagrin, elle ne l'appellerait pas. Maman, le petit soldat, mort sur son brancard, est parti sans pouvoir prononcer un autre nom. Maman, c'est donc pour certains le suprême refuge?...

... Le soleil ne se décide pas à paraître ; derrière les rideaux roses, aucune lueur ne se montre ; comme ce jour, qui sera peut-être décisif, tarde à venir ! Depuis des semaines et des semaines, nos troupes sont victorieuses, et les Allemands demandent grâce. Aujourd'hui, l'armistice doit être signé ; tout à l'heure, l'affreux massacre sera terminé ; tout à l'heure, le sang ne coulera plus sur la terre de France.

Est-ce possible que cette horrible guerre s'achève ? ce cauchemar, on ne le vivra plus ?... Redoutant une cruelle déception, Nicole se répète que les Allemands n'accepteront pas les dures conditions imposées par un maréchal victorieux...

... Lasse d'attendre le soleil, qui ne paraît pas, Nicole, d'un geste vif, rejette ses couvertures et court à la fenêtre. Elle tire les rideaux, ouvre les persiennes et regarde. Un brouillard

épais l'empêche de distinguer l'autre côté de l'avenue, et, devant elle, les arbres, dépouillés de leurs feuilles, sont des ombres immobiles entourées de nuages.

Le brouillard, est-ce un mauvais présage?

Nicole espérait qu'un beau soleil d'automne éclaircirait cette journée qui affirmera la victoire de nos soldats. Tournant le dos à la fenêtre, elle se vêt d'un souple peignoir de laine blanche, passe dans son cabinet de toilette et machinalement se regarde dans une grande psyché. Et, malgré ses pensées graves, malgré l'attente qui l'opprime, elle sourit à son image.

Ah ! qu'elle est donc jolie, ce matin-là ! Ses cheveux blonds n'ont jamais été si dorés, et son sommeil fiévreux, agité par de grands rêves de gloire, a mis le désordre dans sa chevelure. Nicole a un profil pur, de grands yeux clairs qui, ce matin, flamboient ; une bouche moqueuse, dédaigneuse, aux lèvres rouges éclatantes. Sa mère, une coquette, a essayé de tous les fards pour en avoir de pareilles... Nicole est de taille moyenne, mais si bien proportionnée qu'elle paraît grande, et, avec cela, des mains, des pieds d'enfant, dont elle est très fière.

Tout en faisant sa toilette, Nicole continue à penser à cet armistice qu'on espère voir signer aujourd'hui... L'armistice, puis la paix, et les soldats prisonniers dans cette maudite Allemagne libérés !...

Ah ! comme cette idée trouble Nicole ! Elle cesse de brosser ses cheveux dorés et son visage se durcit étrangement. Jean de Kerliou, son mari, est là-bas, enfermé depuis plus de quatre ans.

On dit, et c'est chose certaine, que, dans bien des camps, les Français ont été affreusement malheureux. Privés de nouvelles, de nourriture, maltraités parfois, comme ils ont dû souffrir !...

Nicole est pitoyable ; Nicole, qui, depuis la guerre, n'a cessé de se dévouer, Nicole n'a jamais voulu s'occuper des prisonniers. Quand on lui demandait son aide ou son concours pour l'œuvre des prisonniers, si nécessaire, elle se disait absorbée par d'autres devoirs et elle répondait d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— C'est inutile d'insister, ma belle-mère s'en occupe toute la journée ; il y en a assez d'une dans la famille.

Et, en effet, sa belle-mère s'en occupait. Dans le grand salon du premier étage, ce n'étaient que tables remplies d'objets utiles : gros chandails, chaussettes épaisses, chemises de flanelle, boîtes de conserves, et, du matin au soir, M^{me} de Kerliou, presque aveugle, dirigeait, malgré son infirmité, le nombreux personnel qui travaillait autour d'elle. Elle envoyait dans tous les camps, se faisait lire toutes les lettres et, douée d'une mémoire merveilleuse, se rappelait ce que chaque prisonnier réclamait. Et, le soir, lorsque le travail de la journée était fini, il fallait voir M^{me} de Kerliou passer près de chaque table où les paquets étaient faits, prêts à partir. Elle les tâtait, les soupesait, et, si l'un d'eux lui paraissait moins lourd, le défaisait pour voir si quelque friandise supplémentaire n'avait pas été oubliée. Ses mains d'aveugle, au toucher si délicat, reconnaissaient chaque objet.

Les paquets pour son fils portaient nombreux, et, souvent, la mère y glissait quelque joli bibelot qui pouvait faire croire au mari que ces paquets avaient été préparés par une jeune femme amoureuse. Hélas ! jamais Nicole n'interrogeait M^{me} de Kerliou sur ce sujet. Elle savait que les paquets portaient, cela lui suffisait !

Aujourd'hui, Nicole est de service à l'hôpi-

tal ; sa toilette achevée, elle revêt sa robe blanche d'infirmière et cache ses cheveux d'or sous un voile de linon. Ce costume lui va bien, mais, absorbée par ses pensées, elle ne regarde plus sa glace.

Dans la chambre, une petite pendule sonne ; le son en est charmant, discret, vieillot, presque fêlé : Nicole l'entend toujours avec plaisir. Pendant les nuits où les gothas bombardaient Paris, Nicole, dédaignant les bombes, restait dans son lit ; alors, la petite pendule semblait sonner ironiquement. Quel souvenir !

Huit heures. Allons ! il faut partir. La cape bleue, qui a fait toute la guerre, cache la robe blanche, et un voile foncé cache le voile de linon. Nicole, silhouette sombre, quitte l'hôtel luxueux, confortable, et, frissonnante, s'en va.

Ah ! qu'il fait froid, ce matin de novembre ! Le brouillard vous enveloppe et vous oppresse. L'infirmière se hâte vers l'hôpital lointain où, depuis quelques mois, elle est affectée. Elle y arrive grelottante, et, tout de suite, prend son service : une salle de vingt blessés, tous gravement atteints. Elle est l'auxiliaire d'une infirmière très expérimentée. Sa besogne est humble : la toilette des blessés, faire les lits pendant qu'ils sont au pansement, ranger la salle.

Les blessés, même les plus graves, sont presque toujours gais : mais, ce matin, Nicole s'aperçoit qu'un vent d'espérance et de victoire souffle dans l'hôpital. Son entrée est saluée par des bonjours vibrants. Avec son accent faubourien, un Parisien lui crie :

— Madame, vous savez, c'est à 11 heures que les Boches vont lâcher !

Un petit paysan amputé des deux jambes avoue :

— Moi, pendant la nuit, je n'ai pas senti mon mal, tant j'étais content !

Et il ajoute :

— C'est la fin, que je vous dis, Madame, c'est la fin !

Et, bonne infirmière, avec des gestes de jeune maman qui s'applique, Nicole veut commencer la toilette. Mais, aujourd'hui, les enfants sont rebelles ; oubliant leur souffrance, tout leur est prétexte à jeu. Une serviette vole à travers la salle, un morceau de savon est envoyé à un « pépère » qui se permet de dire que les Boches sont encore très puissants. Nicole va d'un lit à l'autre, ramassant les objets épars, grondant, avec un sourire qui pardonne. L'infirmière-major traverse la salle. Elle est toujours grave et sévère, mais, ce matin-là, ses yeux sont lumineux. Elle ne fait aucune observation et se contente de dire à Nicole :

— Tâchez de calmer tous ces jeunes fous ; sans cela, ce soir, les températures monteront.

La matinée passe assez vite : vingt lits, vingt toilettes à faire, c'est beaucoup, et puis ils sont tous si peu raisonnables ! Enfin, quelques minutes avant 11 heures, Nicole a fini son service. La salle est rangée, bien en ordre, et, dans leurs lits blancs, immaculés, les blessés se sentent mieux. Nicole regarde sa montre et d'une voix claire, mais qui tremble un peu, elle dit :

— Il est 11 heures moins 5.

Alors, dans la salle si bruyante, il se fait un grand silence.

Immobiles, mains croisées ou allongées, têtes reposant sur l'oreiller, les blessés attendent. Et, sur ces visages où sont inscrites toutes les races du pays de France, la même expression se retrouve. Les yeux sont fixes, lointains, ils ne voient plus la grande salle blanche éclairée par de larges fenêtres donnant sur un jardin ; ils ne voient plus les camarades, ni l'infirmière qui regarde tous ces lits, les mains jointes. Non, c'est la tranchée qui est devant leurs yeux épuisés

par la souffrance, c'est la tranchée où l'on attend l'ordre qui va vous faire partir à l'assaut. Ah ! comme le cœur est étreint par un mal inconnu ! ce n'est pas la peur et pourtant c'est une angoisse sans nom. Est-ce aujourd'hui, est-ce tout à l'heure qu'on ne sera plus qu'un morceau de chair saignante ? Bah ! on y échappera peut-être encore cette fois... et puis, il faut bien en finir avec les Boches ! Un coup de sifflet strident vous perce les oreilles ; alors, on bondit, on s'élance comme un fou. On court, les yeux presque fermés, sans regarder les camarades, on court vite, trop vite. Tout à coup, quelque chose vous surprend, les mitrailleuses crépitent, une grêle de balles s'abat tout autour de vous et on tombe comme les autres... Alors, c'est l'attente, la souffrance, la mort qu'on désire, et c'est elle qui ne vient pas...

L'oreille aux aguets, tout son être attentif au plus petit bruit, Nicole court vers la fenêtre, et, d'un geste vif, l'ouvre toute grande.

Le jardin est enveloppé de brouillard que le soleil cherche à percer, et, lointaines d'abord, les cloches se font entendre, puis elles se rapprochent, et toutes les cloches des églises qui encerclent cette banlieue parisienne sonnent un carillon victorieux.

Dans la grande salle, l'émotion est intense. Un petit Breton se signe dévotement et, dans un soufle, murmure : « Mon Dieu ! » puis il se renverse sur ses oreillers, les yeux clos.

Dressé sur son lit, les deux poings crispés, le Parisien crie, rageur et menaçant :

— Ça y est ! ça y est ! on les tient !

L'amputé pleure en regardant le bas de son lit vide et dit dans un sanglot :

— Je suis tout de même content...

Nicole va d'un lit à l'autre, serre toutes les mains qui se tendent, prononce des paroles qui n'ont aucun sens, mais qui font tout de même

comprendre aux blessés que c'est son cœur qui leur dit : « Merci ! »

Les cloches continuent à sonner ; dans le lointain le canon se fait entendre ; oppressée par une émotion qui la fait trembler toute, Nicole s'approche de la fenêtre pour être seule quelques instants. Alors une grande douleur l'envahit. Elle murmure : « C'est fini, c'est fini... »

Êt, les yeux fixés sur le globe rouge qui essaie de percer le brouillard, malgré le canon qui gronde, malgré les cloches qui sonnent, malgré la *Marseillaise* qui vient tout à coup d'éclater dans la salle, Nicole sanglote.

L'heure si désirée, l'heure qui annonce au monde entier le triomphe de nos armées est venue, mais, hélas ! il y a trop d'absents, il semble à la jeune femme que des milliers de morts l'entourent. Pendant quatre ans, elle a vécu près de la douleur ; pendant quatre ans, elle a vu souffrir, pleurer, mourir ; elle ne peut oublier ce que cette victoire coûte à la France.

Elle se rappelle les instants les plus pénibles de sa vie d'infirmière, les trains de blessés, l'agonie de ceux qui n'avaient plus besoin de soins et qu'on lui demandait d'assister jusqu'au dernier moment. Pauvres petits ! En a-t-elle vu partir de ces soldats qui s'en allaient, n'ayant près d'eux qu'une silhouette blanche impuissante à soulager leurs souffrances. Non, ces cloches qui apprennent au monde entier notre victoire, ce canon qui gronde, cette *Marseillaise* qui est un hymne de gloire, ne peuvent lui faire oublier ceux qui dorment pour toujours, ensevelis dans cette terre de France pour laquelle ils se sont sacrifiés.

Le jour de gloire est arrivé, c'est la récompense méritée. Nicole, les mains jointes, ses yeux clairs levés vers le ciel qui s'embrase, Nicole, transfigurée par un sentiment pur,

presque divin, Nicole communie avec les morts !...

Le déjeuner fini, son service terminé, Nicole remet sa livrée sombre. Nerveuse, elle serre les mains des infirmières, mais son étreinte se fait douce pour celles qui s'efforcent d'oublier leur propre deuil, puis elle quitte l'hôpital. Dehors, elle fait quelques pas et s'arrête, saisie. La rue tranquille, vraie rue de province, qu'elle a traversée ce matin dans le brouillard, est éblouissante. Par quel miracle, de quels magasins tout proches, les drapeaux ont-ils surgi ? Les fenêtres, les mansardes des maisons sont pavoisées ; il y a des drapeaux de toutes les couleurs, de toutes les nations victorieuses, des grands, des petits, quelques-uns en soie somptueux et magnifiques, d'autres en simple étamine. Tous ces drapeaux sont neufs, superbes, et flottent dans l'air, pleins de promesses.

La chaussée, les trottoirs sont envahis ; déjà, en habit de fête, les gens vont, viennent, s'accostant sans cause pour se communiquer la nouvelle. Silencieux, quelques-uns s'étreignent.

C'est une allégresse générale, c'est un grand jour de fête qui embrase Paris, ce Paris de guerre qui depuis quatre années a connu les pires angoisses.

Nicole se mêle à la foule, elle va à petits pas lents, passe, entourée de sympathie ; sa tenue d'infirmière et son joli visage en sont la cause.

Et voilà que peu à peu Nicole se sent grisée : la joie est contagieuse. Un groupe de gamins passe en chantant *la Marseillaise* ; la jeune infirmière relève la tête, et, à pleine voix, chante avec eux. Autour d'elle personne ne s'étonne et quelques jeunes filles l'imitent.

C'est en suivant une bande d'enfants dont le plus grand porte fièrement le drapeau de France que Nicole rentre chez elle.

En sortant de cette foule vibrante, l'avenue du Bois lui semble solennelle et ennuyeuse ; et puis, quel sacrilège ! aucun drapeau aux fenêtres de l'hôtel de Kerliou ! Sans réfléchir, elle grimpe l'escalier, entre en coup de vent dans le salon de sa belle-mère. Le voile un peu de travers, ses jolis cheveux blonds sortant du bandeau de linon, excitée par cette joie qu'elle vient de frôler, les bras levés, elle s'écrie :

— Mère, donnez vite des ordres, il faut qu'on pavoise de la cave au grenier.

En simple robe noire, ficelant des paquets avec ses mains d'aveugle extrêmement habiles, Mère relève son visage, un fin visage aux traits purs, que l'âge a à peine marqués. Elle a perçu l'accent vibrant de la jeune femme, elle a compris que sa belle-fille est prête à rire ou à pleurer. Elle hésite à répondre, puis, lentement, reprenant ses paquets et sa ficelle, elle dit :

— Nicole, nous manquons de drapeaux... On ne devait en acheter que pour le retour de Jean... Mais je donnerai des ordres, et demain l'hôtel sera pavoisé.

Le joli visage de Nicole cesse d'être rieur, ses yeux qui brillaient deviennent sombres, et la grande joie qui l'avait amenée si vibrante dans ce salon n'est plus.

Le retour de Jean... Pourquoi ces mots qui devraient la réjouir la rendent-ils triste, pourquoi ?

Elle laisse tomber ses bras qui réclamaient des drapeaux, elle s'enveloppe dans sa cape bleue, et, petite ombre silencieuse, elle quitte le salon, rentre chez elle, dans cet appartement installé pour le jeune ménage et que Jean de Kerliou n'a jamais habité...

II

Le 11 novembre 1918, malgré le froid, la pluie, un ciel triste infiniment, tous les prisonniers du camp de X... ont des visages presque joyeux. Les faces pâles semblent moins maigres, les yeux, ternis par les larmes, brillent, pleins de fièvre, les lèvres sont prêtes à sourire.

Le camp, pourtant, est toujours aussi lugubre. Construites au milieu d'une plaine aride, les immenses baraques à toits plats ont l'air d'écuries peu confortables : les fils de fer barbelés, ces implacables fils de fer qui limitent un morne horizon, entourent le camp, hachures sinistres, menaçantes, déprimantes, barreaux d'une cage dont la porte ne s'ouvre jamais.

Ils sont là dix mille hommes, parqués comme des bêtes dans les camps A, B, C. Ils couchent sur des bat-flanc, pied à pied, à peine couverts, à peine nourris, jamais chauffés. Ils sont là depuis des années. Ils ont vécu l'affreuse débâcle dans laquelle la France a failli sombrer. Ils ont vu les drapeaux aux aigles noirs hissés sur tous les édifices. Ils ont entendu les cloches sonner pour fêter les merveilleux communiqués : Reims en flammes, Noyon pris, Paris bombardé. Ils ont connu l'horreur des jours uniformément pareils, ils ont vu les camarades tomber sans gloire, épuisés par le chagrin et les mauvais traitements, ils ont supporté les pires souffrances physiques, les détresses morales les plus affreuses, et tous ils ont « tenu ».

Depuis plusieurs semaines, malgré les sentinelles, malgré la défense absolue faite aux marchands de journaux de pénétrer dans le

camp, des nouvelles ont filtré. On attend... Le soir, dans les prisons de sapin, on ne dort plus guère.

Deux étages de bat-flanc, longs de cent mètres, sont le lieu de réunion de cinq cents hommes, et, de tous ces lits de planches, des rumeurs montent. Un « tuyau », bon ou mauvais, est écouté dans le plus grand silence. Hindenburg est vaincu, Ludendorf tué, la cessation des hostilités est imminente. Et il y a toujours un gamin qui s'écrie en blaguant :

— Allons, mes enfants, le jour de gloire va arriver.

Aujourd'hui, malgré la pluie fine, grise, pénétrante, qui ne cesse de tomber, les prisonniers se promènent le long des fils de fer barbelés, guettant le plus petit indice, attendant, et que cette attente leur semble longue ! Quelques-uns sont misérablement vêtus, couverts de loques dépareillées, vestiges d'uniformes qui leur sont chers, sans linge, sans chaussettes, ils grelottent sous leurs vêtements troués, mais ils ont la tête haute. Ils attendent, certains que le dénouement est proche. Le cafard, l'affreux cafard dont quelques-uns sont morts, est à jamais chassé. Ils oublient la lutte de chaque jour, ils oublient ce qu'il leur a fallu déployer d'énergie, de patience, de courage, pour pouvoir vivre l'heure qui enfin va sonner.

Fine, grise, pénétrante, la pluie continue à tomber, le vent souffle par rafales, le champ n'est plus qu'un cloaque où s'enfoncent les chaussures des prisonniers. — Les chaussures ! peut-on donner ce nom à ces morceaux de bois, garnis de toile, qui préservent certains pieds ! — Mais qu'importent la pluie, la boue, toutes les misères ? les Français savent bien qu'ils ne sont plus des vaincus...

... Un piétinement, des hommes qui se ruent vers un seul, et, tout à coup, le troupeau

s'immobilise ; puis, un grand silence se fait. Un murmure, une voix rauque dit dans un souffle :

— Les Allemands ont demandé un armistice.

Et une autre ajoute, tremblante :

— Il vient d'être signé...

Lentement, répétant sans oser les comprendre les mots qu'ils viennent d'entendre, les prisonniers s'éloignent de celui qui vient d'apporter l'incroyable nouvelle, lue sur un journal boche.

Ils s'en vont par petits groupes silencieux, mais les grandes joies sont comme les grandes douleurs, elles ne se manifestent pas tout d'abord. Et puis, ils ont tant souffert, tant espéré que, pour qu'elle dilate toutes ces poitrines humaines, il faut attendre que la joie soit comprise.

Mais, tout à coup, troublant le grand silence, dominant le vent, un chant s'élève. Instinctivement, les groupes s'arrêtent, les voix se raffermissent, les bras arrachent képis et casquettes, et, têtes nues, sous la pluie qui tombe sans arrêt, les prisonniers chantent la *Marseillaise*, entourés de sentinelles boches.

Aujourd'hui, les sentinelles ne chargent pas à coups de crosses dans ce troupeau humain ; les sentinelles, se sachant vaincues, laissent faire. Et le chant grandit, monte, s'amplifie démesurément ; il est entendu dans toutes les maisons des villages qui bordent la plaine aride.

C'est une vague sonore, superbe, éclatante, des milliers de poitrines humaines chantent leur délivrance. C'est un hymne de victoire, un inoubliable et merveilleux *Te Deum*. Un cri le termine, un cri qui se répercute au loin, franchit la plaine, les villages et monte vers le ciel.

— Vive la France !...

Puis les groupes s'ébranlent, les mains se serrent, et chaque prisonnier cherche l'ami, le confident, le compagnon des mauvaises heures.

Après le grand amour qui a embrasé tous ces hommes et qui les a unis dans une même pensée, les cœurs se reprennent vite : la vie est là avec ses joies, ses douleurs, ses misères...

Quelques prisonniers rentrent dans les barraques, ils traversent l'étroit passage central, puis ils vont se réfugier dans leurs cases respectives. Là, loin du bruit, loin des camarades, ils vont pouvoir penser. La vie leur apparaît, tout à coup, si différente ! Ce matin, ils étaient prisonniers, espérant, certes, la victoire, l'attendant, mais défiants jusqu'à la dernière minute. Aujourd'hui, la certitude, demain, dans quelques jours, ils quitteront leur prison.

L'air pur, l'air de France, la liberté ! quels mots nouveaux ! des mots qui les accablent. Leur joie est si grande qu'elle leur fait presque mal.

Sur le bat-flanc du dernier étage, un jeune homme est couché, les mains croisées derrière la tête qu'elles soutiennent. Il est là, immobile, ses yeux regardent fixement les poutres enchevêtrées du plafond. Il est là, seul, les camarades rentrés sont au rez-de-chaussée, personne ne tente l'escalade. La cage est froide, triste, silencieuse : par endroits l'eau filtre. De temps à autre une goutte tombe sur les bat-flanc qui servent de lits. Celui qui est là ne s'en aperçoit pas : tout semble lui être indifférent. En bas les allées et venues, dehors une rumeur, des cris ; rien ne le trouble, ses yeux ne quittent pas les poutres du plafond, et, maintenant, une à une, les larmes tombent.

Un appel le tire de cette rêverie douloureuse :

— Tu es là-haut, mon pote ? demande une voix railleuse.

Et lui, sans bouger, sans chercher à cacher ses larmes, répond :

— Monte, Duroy...

Duroy, le « locataire » de la case voisine de la sienne, escalade rapidement l'étage : sa petite taille, sa minceur, son agilité, lui rendent tout exercice commode. Il tombe à côté de son camarade, et, sans s'étonner du visage triste, s'écrie :

— Ça y est, mon vieux ! ça y est ! on les a ! J'ai appris la nouvelle pendant que j'étais à la Kommandantur. J'ai lâché le travail, je suis revenu en courant. Je voulais vous apprendre l'armistice, mais vous le saviez déjà. Mon effet est raté ; mal joué, le dernier acte. Enfin, on les a. Ta main, Kerliou, j'ai besoin de me réchauffer le cœur. Peux-tu comprendre ce que j'ai souffert d'apprendre la victoire au milieu des Boches ? Pas de copain, personne à embrasser, personne pour crier avec moi : « Vive la France ! »... Kerliou, il faut que je t'embrasse !

Jean de Kerliou s'est redressé ; sa haute taille l'oblige à rester courbé, car le toit est proche, mais il tend les bras à son ami.

Une minute, silencieusement, les deux hommes s'étreignent. Duroy, qui sent que quelque chose d'humide monte à ses yeux, s'explique :

— Tu comprends, mon vieux, ici, tu es toute ma famille, et puis on a tant souffert ensemble qu'on n'a pas le droit d'être heureux l'un sans l'autre. Et on est heureux, hein ?

Gravement, les yeux lointains, Kerliou répond :

— Très heureux !

Étonné, Duroy regarde son ami :

— Eh bien ! ton bonheur n'est pas exubérant.

— Veux-tu que je saute de joie ? répond nerveusement Kerliou ; d'abord, ce serait impossible. Et puis va donc jusqu'à la fenêtre et re-

garde. Ils sont toujours là, les barbelés. La porte de la prison n'est pas encore ouverte, les barreaux de la cage sont toujours solides.

Dédaigneux, Duroy hausse les épaules.

— Bah ! dit-il, j'ai idée que la porte s'ouvrira, quand nous voudrons, très facilement. Et puis les prisonniers seront, sois-en certain, renvoyés au plus vite ; les Boches ne tiendront pas à nous garder. Victorieux, ils essayaient d'être superbes et n'étaient que ridicules ; vaincus, ils seront répugnants. Sois tranquille ! ils ne voudront pas nous montrer ce visage-là.

Kerliou se décide à approuver.

— Peut-être as-tu raison. Mais, tant que je verrai des fils de fer, je ne pourrai me croire libre.

— Allons ! ne pense pas aux barbelés, c'est démoralisant, et descends de ton perchoir, c'est l'heure de la cuisine.

Les deux amis quittent leurs cases. Duroy circule à travers les charpentes avec facilité ; Kerliou, à cause de sa grande taille, est très maladroit.

En bas, dans les baraques, les prisonniers sont nombreux. Ils entrent, sortent, font claquer leurs sabots, exubérants ; ils crient et chantent. L'atmosphère est humide, chaude, malsaine. Les deux amis se hâtent vers la porte.

Dehors, il pleut toujours. Dans un coin du camp, transformé par la pluie en une mare de boue, des petits fourneaux sont installés, surveillés par leurs propriétaires. Le vent est glacé, l'humidité terrible ; malgré cela, les prisonniers essaient de faire cuire leur déjeuner pour ne pas être obligés de manger l'affreuse soupe réglementaire. Kerliou et Duroy allument avec peine leurs fourneaux, mais ils le font avec patience, en hommes habitués à ces corvées-là. Duroy jure bien un peu, grogne lorsque le feu s'éteint, mais il n'en continue pas moins à rester devant

le foyer et à surveiller la cuisine. Du riz cuit à l'eau, des sardines, une boîte de confitures, qu'ils gardaient pour une belle occasion, leur feront un menu superbe ! Depuis plusieurs semaines, les paquets n'arrivent pas, et la cantine ne possède plus grand'chose : alors, riz, sardines, confitures, c'est un festin.

Enfin, la pluie s'est arrêtée, le vent s'élève ; les flammes des foyers montent, ardentes ; le soir vient. Six heures vont sonner. A cette heure-là, tous les fourneaux doivent être éteints, c'est la règle.

Aujourd'hui, les sentinelles laissent faire ; mélancoliquement, elles se promènent, n'osant plus parler à ces hommes, des vainqueurs ! Et les vainqueurs en profitent ; chacun, ce soir, veut faire bombance.

Leur riz cuit, Kerliou et Duroy se dépêchent de rentrer. Le vent est glacial, l'atmosphère des baraques semble presque agréable. A l'intérieur, les tables sont prises ; il y a une centaine de places, et les prisonniers sont cinq cents !

Les retardataires s'en vont vers leurs cases, et là, assis sur leurs bat-flanc, dans une obscurité presque complète, ils vont dîner.

Kerliou et Duroy s'installent l'un à côté de l'autre, et, silencieux, ils avalent riz, sardines, confitures.

Le menu est superbe, mais la lumière manque.

Avec hâte, les deux amis allument leurs cigarettes ; les petits points rouges brillent, éclairant leur coin.

En soupirant, Duroy s'écrie :

— Bientôt on pourra fumer sans craindre les sentinelles ; je ne peux pas m'imaginer que ce jour-là soit si proche !

— Ah ! répond Kerliou vivement, les sentinelles ne t'ont jamais gêné. Tu nous avais faits les sentinelles des sentinelles : chacun, à tour de rôle, faisait le guet. Toi, jamais.

— Des reproches ! une scène ! non, pas ce soir ! Duroy, l'éternel blagueur, Duroy, qui a toujours maté le cafard, ton vieux Duroy, enfin, a du vague à l'âme.

Ces paroles étonnent Kerliou. Duroy, c'est un camarade de régiment qu'il aime comme un frère. Quatre années de prison supportées ensemble les attachent l'un à l'autre : les peines et les joies leur sont communes. Dans les heures les plus angoissantes de leur vie de prisonniers, Kérliou n'a jamais vu Duroy découragé : il remontait toujours le moral de ceux qui se laissaient abattre. D'un mot, ce gamin de vingt-quatre ans savait changer une situation tragique. Il disait en relevant la tête, claironnant pour les officiers boches :

— Allons, les camarades, il faut tenir ! Moquez-vous des coups de crosse, riez, riez, jusqu'à la victoire !

Et voilà que, ce soir, Duroy est triste. Pourquoi ? En France, deux vieux parents l'attendent, dont il est l'unique enfant. Quelle joie pour eux que ce retour, quelle tendresse l'accueillera au seuil de la maison !

« La Maison ! » le rêve de tous ceux qui sont ici. Quels prodiges n'ont-ils pas faits, les malheureux, pour dissimuler pendant les fouilles les souvenirs qui s'y rattachaient : photographies, lettres, fleurs séchées venant d'un petit jardin toujours connu.

La Maison ! Ce nom seul emporte Kerliou loin, bien loin de la prison obscure où l'atmosphère, alourdie par la fumée, devient presque irrespirable.

La Maison ! Pour lui, c'est un grand hôtel bâti sur une des plus belles avenues de Paris. Sa mère, une sainte, l'y attend. Comme Duroy, il est fils unique, mais il n'a jamais connu que les baisers et la tendresse d'une mère ; son père est mort alors qu'il était un enfant.

La Maison, une autre personne l'habite aussi : Nicole, sa femme. Ah ! comme cette vision se précise ! Elle est là, devant lui, les yeux rieurs. Il revoit ses cheveux, si blonds sous le soleil, ses lèvres rouges, ses mains, ses petits pieds. Ah ! la jolie poupée !

Un hasard, une présentation banale, la lui fait connaître, et tout de suite il aime cette gamine qui lui rit au nez quand il parle d'amour. Il l'épouse, il l'emmène, elle est à lui, il est ivre de bonheur. Et voilà qu'une dépêche lui annonce que la France réclame tous ses enfants. Il s'en va, sûr de vaincre... Au bout d'un mois d'une guerre incompréhensible, par un matin couvert de brume, il se trouve séparé de son régiment. Toute la journée, il essaie de le rejoindre, et, le soir, les uhlands l'entourent, le désarment. L'armée allemande est là.

Prisonnier ! Pour lui, les risques de la guerre, c'était la mort ou la blessure, mais prisonnier ! quelle détresse, quelle fin lamentable d'un grand rêve de gloire !... Nicole ! Ah ! comme, depuis quatre années, elle a été lointaine. La censure ne laissait passer que des lettres insignifiantes ; quelle torture pour un mari amoureux que ce silence de l'être aimé ! Nicole, ce nom, qu'il prononce avec une ferveur d'amant, l'émeut délicieusement. C'est le passé, mais c'est aussi l'avenir. Nicole, ce mot le ressuscite.

Ce matin, après la grande joie, il pleurait, presque sans cause, il pleurerait parce que les fils de fer barbelés l'entouraient encore. Ce soir, il ne voit pas la chambre obscure ; ce soir, il n'entend pas les cris, les voix rauques, les rires bizarres ; ce soir, il se trouve bien dans sa cage de bois, au milieu de cette atmosphère lourde si pénible à respirer. Ce soir, Nicole est là, et toutes les souffrances sont oubliées.

Allongé sur son bat-flanc, Duroy, qui a fini sa cigarette, trouve que son ami, « son pote »,

ne s'inquiète guère de la détresse qu'il vient d'avouer. Son « vague à l'âme », ça veut dire qu'il a du chagrin. Comme un gosse, sa main cherche dans l'ombre son camarade. Il le frappe sur l'épaule brutalement et, très simple, confesse.

— Tu sais, vieux, je suis triste parce que j'ai de la peine.

Kerliou tressaille. Ah ! comme il était loin ! Honteux de son indifférence, affectueusement, il répond :

— Raconte, Duroy, ça soulage toujours un peu.

— C'est difficile.

Kerliou comprend qu'il faut interroger, le cœur a sa pudeur.

— C'est une peine récente ?

— Non, elle date de plusieurs mois.

— De plusieurs mois ? reprend Kerliou, étonné. Mais tu ne m'en as jamais rien dit !

Duroy détourne un peu la tête ; pourtant, il fait obscur, et son ami ne peut voir ses yeux qui se ferment pour cacher des larmes.

— C'est vrai, je ne voulais pas t'en parler ; mais l'armistice, le retour, tout ça renverse les belles résolutions... Tu vas comprendre... Je suis parti, on m'aimait ; j'étais considéré comme un fiancé, on devait m'attendre toujours. Quatre ans, c'est long... quatre ans, c'est forcé, on oublie... J'ai appris, il y a trois mois, qu'on avait épousé un de mes cousins, un type qui a eu de la chance. A peine blessé, des galons, toutes les décorations, et ma petite Jeanne par-dessus le marché... D'abord, j'ai cru que cela ne me faisait rien ; une femme qui n'est pas capable d'être fidèle, vaut mieux s'en séparer avant qu'après. J'ai voulu ne plus y penser, l'oublier. Ça a bien marché les premiers temps, jamais je n'ai été si gai. Ah ! j'en ai joué des tours aux Boches pendant cette période-là !

Puis, à mesure que la guerre avançait, le chagrin, la jalousie, m'ont martyrisé. J'ai souffert là, vraiment, comme je ne croyais pas qu'on pût souffrir... J'avais honte, je voulais cacher ma peine ; alors, je riais, je riais toujours. Ce matin, l'armistice : d'abord je n'ai songé qu'à la France, puis, j'ai pensé au retour. Revoir Jeanne mariée, la retrouver la femme d'un autre, je sens que je ne pourrais pas : c'est trop dur... Vois-tu, mon vieux, nous autres, nous avons tant souffert que nous ne saurons plus souffrir encore... Je veux du bonheur, j'y ai droit et je ne peux pas admettre qu'un autre me l'ait pris... Alors, finie, la joie de l'armistice, finie, l'ivresse de la liberté prochaine... Plus de courage ! je ne saurai pas m'en aller quand les barbelés seront coupés. J'en suis là. Quatre années chez les Boches ne m'avaient pas enlevé le désir de vivre, quatre années chez les Boches m'avaient laissé vaillant. Il a suffi d'une petite lettre pour me mettre dans cet état. Ah ! si elles savaient, les femmes, ce que c'est que d'apprendre, dans l'isolement d'un camp, derrière des fils de fer, une mauvaise nouvelle ; si elles savaient quelles tortures elles infligent, quelles douleurs elles causent, elles ne tromperaient jamais... Dame, on est si confiant, on aime tant quand on est malheureux ! On se rattache au passé, tellement, que le présent le plus abominable est accepté. Il suffit de lire une lettre, de regarder une photographie pour que ce passé ressuscite dans votre cœur et vous donne la force que vous lui demandez. Et, alors, on peut vivre dans cet enfer sans paraître en souffrir... Mais voilà, sans crier gare on m'a enlevé tout, tout ! C'est comme si j'avais reçu un papier bordé de noir : c'est fini, on m'a pris celle que j'aimais, on me l'a prise pour toujours... Devant moi, un grand trou, j'ai sombré là-dedans... Elle ne m'était rien, des promesses

seulement nous avaient unis, et j'étais assez naïf pour m'imaginer que nous étions liés pour toujours.

Duroy se redresse et, dans un sursaut d'énergie douloureuse, s'écrie :

— Je la hais, entends-tu, je la hais pour m'avoir appris la défiance, la trahison, la rancune, la jalousie ; je la hais pour m'avoir imposé dans cette prison allemande, bagne pour vrais forçats, une pareille douleur. Je la hais, je ne veux plus la revoir, je souhaite qu'elle soit malheureuse. Je veux qu'elle pleure comme moi, qu'elle souffre autant que je souffre, je veux qu'elle endure le plus cruel des martyres. Je la hais parce que je l'aime encore. Voilà !

Duroy a fini sa triste confession. Assis sur son lit, ne pouvant se redresser à cause de la proximité du toit, Kerliou l'a écouté sans l'interrompre. En bas, on rit, on chante, l'armistice rend tous les prisonniers exubérants ; en haut, les rares occupants sont tristes.

Le retour, pour quelques-uns, c'est une maison vide où personne ne les attend plus : pendant quatre années, hélas ! impitoyable, la mort a continué son œuvre ; ceux-là ne peuvent pas partager l'allégresse générale. La France, ils l'ont aimée plus que tout, ils partaient prêts au sacrifice, mais, maintenant qu'elle est sauvée, les cœurs se reprennent et s'effraient d'être seuls. Kerliou comprend le désespoir de Duroy, Kerliou aime passionnément, il est confiant, il n'a jamais douté ; et voilà que la douleur de Duroy lui fait peur, il lui semble que quelque chose vient le frapper en plein cœur.

Il voudrait consoler, mais la souffrance de son ami est de celles qu'aucune parole ne peut adoucir.

Dans cette prison de bois, on est seul, si seul,

et ce sanglot sourd qu'il entend là, dans l'ombre, c'est une plainte déchirante. Les vieux parents, la liberté, Duroy a tout oublié. Il est brisé. Et ce gamin, qui avait tous les courages, se révolte contre cette épreuve, la plus terrible de toutes celles qu'il a supportées.

Kerliou se redresse, il se rapproche de la case de son ami, il se met à genoux près du bat-flanc, et là, partageant la peine, tenaillé par un doute, il pleure, lui aussi, il pleure sans bruit, en murmurant :

— Mon pauvre vieux, on est trop malheureux !

En bas, les cris, les rires s'espacent, les corps s'allongent, les voix bourdonnent, puis, de temps en temps, un cri étrange, un cri bizarre fait comprendre que la joie n'est pas générale. La souffrance rôde encore autour des prisonniers.

III

Un mois après l'armistice, à Paris, déjà bien des gens ont l'air d'avoir oublié la guerre. On danse, on rit, on s'amuse, enfin ! Après les grandes douleurs, les grandes joies, c'est humain.

Pendant plus de quatre années, les jeunes comme les vieux ont été étreints par la même angoisse, quatre années où l'on ne pensait qu'à la souffrance et à la mort.

L'armistice, avec son cortège de victoires, l'armistice qui fait plier les Allemands devant nous, l'armistice qui nous annonce une paix glorieuse, l'armistice a grisé les cerveaux les plus sages, et, il faut bien l'avouer, un vent de folie et de plaisir souffle sur Paris.

Les jeunes filles, qui avaient oublié leur jeu-

nesse pendant la guerre, comprennent que leurs plus belles années sont passées et veulent profiter de celles qui leur restent encore. Ouvroirs, hôpitaux, crèches, sont abandonnés ; elles dansent, et les Américains, pour qui la danse est un sport comme un autre, les recherchent et les entraînent.

Le tango, cette triste danse d'avant la guerre, a essayé de reparaître, mais elle est presque abandonnée pour le fox-trott, venu d'Amérique, qui a une faveur inexplicable. Les jeunes comme les vieilles, les jeunes gens, les vieillards, tout le monde apprend le fox-trott : c'est un de ces engouements dont Paris est coutumier.

L'armistice ne guérissant pas, hélas ! les blessés, Nicole voulait rester à l'hôpital tant qu'on aurait besoin d'elle, mais la grippe, cette maladie qui a fauché une partie de la jeunesse du monde, l'obligea à quitter son service pendant plus d'un mois. Guérie, elle voulut retourner à l'hôpital, mais une autre infirmière l'avait remplacée. Alors, Nicole s'était trouvée toute désorientée.

Levée de bonne heure, tant elle en avait l'habitude, elle errait dans son appartement, allant d'une pièce à l'autre, ne sachant plus, comme autrefois, passer des heures à sa toilette. Pourtant, elle était encore coquette. Les courses chez sa couturière, chez sa modiste, l'occupèrent plus d'une semaine. Mais, les commandes faites, les essayages terminés, elle ne sut plus que faire.

Très discrètes, quelques invitations arrivèrent. Une amie lui demandait de venir prendre une tasse de thé, une autre la prévenait qu'elle ferait de la musique, chez elle, toutes les semaines, un dîner, sans cérémonie, était organisé pour fêter la victoire, Nicole ne pouvait manquer. D'abord, elle refusa.

De son mari, depuis l'armistice, elle n'avait aucune nouvelle, cela l'obligeait à une certaine retenue, et puis les thés, la musique, les dîners ! Après quatre années de guerre, tous ces plaisirs lui paraissaient étranges ; non, vraiment, elle ne pouvait s'imaginer que, déjà, la vie joyeuse reprenait. Les souffrances, les morts qu'elle avait vus et le chiffre effroyable de nos pertes, toutes les femmes en deuil, toutes les mères en larmes, se présentaient à son esprit, et il lui semblait que ces invitations étaient presque des sacrilèges. Vraiment, on oubliait trop vite ce que la victoire nous coûtait.

A ses amis, si pressés de s'amuser, Nicole répondit que ses devoirs d'infirmière la retenaient près des blessés, et quelques-uns s'étonnèrent qu'il y eût encore des blessés ! L'armistice signé, la paix très prochaine assurait la fin de la guerre et de toutes ces horreurs ; vraiment, la petite de Kerliou exagérait !..

Délaissée, Nicole s'ennuya ; alors, elle eut l'idée de chercher refuge près de sa belle-mère.

Un matin où elle se réveille plus découragée que d'habitude, elle descend, décidée à s'intéresser à l'œuvre des petits paquets.

L'aveugle l'accueille avec un doux sourire, mais, comme elle ne peut voir le visage triste, les gestes las de la jeune femme, elle ne comprend pas que celle qui vient pour travailler vient surtout pour être dirigée, aimée, soutenue.

Nicole arrive en riant, affecte une gaieté peu naturelle et se moque très gentiment de ce qu'elle va faire. Les paquets partent, toujours aussi nombreux, mais les destinataires ont changé ; les prisonniers vont revenir, il faut penser maintenant aux malheureux habitants des pays libérés.

Les paquets encombrent le salon, Nicole en fait l'inventaire. Elle s'étonne de trouver

au milieu des choses nécessaires, indispensables, des joujoux, des poupées, des clairons, des chevaux de bois. Sa belle-mère lui explique la nécessité de ces objets « inutiles ». Il faut que les petits enfants des pays libérés rapprennent à sourire.

Les petits enfants, c'est vrai, Nicole n'y pensait pas. Attentive, elle écoute M^{me} de Kerliou qui lui raconte la dernière visite faite par son secrétaire dans un village reconquis.

... Bondée de victuailles, de vêtements, l'auto arrive un dimanche, vers midi. Ses habitants sortent d'une église en ruines, ils retournent chez eux, leurs maisons sont presque toutes atteintes. Des ruines devant, des ruines derrière, des ruines tout autour. Ils sont vêtus très pauvrement : des morceaux de bois comme chaussures ! Amaigris par la faim, courbés par la souffrance, ils se traînent : on ne distingue pas les jeunes des vieux. Craintifs, quelques enfants marchent près de ces tristes groupes, leurs yeux, qui paraissent immenses dans ces visages pâles, regardent tout autour d'eux. Ces petits sont effrayants à voir, ils ont l'air de sortir d'une tombe.

Alors le secrétaire bondit vers l'auto et, rejetant toutes les choses utiles : provisions, chaussures, il fouille au fond de la voiture, où quelques joujoux ont été mis. Les mains pleines, il revient vers les petits spectres, et leur tend poupées, chevaux, trompettes. Stupéfaits, les enfants s'arrêtent ; peureusement, ils se rapprochent de leurs parents, puis ils reviennent contempler ces merveilles qui ont coûté quelques sous ! Après une longue hésitation, avec des gestes brusques, ils s'emparent des joujoux. Ils les regardent, les serrent contre leurs petites poitrines amaigries, puis leurs yeux se remplissent de larmes. Au lieu de les faire rire, la joie les fait pleurer !

Nicole devine-t-elle ce que ces enfants ont dû subir pour que leur bonheur se transforme en larmes? La faim, le froid, les Allemands comme maîtres, et, pour finir, ce bombardement effroyable qui annonce les Français, mais qui les terrorise, eux, pour de longs jours. Pauvres petits!

Nicole comprend le bien que fait l'œuvre des paquets qu'elle a tant raillée. Et, avec une ardeur juvénile, elle prépare des envois, pliant, ficelant, empaquetant, souriant aux poupées qui s'en vont, caressant les chevaux de bois qui partent réjouir les tout petits.

Depuis bien des jours, les heures n'ont pas passé si vite. Nicole reviendra tous les matins travailler pour ceux qui ont tant souffert. Elle le dit, elle le promet, elle est sincère, et M^{mo} de Kerliou, qui sait quelle infirmière persévérante elle a été, se réjouit de l'aide que la jeune femme va lui apporter. Elles se séparent tendrement. Nicole remonte chez elle, convaincue que sa belle-mère n'est pas la femme austère, qu'elle jugeait eunuyeuse.

Depuis quatre ans, bien qu'habitant la même maison, elles se sont si peu vues! Absorbée par les hôpitaux, Nicole rentrait toujours fatiguée : une visite correcte à M^{mo} de Kerliou, et c'était tout. Prise par son œuvre et retenue chez elle par son infirmité, M^{mo} de Kerliou ne voulait pas s'imposer à sa belle-fille : et, à côté l'une de l'autre, ces deux femmes avaient vécu toutes les angoisses de cette affreuse guerre sans se soutenir mutuellement. Aujourd'hui, Nicole le regrettait.

Après un déjeuner solitaire, la jeune femme s'installe dans son boudoir, qui fait suite à sa chambre à coucher, une pièce très intime où elle a réuni tous ses souvenirs de guerre : éclats d'obus, casques allemands, photographies de blessés et d'infirmières.

Au milieu de la pièce, sur une table ronde, une douille de 77 contient une magnifique gerbe de mimosas ; à côté, un plateau avec des lettres. Nicole reconnaît l'écriture de deux de ses amies. Elle s'installe dans une grande bergère et ouvre les enveloppes.

La première lettre : deux pages de reproches. Nicole avait promis la semaine dernière de venir à un thé, on l'a attendue toute la journée, et, pour lui donner des regrets, son amie écrit que tout le monde s'est follement amusé. Il y avait beaucoup d'Américains, et l'on a dansé les nouvelles danses jusqu'à huit heures du soir.

Nicole laisse tomber la lettre et répète presque à haute voix : « On a dansé les nouvelles danses jusqu'à huit heures du soir. » Et, immédiatement, devant ses yeux qui fixent l'obus fleuri, défile le cortège des pauvres gens sortant de leur église en ruines. Elle voit les petits spectres, les enfants tenant des joujoux dans leurs bras et qui pleurent de joie parce qu'ils ne savent plus rire ! « On a dansé les nouvelles danses jusqu'à huit heures du soir ! »

A Paris, le luxe, les plaisirs, la vie facile et heureuse : à quatre-vingts kilomètres de la capitale, les villages en ruines, la misère et la douleur. Avec un geste de dégoût, Nicole jette au loin la carte parfumée de cette insouciance.

La seconde lettre, d'une de ses cousines, est un hymne de bonheur. Un mari blessé et prisonnier depuis plus de deux ans vient de rentrer : sa femme ne peut cacher sa joie. Bonne, elle souhaite que Nicole en connaisse bientôt une pareille.

Elle écrit : « Il est là, et ces trois mots, vois-tu, je les répète sans cesse, ne pouvant me persuader qu'ils sont vrais. J'ai tant prié, tant pleuré, tant espéré que je suis émerveillée de ce bonheur qui dépasse mes espoirs les plus

grands. Est-ce la souffrance acceptée chrétiennement qui nous permet de jouir aussi intensément des heures de joie? Faut-il avoir beaucoup pleuré pour être si heureuse. Bientôt, ce sera ton tour, Jean ne peut tarder, et la pensée que tu vas vivre les jours inoubliables que je vis... »

Nicole ne lit pas plus loin ; cette lettre est ridicule. A-t-on besoin de crier à tout le monde son bonheur?

Agacée, elle quitte sa bergère, s'approche de la fenêtre, et soulève le rideau. Il fait froid, gris, triste. Nicole frissonne : pourtant, la température de ce boudoir parfumé est douce et agréable. Les sourcils froncés, la jolie bouche morose, Nicole pense à cette cousine dont le mari est revenu, et elle conclut que Jean de Kerliou ne tardera pas.

Un mois, quinze jours peut-être?

Sa main laisse tomber le rideau, et, lasse, aussi triste, aussi grise que le temps, Nicole se remet dans sa bergère. Elle prend un livre et le rejette aussitôt. L'autour parle de la guerre, Nicole a assez de cette histoire-là. Que va-t-elle faire? Deux heures sonnent, la journée sera longue, il faut absolument qu'elle se distraie. La vie qu'elle mène est idiote et lui donne des idées noires. L'armistice est signé, la paix prochaine. Elle veut oublier. Oublier la guerre, les heures angoissantes, et tant d'autres choses...

A cet instant précis où Nicole, désenparée, se sent seule, bien seule, dans ce petit boudoir si délicieusement intime, la porte s'ouvre et sa mère paraît.

Rentrée au moment de l'armistice, M^{me} de Grandval a été bien heureuse de retrouver Paris et sa fille, et, si elle n'avait pas été très occupée par ses couturières et modistes, Nicole l'eût vue souvent. Mais M^{me} de Grandval ren-

trait du Midi, pauvre comme Job. Depuis plus de quatre ans, elle n'était pas venue à Paris, et ce n'est vraiment que là qu'on s'habille. Cette question toilette l'a occupée près d'un mois, mais maintenant que les essayages sont terminés, qu'elle est remise à neuf : robes, chapeaux, teintures, peintures, elle pense à sa fille et vient lui faire une longue visite. Alors, c'est un flux de paroles que Nicole a bien du mal à suivre.

— Ma chérie, tu n'as pas bonne mine, tu es triste ; qui est-ce qui t'a fait cette robe-là ? La manche est jolie, mais je l'aimerais mieux plus courte. On porte beaucoup de bleu paon ; tout, excepté du noir. On a assez de cette couleur sombre ; depuis cinq ans, on ne voyait que cela... Il me semble que tu as maigri ; je voudrais maigrir aussi, mais mon masseur prétend que cela me vieillirait. Tout le monde me répète que je suis étonnante de jeunesse ; personne ne peut croire que j'ai une fille de vingt ans.

M^{mo} de Grandval serait jolie si elle n'était pas si peinte. Nicole, tout en la regardant, rectifie, d'un ton calme :

— Vingt-quatre ans, maman. J'avais vingt ans au moment de la guerre.

M^{mo} de Grandval ne fait pas attention à cette réponse, et puis elle pense déjà à autre chose :

— M^{mo} de Kerliou fait-elle toujours des petits paquets ? Et Jean, a-t-on des nouvelles ? Les prisonniers rentrent, il ne tardera pas.

Nicole parle de l'œuvre de sa belle-mère, des pays dévastés, et raconte les innombrables envois qui partent tous les jours.

Pratique, M^{mo} de Grandval conclut qu'elle a dû manger une partie de sa fortune. Et, sérieuse, un peu inquiète, elle ajoute :

— Que dira Jean quand il reviendra ?

Jean, Jean, depuis une heure on ne parle que

de lui, on ne pense qu'à lui. Nicole en est tout agacée. Connaissant sa mère, et sachant qu'elle ne s'appesantit jamais longtemps sur la même idée, elle lui demande ce qu'elle fait aujourd'hui.

Ce qu'elle fait? M^{me} de Grandval n'y a pas encore songé : avant tout, elle voulait voir sa fille, sa chère fille, dont cette affreuse guerre l'a séparée. Si Nicole veut, elles sortiront ensemble « comme autrefois ».

Un sourire effleure les lèvres de Nicole. Autrefois, sa mère ne la sortait jamais, les institutrices étaient chargées de cette corvée-là.

M^{me} de Grandval tire de son sac d'or un petit carnet, et, aussi grave qu'un homme d'affaires, elle en feuillette les pages. Mardi, Mercredi, Jeudi... Ah ! Jeudi, Printemps, Doucet, Ministère et thé chez Jeannine.

Ce nom lui rappelle que Jeannine a téléphoné ce matin. M^{me} Mitsine sera chez elle à quatre heures, elle donnera une leçon de fox-trott. Il paraît qu'elle danse délicieusement et qu'elle vous apprend les pas les plus difficiles en moins d'une heure. Quand on a dansé avec elle, on peut danser avec tout le monde.

Il faut donc être chez Jeannine à quatre heures. Et le Printemps, où elle a des courses indispensables à faire ! et Doucet ! On l'attend pour essayer une robe de soirée rose de chine, adorable ! Cela ne peut se manquer. Le ministère, c'est une vente de charité pour un pays dévasté. C'est une vente sans réclame, sans tapage, aucune actrice ou femme en vue, un four certain, inutile d'y aller. En se dépêchant, elles peuvent être à quatre heures chez Jeannine. Et M^{me} de Grandval conclut :

— Nicole, va vite t'habiller.

Et, un peu honteuse, elle ajoute :

— Ne te fais pas trop belle.

Puis, après avoir jeté un regard vers une glace qui est en face d'elle, elle affirme qu'elles ont l'air de deux sœurs.

Nicole a laissé M^{mo} de Grandval parler sans l'interrompre ; les mains posées sur les bras de la bergère, immobile, elle l'a écoutée. D'abord, l'idée que sa mère dansait encore l'a stupéfiée. Quatre années de guerre n'avaient pas changé M^{mo} de Grandval, sa fille la retrouvait aussi légère, aussi futile qu'avant le grand drame.

Cette femme qui avait l'âge d'être grand-mère, cette femme que vieillissait un embonpoint, combattu pourtant avec énergie, dansait encore ! Et Nicole pensait à M^{mo} de Kerliou, à son infirmité si chrétiennement acceptée, à son activité inlassable qui se dépensait pour les autres. Ah ! comme elle admirait l'œuvre des petits paquets !

M^{mo} de Grandval s'impatiente :

— Voyons, Nicole, va t'habiller, nous ne pouvons pas perdre une minute.

La jeune femme secoue sa tête blonde et, tristement, répond :

— Maman, je ne danse pas.

« Je ne danse pas. » Le plus effroyable communiqué appris à Biarritz n'a certainement pas ému davantage l'âme de M^{mo} de Grandval que ces simples mots : Je ne danse pas !

Je ne danse pas ! Et Nicole a vingt-quatre ans. Mais elle est folle !

Je ne danse pas. Pourquoi ?

Est-ce parce qu'elle ne sait plus ? Mais M^{mo} Mitsine sera là, et tous les pas compliqués deviennent faciles avec elle. Nicole est une orgueilleuse.

Un léger haussement d'épaules de la jeune femme apprend à M^{re} de Grandval qu'elle fait fausse route ; alors, une seconde, elle réfléchit. Ah ! elle a deviné : Nicole ne veut pas s'éloi-

gner du domicile conjugal, Nicole ne veut pas sortir parce qu'elle attend son mari.

C'est une amoureuse qui ne danse pas.

M^{me} de Grandval, qui n'a jamais aimé qu'elle-même, trouve cette attente ridicule, Jean ne sera pas là avant quinze jours, un mois. Nicole ne peut se cloîtrer pendant ce temps. C'est l'influence de M^{me} de Kerliou qui se fait sentir. Ce sont ses idées et non pas celles de Nicole. Cette femme-là est une religieuse laïque, une religieuse qui ennuie tout le monde. Et, comme la jeune femme ne répond pas, M^{me} de Grandval s'exaspère.

Cette retraite qu'on veut imposer à sa fille est grotesque : une retraite sentimentale, bonne pour un autre siècle. Pendant plus de quatre ans, on a enfermé Nicole dans des hôpitaux malsains, on l'a obligée à travailler du matin au soir ; les besognes les plus dures, les plus répugnantes, étaient pour elle. Et maintenant on veut la cloîtrer pour attendre un mari qui a été assez maladroit pour être prisonnier dès le début de la guerre.

Prisonnier, c'est ridicule : pas de décoration, et, au retour, une enquête peu flatteuse. M^{me} de Grandval n'admettrait jamais qu'on exigeât de sa fille pareil sacrifice pour un mari qui n'en valait vraiment pas la peine. Elle irait s'en expliquer avec M^{me} de Kerliou, aujourd'hui même.

Très pâle, Nicole s'est levée. Quelques secondes, les deux femmes se regardent. Les yeux de M^{me} de Grandval menacent, ceux de la jeune femme sont couverts d'une brume, d'un nuage qu'un rien ferait crever.

Alors, d'une voix sourde qui est douloureuse, Nicole répond :

— Maman, ne dis donc pas de choses inutiles. Tu as raison, cette retraite sentimentale serait grotesque et je n'ai nulle envie de la faire.

Puis, en riant nerveusement, elle conclut :

— J'irai avec toi chez Jeannine, j'apprendrai tous les pas avec M^{me} Mitsine, et le fox-trott n'aura pas, dans quelques jours, de secret pour moi.

— Je savais bien que tu finirais par être raisonnable.

IV

Le long de la mer, derrière les grandes dunes, une ville a été bâtie : Dunkerque. Avant la guerre, c'était une cité industrielle prospère, un port florissant. Théâtre, hôpitaux, écoles, hôtel de ville, usines, tout disait la richesse de cette cité. Le port, les canaux, les chemins de fer, constituaient une richesse nationale : l'avenir était assuré.

Dunkerque, en 1914, était une ville maritime de premier ordre.

Les Allemands ont voulu la détruire. Cent soixante-douze bombardements par avions, trente-quatre par pièces à longue portée, quatre par navires de guerre, ont semé partout la ruine. Des maisons sont entièrement effondrées, d'autres découronnées de leurs toitures et éventrées par les explosifs. Hôpitaux, églises, cimetières, rien n'a été épargné. Aucune rue ne semble intacte, toutes les façades sont mouchetées, les briques écornées, les carreaux brisés sont remplacés par des planches ou des papiers épais, la ville saigne encore. L'œuvre néfaste des Boches apparaît dans toute son horreur.

Un soir de février 1919, deux soldats arrivent à Dunkerque : ils descendent d'un train qu'ils ont pris en cours de route, ils viennent d'Allemagne, ils ne savent quel chemin ils ont suivi. Ils sont fatigués, très las. Dunkerque est la pre-

mière ville française qu'ils revoient. L'ombre froide d'un soir d'hiver va bientôt envelopper de mystère tous les édifices, mais, malgré la brume, les plaies apparaissent effroyables.

Ces deux hommes sont partis, aspirant l'air à pleins poumons, quittant avec ivresse la geôle obscure ; ils ont pris la route qui conduisait vers la patrie. Les voilà arrivés, ils sont libres !

Pendant leur dure captivité, ils n'ont vécu que pour cette heure, tout leur être frémissait de joie en y pensant. Et voilà que de nouveau la douleur les oppresse. Cette ville, la première qu'ils revoient, raconte le long martyre qu'elle a subi. Les maisons sont blessées, quelques-unes mortes pour toujours. Les fenêtres sans vitres, les façades criblées d'éclats d'obus, l'église amputée d'une aile, tout est lamentable.

Devant des ruines, contre un mur intact, ils s'arrêtent. Une vieille femme passe, ils la questionnent.

— Où sommes-nous ? cet immeuble détruit, c'était ?...

— Un hôpital, le pavillon de la Maternité. Des torpilles l'ont mis dans cet état. Femmes, enfants y ont été massacrés, le 10 septembre 1917. Ici, pendant le sauvetage, les aviateurs allemands descendaient aussi bas que possible pour mitrailler ceux qui essayaient d'arracher à l'incendie des bébés de quelques jours.

Les deux hommes, dont le plus âgé a à peine trente ans, s'appuient contre le mur. Ils semblent si las, si découragés, si pitoyables, que la vieille femme s'émeut. Elle allait raconter la douloureuse histoire de Dunkerque, elle allait raconter les bombardements, citer les ruines, les morts. Elle s'arrête et regarde attentivement ces visages pâles que la souffrance a pour toujours marqués.

A son tour, elle interroge :

— D'où venez-vous? demande-t-elle avec cette manière rude de parler qu'ont les gens du Nord.

Alors, le plus jeune des deux hommes répond, en se redressant un peu :

— D'Allemagne, ma pauvre dame.

Et il attend avec une certaine anxiété la réponse qui va lui être faite. La brume descend sur la ville, la nuit vient, la vieille femme se rapproche pour voir de plus près ceux qui viennent de là-bas, du pays des bandits!

Elle regarde curieusement, devinant ce qu'ils ont souffert, comprenant que, malgré son grand âge, elle doit les respecter. Si elle osait, elle tendrait les bras à ces deux malheureux.

— Mes pauvres gars! s'écrie-t-elle, ah! mes pauvres gars!

Leurs mains s'unissent en une étreinte silencieuse et douloureuse.

Le vent souffle, la mer rugit, la vieille femme pleure. Ils se séparent. Jean de Kerliou et son ami Duroy reprennent le chemin de la gare, ils vont tête baissée pour ne plus voir les ruines. Tout à l'heure un train les emmènera vers Paris. La vieille femme continue sa route pour rentrer dans sa maison sans vitres où une partie du toit manque...

Cinq heures du soir en plein hiver, c'est la nuit. Paris, depuis l'armistice, est assez bien éclairé; seules quelques grandes artères restent obscures: le charbon est rare, et les réverbères des avenues peu fréquentées ne sont allumés que de loin en loin. L'avenue du Bois est un grand trou noir avec quelques petits points lumineux. Jean de Kerliou a fait arrêter sa voiture à l'Étoile, et, à pas lents, recueilli comme s'il allait à la table sainte, il se dirige vers la voie obscure qui conduit à sa maison.

Sa maison. Ce mot l'émeut. Sa maison, elle est intacte, deux êtres chers l'y attendent. Sa

maison dans laquelle son cœur, là-bas, a rôdé tant de fois : sa maison où tout est souvenir. Sa maison enfin, elle est là, toute proche. Quelle ivresse et quelle émotion pour cet homme qui, depuis quatre ans, n'a vécu qu'en espérant cette heure !

Il regarde devant lui. Les grands arbres avec leurs branches dépouillées de leurs feuilles semblent lui tendre les bras : l'avenue sombre lui est familière, il la reconnaît. C'est un soir d'hiver doux et humide, c'est un soir d'hiver où il flotte dans l'air des promesses de printemps. Jean de Kerliou se hâte ; voilà les premiers immeubles importants et superbes, puis les hôtels avec leurs jardins. Cette avenue silencieuse est apaisante, l'obscurité l'enveloppe de mystère. Aucune voiture ne passe, aucun promeneur. Jean est seul. Il s'arrête, un spasme l'opprime, la joie parfois est douloureuse.

Sa maison est devant lui, il n'a plus qu'à traverser la rue. Il voit la haute porte, les étages : au premier, trois fenêtres sont éclairées. Le second est sombre, triste ; Nicole pourrait ne pas être là ! Il n'a prévenu personne de son retour, voulant surprendre le premier cri, le premier geste, le premier baiser...

Et voilà que peut-être la maison sera vide. Non ! ce n'est pas possible !...

Il traverse la rue, il est là, devant la grande porte sombre. Tremblante, mais volontaire, sa main se pose sur le bouton de sonnette. La porte s'ouvre et Jean de Kerliou pénètre sous la voûte. Un soldat. C'est à peine si le concierge se dérange. Il en vient tant voir M^{me} de Kerliou pour lui recommander des prisonniers parents ou amis !

Un soldat. Les ordres sont formels : on doit toujours laisser passer.

Le concierge, un vieil homme que Jean ne connaît pas, indique le chemin.

— A droite, sous la voûte, au premier étage. Jean va à droite, et monte l'escalier.

Il avance lentement, les souvenirs l'entourent. Enfant, gamin, jeune homme, il a vécu dans cet hôtel, son père y est mort, lui y est né. A chaque marche, une vision surgit. Monter l'escalier, pour un bébé, c'était un grand voyage ; à dix ans, il enfourchait la rampe et descendait trop rapidement.

Sur le palier du premier, il s'arrête, haletant. L'émotion est trop forte. Il écoute ; aucun bruit.

Sa mère est là, derrière une de ces portes, il en est certain. Sa mère est là ! Ah ! l'étreinte sera douce, consolante, apaisante ; avec quel bonheur il appuiera sa tête lasse de tant de souffrances contre l'épaule maternelle. Ses lèvres murmurent : Maman, et ses bras se tendent... Mais il franchit le palier et continue à monter.

Nicole, Nicole ! Il escalade les marches deux par deux. En haut, il n'a aucune hésitation, et, brusquement, il ouvre la porte qui donne sur une galerie. Un timbre retentit, la femme de chambre arrive.

— Madame ? demande-t-il d'un ton de maître.

Êt il attend avec une anxiété douloureuse la réponse qui va lui être faite.

Indifférente, la femme de chambre dit :

— Madame n'est pas rentrée.

Madame n'est pas rentrée. Ce mari amoureux n'avait pas prévu cet incident banal. C'est une déception, une déception immense, mais qu'il oubliera très vite quand Nicole sera là.

D'une voix qu'il s'efforce de faire rude, tant il a peur qu'elle ne soit tremblante, il donne des ordres.

— C'est bien, j'attendrai. Je vous prie de ne prévenir personne de mon arrivée ; vous entendez, personne.

Cette fois, la femme de chambre comprend, et, maladroite, s'empresse :

— Monsieur, c'est Monsieur... Vraiment, je ne pouvais savoir... Non, Madame n'est pas là. Madame est sortie tout de suite après le déjeuner... Je pourrais peut-être téléphoner chez les amis de Madame.

Ce bavardage est énervant : brusque, Jean l'interrompt :

— Je vous ai dit de ne prévenir personne, vous ne m'avez donc pas compris?

Et, sans rien ajouter, il ouvre la porte du petit boudoir de Nicole.

Après avoir allumé l'électricité, la femme de chambre disparaît, pressée d'aller annoncer à l'office que Monsieur est arrivé et qu'il n'a pas l'air commode.

Nerveux, Jean de Kerliou a jeté capote et képi sur un canapé, et, las, il se laisse tomber dans une bergère. Là, pendant quelques instants, il ferme les yeux pour refouler les larmes qui y sont montées.

Après cette détente qui le calme, avec énergie il se redresse et, machinalement, regarde autour de lui.

Ce petit boudoir qu'il avait fait meubler pour Nicole, il ne l'avait jamais vu fini : ce petit boudoir où tout est précieux le surprend. Bergères, canapés, coussins, gravures, bibelots, et ces fleurs qui parfument la pièce. Ah ! comme toutes ces choses lui semblent étranges !

Après les baraquements, les bat-flanc, les fils de fer barbelés, ce luxe le surprend et lui fait presque mal. Alors, il ne sait pourquoi, il pense aux camarades qui ne reviendront jamais, à ceux qui sont morts là-bas, seuls, tout seuls, n'ayant que des Boches autour d'eux.

Il revoit un petit chasseur qui, pendant une longue agonie, ne cessait de répéter : « Je veux revoir la France, renvoyez-moi, pitié, pitié ! »

Au pied de son lit, les infirmiers allemands se regardaient en riant.

Jean de Kerliou quitte brusquement sa bergère, il veut chasser les souvenirs douloureux qui l'envahissent, il veut être tout au bonheur qui l'attend.

Il fait quelques pas et s'arrête, ému. Les fleurs qui parfument la pièce si délicatement trempent dans un ancien obus, et, pêle-mêle, dans un cadre de bois, des photographies de soldats et d'infirmières : au milieu d'un groupe, Jean reconnaît Nicole. Il s'approche et regarde attentivement la mauvaise épreuve d'amateur.

Cette petite silhouette blanche, c'est sa femme : ce costume la change étrangement et l'entoure de mystère. Ce visage grave, ces yeux qui semblent s'être agrandis, cette bouche sévère, Jean ne les connaissait pas. Autrefois, Nicole riait à tout propos. La guerre l'a donc marquée, elle aussi, pour toujours. Il prend la petite photographie dans ses mains, il scrute le nouveau visage de sa femme, et une grande joie l'envahit.

Là-bas, pendant les mauvais jours, quand le cafard s'imposait en maître, il craignait qu'à l'arrière, dans ce Paris frivole, on n'oubliât ceux qui subissaient en Allemagne les pires tortures sans baisser la tête. Ce costume blanc, ce petit visage triste lui font comprendre que Nicole s'est souvenue. Il l'aimait déjà infiniment, il l'aimait comme on pourrait aimer en enfer un coin de paradis qu'il vous serait permis, quelquefois, d'entrevoir.

Nicole, c'était la vision claire, l'espérance, la joie du retour.

Nicole aidait à supporter toutes les détresses morales, toutes les souffrances physiques : Nicole, c'était l'amour.

Le cœur de Jean de Kerliou se dilate, un sentiment très doux l'envahit entièrement, il

s'approche de la petite photographie et, avec émotion, il y pose un baiser.

Ce geste doux l'étonne. Il y a quelques jours, il était là-bas, surveillant une porte, un bruit, se méfiant perpétuellement, craignant l'ombre où se cachaient les sentinelles boches. Il était brutal, hargneux, méchant, il croyait que les vexations subies, les tortures inventées par des bourreaux sans pitié, l'avaient endurci pour toujours. Et voilà qu'un bout de carton, une silhouette blanche, un visage triste, lui rendent son cœur d'autrefois, un cœur jeune, très aimant, un cœur qui ne savait pas voir souffrir !

Ah ! comme elle tarde !

Il voudrait, ce mari amoureux, prendre sa femme dans ses bras pour contempler de très près son nouveau visage, il voudrait demander à ses yeux leur secret. Mais, hélas ! il n'a dans les mains qu'une photographie, et il s'exaspère.

Six heures sonnent : que peut-elle faire à cette heure-ci ?

Il ne connaît rien de sa vie, dans son camp, la correspondance était très limitée, et peu de lettres lui sont parvenues. Il ne sait pas ce que Nicole a fait pendant la guerre. Infirmière, cette photographie le lui apprend, mais c'est tout. Peut-être l'est-elle encore. Est-ce la raison de son absence ? Se penche-t-elle, en ce moment où il l'attend si impatiemment, sur des blessés ?

Il fait quelques pas, il s'approche de la fenêtre, soulève les rideaux. L'avenue sombre est déserte, aucune voiture ne passe. Alors, une angoisse l'étreint. Un accident est si vite arrivé : à Paris, il en survient tous les jours. Cette inquiétude est affreuse... Il va appeler la femme de chambre, l'interroger. Où est Madame ? Et puis, le renseignement donné, il partira la chercher.

Il allait sonner, il n'ose pas : et puis, revoir

sa femme dans la rue, ne pas pouvoir la prendre tout de suite dans ses bras, être obligé de respecter certaines convenances, non, ce n'est pas possible.

Il l'attendra là, chez eux, l'attente impatiente fera la joie plus grande.

Enervé, il fait quelques pas dans le boudoir et s'arrête devant une porte. Là, c'est la chambre de Nicole.

Il pose sa main qui tremble sur le bouton de la porte et, doucement, le tourne. La lumière du boudoir éclaire mystérieusement la chambre : il voit la commode, le petit bonheur-du-jour, il devine les gravures, le lit avec ses rideaux de dentelles, et il respire un parfum qu'il reconnaît.

Le nom de cette odeur, il ne s'en souvient guère : verveine, iris, violette ou essence à nom bizarre ? Qu'importe ? il sait que c'est le parfum de Nicole, et il s'étonne qu'après quatre ans passés il s'en souviene encore. Il franchit le seuil de la porte, ce parfum le grise, des souvenirs l'appellent.

C'est lui qui a fait cette chambre, c'est lui qui a déniché, un peu partout, les vieux meubles. Depuis longtemps déjà, il avait ces belles gravures anciennes : avec quelle joie il les a données.

Cette chambre qu'il a meublée avec tant d'amour, Nicole l'a découverte seule. A-t-elle deviné quelles mains avaient réuni pour elle toutes ces merveilles ?

La demi-clarté l'opprime, il faut éclairer cette chambre qui semble attendre celle qui ne vient pas.

Un commutateur est près de lui : vivement il le tourne. La lumière l'éblouit, ses yeux s'étaient habitués à l'ombre. Devant lui, sur la cheminée, une grande glace lui montre sa propre image ; un soldat dont la tenue bleu-

horizon, passée par le soleil, lavée par la pluie, fait piteuse mine dans ce cadre élégant. Et, pourtant, Jean de Kerliou regrette que cette veste ne soit pas une guenille trouée par les balles.

C'est un regret, mais il redresse la tête : sa dure captivité lui en donne le droit.

Et voilà que, tout à coup, il aperçoit dans la glace, entourant sa tête de soldat, des petits carrés de carton blanc que le cadre retient. Que font-ils là ?

Il se souvient qu'avant la guerre il mettait ainsi, bien en vue, pour ne pas les oublier, les invitations reçues. Mais... ces invitations sont sans doute anciennes... à moins que ce ne soient des cartes pour des ventes de charité... des sermons... il ne sait.

Curieux, il s'approche et lit :

« Madame Leroy recevra tous les vendredis, de cinq à sept heures. Musique, danses américaines. »

« Madame Denis sera chez elle le premier samedi du mois. On dansera. »

Sur une carte mauve :

« MA CHÉRIE,

« Maman organise un fox-trott tous les quinze jours, le mardi. Sois fidèle.

« RINETTE. »

Cette lettre est datée du 11 décembre 1918.

11 décembre 1918 ! Un mois après l'armistice !... Non, ce n'est pas possible ! Il lit mal... 11 décembre 1918, il ne peut se tromper.

Aujourd'hui, dans le train, un inconnu lui a appris que la France comptait seize cent mille morts ! Ce chiffre est effroyable, et les milliers de prisonniers, victimes des prisons boches, qui dorment là-bas en terre ennemie !

Seize cent mille morts ! Et, à Paris, on danse !

Non, non, ce n'est pas vrai.

Jean de Kerliou ne comprend plus ce qu'il lit, mais pourtant les choses sont précises : danses américaines et décembre 1918. Êt puis ces bouts de carton sont neufs : le temps, hélas ! ne les a pas jaunis.

Et Nicole, où est-elle ? Ce n'est pas l'hôpital, les soins à donner qui la retiennent à cette heure-ci, c'est peut-être la danse. La danse ! Les poings crispés, la colère rendant sa voix tremblante, il parle haut.

— Voyons ! Madame Leroy, le vendredi, ce n'est pas aujourd'hui. Madame Denis, le premier samedi, la date est passée...

Jean respire, mais le mardi, « fox-trott tous les quinze jours », le mardi, c'est aujourd'hui.

Alors un immense désespoir envahit ce soldat qui a connu les pires souffrances ; il fait quelques pas en titubant comme un homme ivre, puis il se laisse tomber, masse vivante, sur un pouf au pied du lit, et là, anéanti, il sanglote.

Il n'a pas cédé sous les menaces allemandes, il a enduré toutes les privations : jamais, là-bas, on ne l'a vu pleurer. Mais, aujourd'hui, il ne peut supporter ce chagrin. Il est plus terrible, plus douloureux que tous les autres.

Nicole, Nicole ! il l'avait mise si haut !...

Nicole, c'était pour lui un souvenir charmant, plein de promesses ; un rêve, un rêve qui l'avait aidé à vivre pendant quatre années.

Ah ! s'il n'était pas mort, là-bas, s'il avait défendu avec tant de courage sa santé, s'il avait lutté, c'était pour la revoir, Elle ! Son mariage ! un mariage d'amour, et personne autour de lui ne s'en était douté.

Nicole, vous dansiez, pendant que, là-bas, gardés par des bourreaux, vos frères murmuraient pendant leur agonie : « Je veux revoir

la France ! » Nicole, vous ne saviez donc pas tous les supplices que les Allemands avaient inventés pour faire souffrir ces malheureux ? Nicole, vous dansiez, alors qu'on n'avait pas enseveli ceux qui étaient morts pour vous donner la victoire et pour vous conserver votre pays !

Nicole, vous aviez donc déjà oublié ? Pourrait-on jamais vous pardonner cet oubli-là ?...

A bout de force et de résistance nerveuse, Jean cache sa tête sur le lit, et, prenant à pleines mains le couvre-pied de dentelle, il le mord, il le déchire pour étouffer ses cris. Lêt il reste là longtemps, puis, enfin, ses larmes s'arrêtent, ses cris se calment, mais, au pied de ce lit couvert de dentelles, dans cette chambre luxueuse où flotte dans l'air un parfum pénétrant, ce soldat dont l'uniforme passé raconte la misère, ce soldat qui a tenu tête pendant quatre années aux bourreaux allemands, n'est plus qu'une loque humaine. Ses bras pendent le long de son corps, il est courbé, il semble ne pouvoir supporter le fardeau de sa douleur.

Il est entré dans sa maison, marqué par la souffrance, mais la tête haute, le cœur étreint par une angoisse joyeuse. Il attendait le bonheur, il allait au-devant de lui, certain de le trouver dans une étreinte ; il pensait que des baisers, des mots tendres, lui feraient oublier les longs jours d'épreuves.

Lêt, maintenant, tout est fini : de bonheur, il ne peut plus en être question. Il a perdu Nicole, des petits bouts de carton lui ont tué son rêve, il ne revivra jamais.

Il est là, tout seul, dans la chambre parfumée, et ses bras se lèveraient facilement pour maudire celle qui n'est pas là.

Tout est fini... Pourquoi est-il revenu ? Il aurait dû mourir là-bas, comme tant d'autres !

Il serait parti, avec, sur les lèvres, le nom chéri, il serait parti croyant à son amour...

Maintenant, il sait bien qu'elle n'aurait pas pleuré le mari prisonnier. Quelques mois de deuil, de joli deuil qui aurait fait valoir sa beauté blonde, puis fox-trott et danses américaines lui auraient fait oublier le soldat mort en terre d'exil.

La pendule, la petite pendule que Nicole aime tant, sonne, et Jean, machinalement, compte : cinq, six, sept, huit. Ah ! comme il est tard ! Que va-t-il faire ? Il ne sait. Il ne peut rester là ainsi, près de ce lit... D'abord, il ne veut plus attendre, et puis il vaut mieux qu'il ne la revoie pas, maintenant.

Elle entrerait gaie, charmante, très élégante, elle entrerait le sourire aux lèvres, excitée par les danses bizarres, et cette rencontre avec ce soldat en uniforme sale, son mari, serait vraiment très ridicule. Non, Jean doit s'en aller. Dans cette maison, la sienne, personne maintenant n'a plus besoin de lui... Personne...

Et voilà que, devant ses yeux brûlés par les larmes, se dresse une figure de femme. Ce visage-là n'est pas éclatant de jeunesse, il est calme et grave : des cheveux gris légers encadrent cette physionomie très douce et de grands yeux sombres, pleins de tendresse, l'appellent. Alors, Jean de Kerliou se redresse, ses bras, qui pendent si lamentablement le long de son corps, se lèvent et sont prêts à se tendre vers celle que sa grande douleur lui avait fait oublier !

Dans un souffle, il murmure : « Maman », puis, brusquement, il se lève et quitte la chambre parfumée. Il traverse le boudoir, l'antichambre ; comme un somnambule, il marche, il descend l'escalier, le voilà devant la porte de l'appartement de sa mère. Il entre, il soulève une portière, il est certain que derrière cette

tapisserie il trouvera celle qui doit toujours l'attendre.

Cette fois, il ne s'est pas trompé ; devant une table, tricotant paisiblement, M^{me} de Kerliou est là.

Jean croyait que son cœur était mort, Jean pensait qu'il ne connaîtrait plus aucune joie, et voilà qu'une émotion douce le pénètre. Toute la tendresse qu'il avait pour sa mère se réveille avec une violence dont il s'étonne lui-même. Il la regarde, il l'admire, elle n'est pas changée, c'est la maman de son enfance.

M^{me} de Kerliou continue à tricoter, sa tête est toujours inclinée, elle ne se doute pas que son fils est là.

Jean veut la surprendre, jeter ses bras autour d'elle, mais il réfléchit qu'une trop grande émotion pourrait lui faire mal, et, craintif, il fait quelques pas.

Alors, de sa voix douce, qui semble à son fils si tendre, M^{me} de Kerliou demande :

— C'est vous, Pierre ? le dîner est servi ? je viens.

Jean ne répond pas, aucun son ne peut sortir de sa gorge contractée. Il se rapproche vivement, la lumière l'éclaire entièrement ; face à sa mère, les bras tendus vers elle, il attend...

M^{me} de Kerliou a posé son tricot. Elle a levé la tête, ses yeux ont l'air de fixer son fils, et Jean, stupéfait, entend ces mots :

— Qui donc est là ?

Puis, la même voix douce ajoute :

— C'est un soldat peut-être ? Parlez, mon ami, je suis aveugle...

Un grand cri lui répond, puis un corps s'abat près d'elle, des bras l'enserrent, et la voix de l'enfant dit dans un sanglot :

— Maman ! Oh ! maman !

V

— Vous sortez, Nicole?

De son bureau qui fait face au boudoir, Jean voit la chambre de sa femme et il aperçoit la fine silhouette qui va, vient, se hâtant.

Tout en mettant son chapeau, Nicole répond :

— Un essayage pressé que je ne pouvais remettre, mais, à trois heures, nous nous retrouverons chez le médecin. J'ai promis à votre mère de vous accompagner ; et nous terminerons la journée chez maman. C'est convenu?

— Cela vous amuse de terminer la journée chez votre mère?

Nicole se retourne, et, regardant son mari, pleine d'entrain, elle s'écrie :

— Certes, cela m'amuse. Les réunions chez maman sont quelquefois très ennuyeuses, mais aujourd'hui elle attend des gens intéressants : des officiers, qui arrivent de Strasbourg, et un commandant d'un bataillon de chasseurs, officier de la Légion d'honneur, croix de guerre avec sept palmes!

Jean reprend le livre qu'il avait posé sur son bureau et s'absorbe dans sa lecture. Après un dernier regard vers la glace, Nicole crie à son mari : « A tout à l'heure! » Et, légère, charmante, elle disparaît...

La porte fermée, aucun bruit ne parvenant plus à ses sens attentifs, Jean ferme son livre et regarde la chambre vide, puis, presque à haute voix, il répète les paroles de Nicole : Un commandant d'un bataillon de chasseurs, croix de guerre avec sept palmes...

Brusquement, il se lève, traverse rapidement

la chambre où il a tant souffert il y a à peine un mois, le boudoir toujours fleuri, et quitte l'appartement.

Son cœur est lourd, sa peine est grande, il se réfugie près de sa mère. Depuis son retour, il ne la quitte guère, les journées sont longues à vivre ! Il l'a retrouvée aveugle, mais elle supporte son infirmité si vaillamment que c'est elle qui console. A-t-elle deviné que son fils n'est pas heureux, sait-elle que les époux vivent l'un près de l'autre sans amour ? Jean ne veut pas l'interroger, mais il lui semble que sa mère n'a jamais été aussi tendre, aussi bonne. Il l'admire, il l'aime, comme il ne croyait pas pouvoir encore aimer.

Le voilà chez elle ; il la trouve tricotant près de la fenêtre ouverte, comme si elle pouvait voir le beau soleil qui dore l'avenue. Elle reconnaît son pas, elle lui sourit et le reçoit par ces mots :

— Comme il fait beau ! le soleil est déjà chaud. L'air est parfumé. C'est le printemps.

Jean répète : « C'est le printemps... »

Êt il vient s'asseoir près de la fenêtre ouverte.

Là, un long moment, il reste silencieux, s'amusant à regarder les passants, le beau soleil et les arbres qui montrent des bourgeons tout prêts à s'épanouir. C'est le printemps. La terre s'apprête à recevoir l'hôte merveilleux qui vient la renouveler. C'est le printemps qui calme toute douleur : le cœur de Jean s'apaise.

Il dit doucement :

— Il fait très beau !

Puis il demande à sa mère si elle ne sortira pas aujourd'hui.

M^{me} de Kerliou a beaucoup à faire, elle attend deux amies qui vont venir l'aider à préparer des envois pour les malheureux habitants des pays du Nord... Eh bien ! Jean restera près de cette fenêtre ouverte jusqu'à l'heure de la consulta-

tion que lui impose M^{me} de Kerliou. Avec force, il affirme :

— Je ne suis pas malade, maman, croyez-moi : un peu maigri, un peu pâli, mais j'ai derrière moi quatre années de prison.

M^{me} de Kerliou s'arrête de tricoter, une de ses mains cherche celle de son fils, elle la trouve, la prend et la garde.

— Comprends-moi, mon enfant, je sais bien que tu n'es pas malade, mais les privations, les souffrances ont raison des natures les plus robustes... Je m'inquiète parce que je ne peux plus voir ton cher visage... Mes mains, mes mains d'aveugle sont devenues si sensibles qu'elles ont découvert sur ton front, autour de tes yeux, près de ta bouche, des petits plis qui n'y étaient pas. Les années passées en prison en sont la cause probable, mais je veux être certaine qu'aucune maladie ne te guette...

— Maman, chère maman !

Avec quelle tendresse Jean dit ce nom ! C'est une plainte, un aveu, un cri déchirant.

M^{me} de Kerliou tressaille, et, très bas, ajoute :

— Et puis ta voix me tourmente. Elle était si claire, si gaie, autrefois. Tu es las, mon petit, toujours las. Je veux que ce médecin, qui est un de mes amis, te guérisse ; je veux qu'il te donne de nouvelles forces.

Un murmure, un gros soupir, c'est toute la réponse de Jean. Il ne veut rien dire, il ne confessa jamais sa peine, tant il en a honte, mais ce beau soleil le rend plus faible que d'habitude.

M^{me} de Kerliou a entendu ce murmure, elle reprend d'une voix douce :

— Vois-tu, mon enfant, je crains que vous autres, prisonniers, vous ne nous reveniez dans un état physique et moral tout à fait inconnu de nous. Pendant quatre années vous avez tant

souffert, tant rêvé, tant espéré, que vous avez paré d'une beauté divine, et non pas humaine, les êtres chers restés en France. Pour eux, pour les revoir, vous supportiez tout. Alors, vous êtes arrivés avec des cœurs exigeants, désirant un bonheur qui n'est pas de ce monde. Vous nous vouliez, nous qui, par rapport à vous, n'avons pas souffert, parfaites, admirables, surhumaines. Nous devions nous être élevées autant que vous-mêmes. Eh bien ! Jean, pendant que vous gravissiez votre rude calvaire, nous, les femmes, nous essayions de faire notre devoir ; mais nous étions, comme autrefois, entourées de tentations, et les passions les plus mauvaises, celles qui dénaturent les plus beaux actes, rôdaient autour de nous. Alors, bien souvent, je me demande si ces prisonniers, dont la santé me semble si fragile, n'ont pas eu à leur retour quelques douloureuses déceptions qui les empêchent de reprendre la vie avec courage, jouissant des bonnes heures, acceptant avec résignation les mauvaises.

M^{me} de Kerliou devine que son fils est très ému et que cette émotion lui est pénible. Souriante, presque gaiement, elle demande :

— Voyons, Jean, avoue tout de suite que ta maman t'a un peu déçu. Elle ne parle que de ses petits paquets, la chambre des petits paquets, comme dit Nicole, c'est le cauchemar des petits paquets.

Tendrement, Jean pose sa main sur les lèvres de sa mère.

— Taisez-vous, maman, s'écrie-t-il, vous blasphémez !

Et, grave, il ajoute :

— Vous avez raison, quelques-uns de nous ont eu au retour des déceptions, c'était inévitable.

Un silence succède à ces paroles, un silence que le bruit de l'avenue trouble. Jean écoute

attentivement la corne d'une auto, regarde un cavalier qui passe, suit des yeux le cerceau d'un enfant. Il fait beau, il ne veut pas penser. M^{me} de Kerliou a repris son tricot, et, pour rompre ce silence pénible, elle demande :

— Vous allez ce soir chez M^{me} de Grandval?

— Oui, Nicole désire que je l'accompagne.

— Et cela ne te plaît guère? Pourtant, M^{me} de Grandval est une de ces femmes très amusantes à regarder vivre.

— Peut-être, mais, quand on a épousé sa fille, c'est un plaisir qui fait peur.

— Oh ! reprend vivement M^{me} de Kerliou, Nicole ne ressemble pas à sa mère, leurs natures sont absolument différentes. M^{me} de Grandval semble avoir pris en ce moment quelque influence sur Nicole, elle l'entraîne dans des plaisirs que son âge et son embonpoint ne lui permettent plus, Nicole est le pavillon indispensable. C'est pour sa fille qu'elle organise toutes ces soirées dansantes, où elle ose encore danser. Nicole a vingt-quatre ans, elle a passé des années dures, ne pensant qu'aux souffrances des blessés. Aujourd'hui, elle a l'air de ne penser qu'à elle-même : c'est une détente. Mais je connais Nicole, je sais que, si Dieu lui envoyait une nouvelle épreuve, elle serait vaillante comme elle l'a été pendant de si longs jours. Non, mon enfant, Nicole ne ressemble pas du tout à sa mère.

— Comme vous l'aimez ! dit Jean, attendri, presque reconnaissant.

M^{me} de Kerliou s'étonne de cette remarque :

— Mais, mon fils, c'est ta femme.

Jean se lève brusquement. Ce salon paisible, ce printemps qui vous pénètre, cette large avenue dorée par le soleil, tout est complice. S'il restait là, il crierait sa peine, il avouerait sa détresse. Il dirait que Nicole, qui, pendant quatre ans, s'est dévouée, n'a pas eu pour son mari re-

venant des galères allemandes un geste tendre, un mot affectueux, un baiser d'épouse.

Le soir de son retour, elle est rentrée, lasse d'avoir dansé jusqu'à neuf heures du soir. Elle a reçu son mari en femme du monde occupée par ses devoirs de maîtresse de maison. Et à ce prisonnier qui revenait assoiffé d'amour, elle a offert un dîner fin, servi par des domestiques admirablement stylés.

Et tous les jours ressemblent à ce dîner. Nicole est une femme du monde qui a des obligations multiples, Nicole est une maîtresse de maison accomplie, c'est tout.

Alors, il y a des jours où Jean se désespère. Il n'est pour Nicole qu'un mari auquel on pense entre deux plaisirs, un mari qui n'a à son actif, comme page de gloire, que quatre années de prison boche, un mari qu'une femme n'est pas fière d'exhiber. Aussi, il n'ose rien dire à Nicole, et elle continue à mener la vie frivole, inutile, à laquelle M^{me} de Grandval l'a, dès son enfance, habituée.

La guerre avait transformé la jeune femme ; la guerre terminée, il faut oublier. Cet oubli est un sacrilège. Qu'importe ? la souffrance est passée. Vive la vie facile, joyeuse, amusante ! La ruine a atteint bien des foyers, la misère est partout, le peuple se révolte ; demain, peut-être, la France sera ensanglantée par une guerre civile effroyable. Nicole et ses amis ne s'en inquiètent pas, elles dansent !

Jean se penche vers sa mère : un baiser fiévreux, un au revoir rapide, il veut s'en aller bien vite pour résister à la tentation. Ah ! que ce serait apaisant de s'asseoir aux pieds de cette maman si tendre, de poser sa tête lasse sur ses genoux, et d'avouer, tout bas, l'affreux chagrin qui le ronge... Mais il faudrait accuser Nicole, cette Nicole insouciante qu'il adore ; non, Jean mourra peut-être de sa peine, certains

soirs il a des sucurs d'agonie, mais il n'en dira jamais rien...

.

A trois heures, il est dans le salon du professeur B..., un salon ancien, superbe, éclairé par trois larges fenêtres donnant sur les Tuileries, et, comme l'une d'elles est grande ouverte, Jean retrouve ce soleil, cette atmosphère de printemps qui, chez sa mère, l'avait tant affaibli.

Nicole n'est pas encore arrivée, deux personnes attendent déjà, et Jean, qui tourne le dos à la fenêtre ouverte, les regarde pour se distraire. C'est un jeune ménage, la femme est jolie, mais elle paraît bien fragile ; c'est elle, certainement, qui est malade. Ils se penchent l'un vers l'autre, ils se parlent bas, et puis le mari va chercher un coussin. Elle le remercie avec un doux sourire de femme aimante et aimée.

Jean, pour ne pas voir ces amoureux, prend, au hasard, sur la table, un livre et s'absorbe dans sa lecture. A peine a-t-il commencé que la porte s'ouvre : cette fois, c'est Nicole. Elle est délicieusement habillée, si blonde, si rose, si fraîche, qu'il semble qu'elle apporte dans les plis de sa robe courte un peu de ce printemps dont Jean a si peur.

Quelques mots pour s'excuser de son retard, un regard vers le couple qui la contemple avec admiration, et, pour s'occuper, elle regarde ce salon où tout est objet de prix.

De nouveau, très doucement, la porte est ouverte, et un domestique paraît :

— Le rendez-vous de trois heures ? dit-il.

Avec empressement, tant elle craignait d'attendre, Nicole se lève : très ennuyé, Jean la suit.

Ah ! comme cette visite que sa mère lui impose est pénible ! Étaler sa misère physique devant une femme qu'on aime, c'est bien triste.

Aussi, il est décidé à ne pas avouer à ce médecin qu'il y a des jours où sa lassitude est faible, et des nuits où la fièvre le rend haletant pendant des heures.

Le cabinet est sévèrement meublé : table, bibliothèque, fauteuils empire. Au seuil de la pièce, debout, avec un geste accueillant, le Docteur reçoit le jeune ménage. De taille moyenne et de physionomie agréable, il a des yeux clairs, de grands yeux lumineux qui, tout de suite, semblent vous déshabiller physiquement et moralement.

Il fait asseoir Nicole et Jean, et, pendant quelques secondes, les regarde attentivement, si attentivement que la jeune femme, gênée, rougit. Si elle osait, elle crierait au Docteur qu'il se trompe et que ce n'est pas pour elle qu'ils sont ici.

Après un silence pénible, le Maître parle.

Il sait que M. de Kerliou n'est pas malade ; pourtant, sa mère s'inquiète, et elle a raison. Quand on a passé quatre années dans les prisons boches, il est prudent de se faire examiner. Le Docteur se tourne vers Nicole pour être approuvé, soutenu, mais la jeune femme, qui trouve cette visite ridicule, ne répond pas à cet appel.

Alors, le Docteur s'approche de Jean de Kerliou, et l'examen commence. Il n'est pas bien long ; après quelques profondes respirations, le Maître est fixé.

Pendant que Jean se rhabille, il revient s'asseoir devant son bureau, décidé à faire parler Nicole, cherchant à deviner, maintenant qu'il connaît la souffrance physique, la souffrance morale.

— Voyons, Madame, demande-t-il, dites-moi la vérité. Ce mari, est-il raisonnable ? Depuis son retour, s'est-il reposé, soigné ? N'a-t-il pas voulu jouer comme un grand enfant, qui en a

été privé trop longtemps, de la vie joyeuse de Paris, cette vie que tout le monde a reprise si vite? Quatre années chez les Boches, c'est une terrible histoire.

Les yeux du docteur ne quittent pas Nicole, ils semblent pénétrer jusqu'à son cœur et lui demander la cause de la dépression qu'il a découverte chez Jean de Kerliou.

Ne pouvant continuer à garder le silence, la jeune femme se décide à répondre.

— Je suis de votre avis, Docteur, il faut que mon mari se soigne.

Et, redressant sa petite tête, fièrement, elle ajoute :

— La guerre a éprouvé tout le monde.

Le Maître comprend cette allusion, mais Nicole est si rose, si fraîche, qu'on ne peut avoir pour elle aucune pitié. Alors, il reprend gravement, presque sévèrement :

— Peut-être, mais ceux qui ont le plus souffert, Madame, ce sont les prisonniers qui nous reviennent.

Un silence succède à ces paroles : Nicole rougit encore, ce médecin l'énerve, et Jean est confus qu'on s'occupe ainsi de lui. Il se lève pour faire finir cette conversation qui déplaît tant à sa femme.

— Alors, Docteur, reprend-il, je puis dire à ma mère qu'elle a tort de s'inquiéter?

Le Docteur regarde une dernière fois le jeune couple, et, tristement, en se tournant vers Nicole, il répond :

— Vous direz à M^{me} de Kerliou, pour laquelle j'ai une si grande admiration, que mon ordonnance est courte, mais qu'elle doit être rigoureusement suivie. Je n'impose aucun médicament, aucun traitement, mais j'exige un départ immédiat. Allez dans le Midi, au bord de la mer, près d'une montagne. Je vous conseille un petit coin perdu dans les Maures :

Beauvallon. Restez là tout le printemps et revenez me voir cet été. Vous voyez que mon ordonnance est facile à suivre.

Le jeune ménage n'avait pas prévu ce conseil, qui est presque un ordre. Jean dit :

— C'est très simple.

Nicole répète les mêmes mots, et le Docteur ajoute, terriblement précis :

— Il faut être parti dans deux ou trois jours, et je compte sur vous, Madame, pour m'envoyer des nouvelles de ce malade que je vous confie... J'ai su, par M^{me} de Kerliou, quelle infirmière dévouée vous aviez été. Traitez votre mari, soignez-le, comme un grand blessé. Vous savez tout ce que ce mot veut dire.

La main du Maître se tend vers Nicole, et, sans hésitation, la jeune femme accepte cette poignée de main qui fait d'elle l'alliée du médecin. Nicole soignera son mari, c'est son devoir, mais elle regrette de ne pas avoir à se dévouer pour un véritable grand blessé.

Blessure affreuse, mutilation terrible, elle l'aurait acceptée, certaine d'être toujours patiente, aimante. C'était la dette ; avec quelle reconnaissance elle l'est payée !

Mais soigner un mari prisonnier, sans blessure, après un mois de campagne, se dévouer à lui complètement, tout abandonner pour le suivre, c'est très dur quand, de temps en temps, une terrible pensée s'impose : « prisonnier sans blessure ». Est-ce un maladroit, ou Jean de Kerliou, qui eut pour père un viveur, mais qui a pour mère une sainte, a-t-il manqué de courage ?

Ah ! il y a des jours où Nicole fuit ce mari qu'elle ne veut pas mépriser ; il y a des jours où elle danse des soirées entières pour chasser cette obsession douloureuse ; il y a des jours où elle ne peut regarder cet homme qui n'a été qu'un mois soldat !

Le jeune ménage quitte le bureau du Maître ; ils s'en vont, très ennuyés. Nicole dit en soupirant :

— Il va falloir partir !

Et Jean répond :

— C'est une corvée.

Et, avec hésitation, obéissant à un sentiment d'orgueil, il ajoute :

— Si ce départ vous contrarie, je puis très bien partir seul.

Dans l'automobile qui les emmène chez M^{me} de Grandval, ils sont assis l'un à côté de l'autre, et Jean attend, très anxieux, la réponse de sa femme. Tout en regardant une devanture de modiste, devant laquelle l'automobile est arrêtée, Nicole dit, lointaine :

— Ce serait ridicule !

Jean tourne la tête, il lui semble que, tout à coup, le soleil vient de se cacher. Il ne sait pourquoi, il attendait, il espérait un mot tendre.

Le docteur, pourtant, a dit très clairement à Nicole que son mari était malade. N'a-t-elle pas compris ? ou bien n'a-t-elle pas de cœur ? Injuste, Jean l'accuse ; puis il se rappelle ce qu'elle a fait pendant la guerre. Alors, pourquoi n'est-elle pas bonne pour lui ? Il a tant besoin d'affection, d'amour, et cette femme qui est là, près de lui, si jolie, si grisante, sa femme enfin, le traite comme un indifférent !

« Ce serait ridicule. » Ce mot lui a fait mal, il frissonne, il a froid, et pourtant une sueur affreuse l'envahit. Ah ! le Maître a raison, il est malade, bien malade, et, s'il ne craignait pas d'être « ridicule », il crierait au chauffeur de le reconduire tout de suite chez lui, car son mal est douloureux.

Devant l'hôtel de M^{me} de Grandval, l'automobile s'arrête. Toute à ses pensées, ne se doutant pas de la souffrance de son mari, Nicole lui dit :

— Pour maman, afin d'éviter les questions ennuyeuses, nous partons passer les vacances de Pâques dans le Midi. Comme, à cette époque, tout le monde s'en va, elle trouvera cela parfait.

Le salon de M^{mo} de Grandval, trop fleuri, est déjà très animé ; Nicole serre toutes les mains qui se tendent vers elle. On l'entoure, on l'entraîne, et tout de suite sa mère lui présente le commandant de chasseurs, officier de la Légion d'honneur, croix de guerre avec sept palmes.

Êt, souriante, Nicole répond à tous, mais elle s'occupe surtout de ce commandant de chasseurs, le héros du jour.

Il a fait la Marne, l'Aisne, l'Yser, la Malmaison, la Somme, la seconde Marne et la poursuite, hélas ! arrêtée trop tôt. Il rit en racontant qu'il a été blessé dix fois, que les Boches prenaient un plaisir extrême à lui démolir son P. C., et il ajoute qu'il ne leur pardonnera jamais d'avoir troué tous ses casques.

Un instant sérieux, il parle de l'Alsace, d'où il est débarqué ce matin, il dit l'enthousiasme des habitants et raconte l'ovation qui a été faite aux soldats de France. Pendant les grandes journées, la garde du drapeau a été assurée par des Alsaciennes ; à tour de rôle, chacune gardait l'emblème ! Êt il ajoute que les filles de là-bas sont jolies et qu'il y aura bientôt beaucoup de mariages.

Il rit, ivre de sa jeune gloire, grisé par les hommages de toutes les femmes qui l'entourent. Nicole est la plus charmante, Nicole l'écoute avec des yeux qui brillent, tout son être palpite, eile est fière d'être remarquée par ce commandant qui porte sur sa poitrine les témoignages de sa belle conduite pendant la guerre.

Elle oublie tout : son mari, la consultation, les décisions qu'il va falloir prendre ; elle oublie que, dans un coin de ce salon fleuri, encom-

bré et bruyant, se cache un malheureux auquel personne ne fait attention.

Il est là, derrière ce palmier ; il regarde, avec des yeux fiévreux, ces officiers, tous décorés, qui semblent sortir de cette affreuse guerre intacts. La victoire, les grandes journées qu'ils viennent de vivre, ont effacé les longs jours d'épreuve. Et lui, Jean de Kerliou, prisonnier des Boches, n'est plus qu'une loque physique et morale !

Un grand blessé ! Ah ! comme le Docteur a eu raison tout à l'heure ! Il n'est plus que cela, incapable de réagir, incapable de lutter. Les Allemands lui ont tout pris : jeunesse, santé, courage. Les forces s'usent quand, pendant de longs jours, il faut souffrir de la faim, du froid, de la misère. Les forces s'usent quand on accepte tout, la tête haute, avec indifférence.

Courbé, la tête penchée en avant, las de toute sa détresse, sans regarder autour de lui et sans que personne s'en aperçoive, Jean quitte le salon fleuri de M^{me} de Grandval. Il veut fuir cette atmosphère heureuse, il veut fuir ces vainqueurs qui retiennent tous les regards et qui vont prendre tous les cœurs.

Il veut fuir, parce qu'il sait bien qu'on ne lutte pas avec la gloire et qu'il n'est plus qu'un grand blessé. Aucun obus ne l'a massacré, personne ne s'inclinera devant sa mutilation, et pourtant il est certain qu'il mourra de sa blessure, car elle est de celles dont on ne guérit pas...

VI

En pleine montagne des Maures, à quelques kilomètres du petit port de Sainte-Maxime, plusieurs villas ont été construites au milieu

d'une forêt de pins, de chênes-lièges, d'eucalyptus et de mimosas.

Capricieuse, insinuante, la mer a pénétré dans cette forêt ; elle baigne le pied d'arbres centenaires, et, dans le sable fin qu'elle a amené, avec elle, les fleurs naissent et s'épanouissent. Il y en a de toutes sortes et de toutes les couleurs. Bordant des tamaris, au feuillage aérien et aux grappes d'un rose mauve surprenant, une plante grasse, le pourpier, court partout, s'accroche aux pierres, aux arbres, aux routes, et étale sur le sable des feuilles pourpres et vertes et des fleurs rouges, jaunes, mauves, blanches, éclatantes de couleur. Les iris parfumés, les roses simples s'entremêlent, poussent au hasard, le long de la plage, au milieu des pins et des mimosas.

Cette anse jouit d'un climat privilégié. Au large, le mistral souffle, la mer est moutonneuse, la montagne préserve les malades des grands vents si dangereux. C'est un coin de paradis qui porte un nom banal, Beauvallon, mais c'est un coin merveilleux qu'aucun casino n'abîme.

Un grand hôtel, sans style, confortable et spacieux, se dresse au milieu des pins et permet à une centaine de Français et d'étrangers de venir admirer ce vallon qui est un des plus beaux de la côte méditerranéenne. C'est là que le Docteur a envoyé le jeune ménage de Kerliou. Ils y arrivent en pleine nuit. Le domestique qui les a précédés les conduit à travers l'obscurité vers une villa louée par M^{mo} de Kerliou mère, et qu'elle a autrefois habitée.

Tout de suite, la villa déplaît à Nicole. C'est une maison ancienne, très simple, elle lui semble peu confortable. Les dalles de marbre blanc et noir du salon sont froides, et la clarté des lampes les rend tristes. La salle à manger est banale, encombrée de meubles 1830,

lourds, massifs, ennuyeux. Au premier, des chambres meublées succinctement, des cabinets de toilette sans aucun confort.

Nicole soupire en pensant à l'intérieur charmant, à tout le luxe qu'elle a quittés. Enfin, c'était son devoir !

Fatigués par le long voyage, Jean et Nicole choisissent rapidement leurs chambres et se séparent, désireux d'être seuls. Lui est affreusement las, et il veut cacher sa détresse physique. Décidément, il ne peut plus rien faire ; c'est un grand malade qui arrive dans la villa triste, tant vantée par M^{mo} de Kerliou.

Après un tub chaud, qui ne le délasse pas, il se couche fiévreux, espérant trouver le repos. Mais le lit inconnu lui semble mauvais ; la chambre, de dimension moyenne, lui paraît toute petite. Il étouffe, malgré la fenêtre ouverte et la brise qui se parfume en traversant la montagne.

Un moment il s'assoupit, un cauchemar affreux le réveille. Le commandant de chasseurs vu l'autre jour chez M^{mo} de Grandval est là devant lui, plein de vie, superbe. Il cause avec Nicole, et tous les deux se moquent d'un malade qu'on traîne en voiture, et ce malade, qui ressemble à un cadavre, c'est Jean de Kerliou, c'est lui-même ! Ah ! quelle chose affreuse ! Il veut bien mourir, mais il ne permet pas qu'on le raille ; il tuera cet homme si décoré qui cherche à lui voler sa femme. Qu'ils attendent, les bandits, ce ne sera pas bien long !

Cette sueur, qui l'envahit chaque fois que son amour le fait souffrir, le conduit à la tombe implacablement.

Comme c'est dur d'être seul, et que la nuit est longue !

Pourquoi est-il parti ? A Paris, il avait sa mère, c'était le refuge. Il ne lui disait rien, mais il savait bien qu'elle devinait sa peine. Elle

était tendre et bonne, excusant, sans jamais nommer Nicole, toutes ces jeunes femmes qui ne pensaient qu'aux plaisirs. Jean sortait de chez elle apaisé, prêt à l'indulgence. Maintenant il est seul, seul avec Nicole qu'il adore, mais qu'il juge sévèrement. Il sait bien, il en est certain, que sa femme ne l'aime pas. Pourquoi?

C'est un mystère.

Souvent, sans qu'elle s'en aperçoive, il l'observe très attentivement, et, quand il la voit gaie, rieuse, insouciante, il se demande si cette jolie poupée a du cœur. Et puis il se souvient de tout ce que sa mère lui a raconté : les longues nuits passées dans les gares, les travaux les plus humbles acceptés en souriant. Pendant la guerre, Nicole s'est dévouée pour tous, et Jean sait bien que, s'il le voulait, pour lui, elle se dévouerait encore, mais Jean refuse ce dévouement sans amour. Il n'est pas un blessé quelconque, un inconnu qui passe, qu'on soigne avec reconnaissance pour la victoire qu'il a donnée. Il est un mari amoureux, un mari qui veut être aimé. Hélas ! les cœurs n'obéissent pas et la volonté humaine n'a aucune puissance sur eux. Les cœurs se donnent ou se refusent, nul ne peut dire pourquoi... Au petit jour, brisé par cette longue insomnie, Jean, enfin, cède au sommeil...

Le lendemain matin, la mer et le ciel sont éblouissants. Au large, on ne sait où la mer finit et où le ciel commence. Ils sont bleus tous les deux, si pareils, que le ciel semble refléter l'eau, comme l'eau reflète le ciel.

Aucun nuage, aucune vague, un calme immense, apaisant, grandiose.

Nicole, qui s'est couchée de très mauvaise humeur, boudant sa chambre affreuse et le cabinet de toilette abominable, se réveille, reposée, et elle sourit à ce beau soleil qui entre

chez elle en vainqueur. Curieuse de voir ce Midi tant vanté et qu'elle ne connaît pas, elle se lève et, vêtue d'une chaude robe de chambre, elle s'avance sur le balcon.

Bâtie au milieu de la montagne, la villa domine la mer. Trois terrasses successives y conduisent. La première, qui est la plus proche, est plantée d'orangers : des balustres de pierre la limitent ; à droite, un vivier tapissé de mousse qui rend l'eau toute verte. La seconde n'est qu'un parterre de mimosas, des mimosas comme jamais Nicole n'en a vus : les grappes sont composées de grosses boules vaporeuses et légères qui entourent ces arbres d'un nuage d'or. La dernière terrasse est limitée, comme les autres, par des balustres de pierre ; un champ de vigne lui succède, bordé à gauche et à droite par des eucalyptus, un champ de vigne qui va jusqu'à la mer.

La mer ! est-ce possible que ce soit cette grande nappe bleue qu'aucune vague ne ride ? La mer ! Mais, ici, c'est donc un coin de ciel qui est tombé sur la terre... Éblouie, Nicole reste sur le balcon. Ce soleil triomphant, cette grande lumière qui rend sombre la montagne, cette mer calme et si bleue, tout lui paraît être un décor de rêve. Elle n'a jamais vu, elle en est certaine, quelque chose d'aussi beau.

Elle sourit, elle tend les bras au jardin, aux fleurs, à la mer, et, sans penser qu'elle est à peine vêtue, elle quitte le balcon, traverse sa chambre et descend en courant l'escalier. La porte du vestibule est ouverte, le jardin est devant elle. Nicole y pénètre. Elle avance lentement, chacun de ses pas lui fait découvrir une merveille. Elle a pris une allée bordée par des eucalyptus, et de chaque côté, poussant au hasard, fleurissent les roses, les fraisias, les quarantaines de toutes les

couleurs, les anémones rouges et violettes.

C'est une orgie de fleurs, de parfums qui grisent la jeune femme. Elle va, avançant dans la lumière, allant vers cette mer bleue qui l'appelle.

Elle cueille des roses, des iris, des glycines, toutes les fleurs qu'elle trouve. Les mimosas la tentent, des branches viennent grossir sa gerbe. Elle a les deux bras pleins, elle est encombrée, et, rieuse, avec une volupté inconnue d'elle, elle plonge son visage tout entier dans la botte parfumée. Les cheveux s'accrochent aux fleurs, et, d'une main impatiente, elle les rejette. Une rose et une branche de mimosas restent dans sa chevelure blonde. Elle est là, devant la mer, vêtue de sa grosse robe de laine blanche, des fleurs plein les bras, des fleurs sur la tête, elle a l'air d'apporter une offrande à cette eau bleue si calme.

Éblouie d'abord, elle a de la peine à regarder la mer, mais ses yeux s'habituent vite à cette grande clarté qui rend toute chose merveilleuse.

Une simple barque de pêcheur passe, la voile en est rose, Nicole l'admire et pense que ce sera délicieux de se promener dans cette petite barque sur cette mer qu'aucune vague ne ride. Puis, dans un geste inconscient, elle ouvre les bras, les fleurs tombent à ses pieds. La barque qui passe fait naître quelques vagues, elles emportent le bouquet, le bouquet tout entier, et Nicole est ravie. C'est à une amie qu'elle offre ces fleurs, à une amie qu'elle viendra souvent visiter. Ses yeux suivent les mimosas, les glycines et les roses, qui s'en vont lentement, très lentement. Nicole ne quitte le bord de la mer que lorsqu'elles ont disparu. Ensorcelée, elle remonte vers la villa, tout lui semble facile. Elle oublie qu'hier la tâche lui paraissait pénible, elle oublie jusqu'au doute même qui, depuis

plus de quatre ans, pèse si lourdement sur son cœur...

Le déjeuner réunit les époux. Fatigué par sa nuit fiévreuse, Jean s'est levé tard et a à peine jeté un coup d'œil distrait sur le merveilleux paysage. Sa souffrance morale et physique l'absorbe entièrement. Nicole est délicieusement jolie, vibrante et rieuse, elle énerve son mari. Avec des mots cruels, il arrête la description enthousiaste que la jeune femme lui fait du jardin, des terrasses fleuries et de la mer.

— Ma chère, je crains que vous ne vous plaisiez pas dans ce pays ; le domestique m'a appris qu'il n'y avait aucun casino proche, et, à l'hôtel, on ne danse pas. Nicole, sans fox-trott tous les soirs, je crains que vous ne soyez très malheureuse.

A peine ces paroles sont-elles dites que Jean les regrette. Nicole a rougi, ses grands yeux qui riaient se sont assombris, elle baisse la tête et elle ne répond pas.

Elle avait tout oublié : les quatre ans de guerre avec leurs angoisses, leurs douleurs, leurs fatigues. Elle avait tout oublié, et voilà que les paroles maladroites de Jean lui rappellent le passé.

Oui, elle dansait, elle riait, un peu grise parfois, mais c'était pour ne pas se souvenir que son mari avait été fait prisonnier, sans blessure, dès le début de la guerre.

Oh ! ce doute, ce doute affreux qui la ronge, ce doute qui a fait l'attente si pénible et le retour si douloureux ! Ce doute, le voilà réveillé, il est le maître de l'heure.

Maintenant, les fleurs pourront embaumer l'air, le soleil s'imposer triomphant, la mer être divinement belle, Nicole sait bien qu'elle n'oubliera plus jamais qu'elle est la compagne d'un homme qu'elle ne peut estimer. Êt, sans songer que son mari n'est plus qu'un pauvre

malade, elle conclut que, si Jean de Kerliou ne portait pas sur ses épaules le poids d'une horrible faute, il serait, lui aussi, grisé par le parfum des fleurs, ébloui par le soleil.

Orgueilleuse, elle relève la tête, fière d'avoir servi, elle, sans défaillance, pendant plus de quatre ans. Va-t-elle répondre? Va-t-elle, d'un de ces mots qui creusent un fossé définitif, crier à son mari le doute méprisant? Elle était heureuse, elle se sentait bonne, elle voulait se dévouer. La nature avait fait un miracle, la nature avait apaisé son cœur tourmenté. Pourquoi Jean l'a-t-il insultée?

Depuis plusieurs mois, elle n'a fait que danser, c'est la vérité, mais il faut que son mari sache ce qu'elle cherchait dans ces plaisirs.

Le déjeuner est fini, ils sont seuls : par les fenêtres ouvertes entrent toutes les senteurs du jardin, et, très lent, très doux, lointain, on entend le murmure de la mer.

Les poings crispés, fort en colère, Nicole cherche la parole propre à blesser ce mari qui la croit incapable de vivre loin de l'atmosphère des salons parisiens. Ils sont seuls : comme ces roses qui grimpent autour de la fenêtre, s'amoncelant par endroits, ont un parfum violent ! Les lourdes et mauves glycines qui veulent passer coûte que coûte à travers ce fouillis de fleurs et de feuillages semblent se pâmer. Nicole respire l'odeur exquise que les roses versent sur la terre avant de se flétrir... puis elle se lève brusquement pour aller fermer cette fenêtre qui laisse pénétrer dans la pièce tous les trésors du jardin.

Après ce geste volontaire, mettant une barrière entre elle et cette nature qui lui conseille l'oubli, Nicole se tourne vers son mari. Enfoncé dans un fauteuil, Jean fume, lointain. Il est très pâle : sa nuit fiévreuse lui a laissé aux pommettes deux taches rouges qui in-

diquent clairement quelle maladie le grand médecin redoute. Les traits tirés, des rides précoces lui labourant le visage, il fait pitié, et Nicole entend tout à coup une voix qui lui murmure à l'oreille : « C'est, quand même, un grand blessé ! » Mon Dieu, elle allait l'oublier ! Et voilà qu'avant tout un devoir s'impose : elle doit soigner.

Ah ! comme elle aimait ses blessés de la grande guerre, avec quelle reconnaissance elle s'empressait près d'eux. Soulager leur détresse, amener sur ces visages ravagés un sourire, aider à les guérir, suivre avec une émotion maternelle leurs premiers pas, c'étaient des joies saintes qui lui faisaient trouver doux le rude labeur.

Mais soigner ce mari désagréable qui revient d'Allemagne, triste et mystérieux, comme ce sera pénible ! Êt sans tendresse, indifférente, elle s'enquiert de ce que son mari veut faire aujourd'hui.

Jean semble sortir d'un rêve. Fait-il beau ? Peut-on se promener ?

Ces simples questions exaspèrent Nicole. Elle se lève brusquement et ouvre toute grande la fenêtre qu'elle avait fermée tout à l'heure.

Fait-il beau ? — Mais il n'a donc pas vu ce soleil qui s'est emparé du ciel, ni cette mer resplendissante qui chante si près d'eux !

Elle ne répond pas, son bras montre le jardin fleuri.

Jean regarde, et ses yeux, tristes de toutes les souffrances passées et de la peine présente, ne voient pas la nature en fête. Il dit, déjà las :

— Sortons, si vous voulez.

Ils s'en vont vers la montagne. La jeune femme ne veut pas revoir avec son mari tout ce qu'elle a découvert ce matin : le vivier avec son eau verte, les terrasses fleuries et le champ de vigne bordé par la mer.

La montagne. Ah ! comme il fait bon ! Ils prennent un petit sentier bordé par des genêts en fleurs : à côté de ce sentier, un ruisseau que les bruyères cachent.

Les eucalyptus, les chênes-lièges, les mimosas, les imposants pins-parasols font de cette montagne une forêt verte. Quelques routes, des chemins à peine tracés, un sol si rocailleux que l'on se demande par quel miracle arbres et fleurs ont pu pousser.

Sérieuse, Nicole reste près de son mari, et elle, qui aurait tant envie de courir à travers cette montagne en fleurs, s'efforce de ne pas marcher trop vite.

Elle dit quelques mots : la forêt est belle, le temps charmant ; ici, on ne doit pas être longtemps malade.

Malade ! Cela exaspère Jean. Cette jolie femme, cette Nicole qu'il hait, par moment, parce qu'il l'adore comme un fou, ne va-t-elle plus voir en lui qu'un condamné à mort ?

Malade, sous ce soleil d'été, alors que toutes les fleurs sont écloses et que tous les oiseaux s'appellent dans les buissons ! Malade ! N'être plus qu'un pauvre homme près duquel on marche lentement ! Malade, quand la vie pourrait encore être si belle ! Malade ! Ah ! quelle tristesse !

Alors, toutes les mauvaises passions humaines s'emparent de Jean de Kerliou.

Il regarde sa femme. Qu'elle est donc jolie, et fraîche, et attirante ! La guerre ne l'a pas flétrie, elle n'a pas souffert ! Ce teint, ces lèvres, ces cheveux, ce corps charmant, tout séduit ; qui donc peut voir Nicole sans l'aimer ?

Pendant plus de quatre ans, elle a été seule. Comment a-t-elle vécu ? Ses fonctions dans les cantines, dans les ambulances, devaient lui laisser quelques heures de liberté. Alors, si sa foi ne l'a pas soutenue, si son âme n'était pas

à la hauteur de la tâche, elle a pu avoir une défaillance. Jean de Kerliou s'explique ainsi pourquoi Nicole est si lointaine, pourquoi jamais un mot tendre, un mot d'amour, ne vient apaiser le mal dont il souffre.

La jalousie le torture ; il en veut à cette poupée qui ne sait que danser, il lui en veut pour toute la souffrance qu'elle lui impose.

Ah ! s'il connaissait celui qui a profité de son absence pour prendre ce cœur de femme que personne ne défendait, il serait capable des pires violences. Et, comme il veut souffrir, il s'efforce de se rappeler les gestes de Nicole, ses attitudes à la matinée de M^{me} de Grandval.

Ce commandant de chasseurs qui portait sur sa poitrine tant de décorations, est-ce lui l'élu ? Mais, pourtant, Nicole prétendait ne pas le connaître... Était-ce un mensonge ou disait-elle la vérité ? Il ne peut plus marcher, son cœur est étreint par une angoisse douloureuse, il étouffe, il doit s'arrêter. Sur un petit plateau, un banc est là : Nicole le lui montre.

Ils s'asseyent, et, surpris, découvrent devant eux tout le versant de la montagne boisée : au bas, baignant cette forêt sombre, la mer incroyablement bleue.

La main sur son cœur, les yeux presque fermés, Jean attend que sa souffrance s'apaise. Nicole murmure : « Que c'est beau ! » et, tout à coup, elle aussi se sent lasse : mais c'est une lassitude étrange, d'abord heureuse, puis très triste.

Le ciel est pur, le soleil éclatant et l'air si léger qu'il est doux à respirer. Ah ! comme c'est dur d'être seule ! L'amour : depuis quatre ans, Nicole n'y pensait guère, prise tout entière par la douleur des autres. Mais voilà que ce pays l'ensorcelle, et ce printemps merveilleux réveille un cœur qu'elle croyait mort, mais qui n'était qu'endormi.

Aimer. Ce mot la trouble : elle aussi ferme les yeux, mais c'est pour cacher l'émoi de tout son être... Aimer...

Toutes les fleurs sont écloses et les oiseaux s'appellent dans les buissons.

VII

Le printemps s'achève, l'été s'installe avec un soleil brûlant qui semble s'être emparé de tout le ciel. Au bord de la Méditerranée, il fait très chaud, et la plupart des étrangers l'ont quitté pour un climat plus tempéré.

Le jeune ménage de Kerliou est encore là ; ils attendent, ne sachant que faire. La santé de Jean est toujours précaire ; actuellement, il ne supporte aucune fatigue. Fût le médecin de Saint-Raphaël qui le soigne retarde de semaine en semaine le départ du malade. Il dit à Nicole d'attendre et que c'est seulement au bout de quelques mois qu'on peut obtenir une amélioration. L'état de M. de Kerliou n'est pas inquiétant, mais il ne doit faire aucune imprudence, et ce serait une imprudence de voyager. Il faut beaucoup de patience. Nicole s'efforce d'être patiente, mais Jean de Kerliou n'est pas un malade commode. De sa femme, il n'accepte aucun soin, il n'admet même pas qu'elle s'informe de sa santé, et elle, qui voulait être une infirmière dévouée, ne sait que faire, désorientée.

D'abord, cette nature, perpétuellement en fête, l'a grisée, mais on se lasse d'admirer seule. A tout âge, Dieu l'a voulu ainsi, le cœur a besoin d'un compagnon ; s'en passer, c'est toujours pénible. Hélas ! quand on est jeune, la

solitude est une dure souffrance. Et Nicole est seule. Honteux de sa déchéance physique, Jean se cache, et ne rencontre sa femme que lorsqu'il est à peu près certain que ses forces ne le trahiront pas.

De Nicole, il ne veut rien, puisqu'elle a refusé son amour : il n'accepte pas cette pitié qu'elle lui offre et qu'elle a eue pour tant d'autres. Les mensonges, les gestes faux entre eux sont inutiles : quelque chose les sépare.

Quelque chose ! Cela hante son cerveau et torture son corps fiévreux. C'est le cauchemar de ses nuits sans sommeil, et le mystère qu'il ne peut percer le fait épier Nicole comme on épie un criminel dont on espère l'aveu. Il vole les lettres de sa femme, et, quand elle est sortie, bouleverse tous ses tiroirs, fouillant partout, ramassant même les papiers déchirés qui traînent.

Mais les yeux de Nicole, souvent tristes, sont toujours purs ; ses gestes jeunes, naïfs, charmants ; et les tiroirs bouleversés, les lettres volées, les papiers déchirés réunis n'ont livré aucun secret. Et les jours passent, le printemps a renouvelé la terre ; les plus belles fleurs sont écloses, la montagne a été un fantastique bouquet qui chargeait l'air de parfums pénétrants. Maintenant, les aurores sont inerveilleuses, elles font de la mer une palette précieuse où des couleurs, inconnues des humains, se succèdent l'une à l'autre, toujours plus belles. Les nuits claires, étoilées, rafraîchissent cette terre que le soleil incendie chaque jour.

Les nuits sont sereines et si douces que Nicole les passe presque entièrement allongée dans le jardin, sur une chaise longue, s'endormant, bercée par la chanson de la mer, caressée par tous les parfums qui voyagent avec la brise.

Et Jean n'a pas vu le printemps, il n'a pas admiré la montagne en fleurs, il n'a pas respiré toutes les senteurs du jardin. Il sait maintenant

qu'il ne guérira pas. A quoi bon ? la guérison ne lui donnerait pas le bonheur.

Il aime Nicole, il l'aime malgré son indifférence, il l'aimerait coupable, il ne l'oubliera jamais... Alors, puisque quelque chose les sépare, puisqu'il ne peut vivre sans l'amour de cette femme, amour qu'elle refuse, pourquoi vivre ?

Et Jean de Kerliou ne combat pas, il laisse faire la maladie. Hier, elle le guettait, aujourd'hui, elle est là, installée, maîtresse de ce corps que personne ne défend ; demain, il sera trop tard.

Fatigué, prétextant un travail littéraire, Jean passe toutes ses journées dans sa chambre ; il lit peu, fume beaucoup, et pense, mais ses pensées le torturent. Les heures sont longues.

Nicole erre dans le jardin, s'enfuit dans la montagne, et, le soir, lasse de se promener seule, vient échouer près de la mer. Là, souvent, elle a des désespoirs d'enfant. Elle s'ennuie, elle s'ennuie, pleure presque sans cause. Elle est jeune, elle est belle, elle le sait, elle aurait pu aimer et être aimée.

Être aimée ! Volontairement aveugle, elle ne s'aperçoit pas qu'un homme à côté d'elle se meurt d'amour. Aimer. Ce désir est en elle, il s'impose, mais peut-on aimer un homme qu'on méprise ? un homme qui, dans la grande tourmente où la France a failli sombrer, n'a pas su faire son devoir ?

Autrefois, Nicole n'osait pas accuser, elle doutait ; c'était déjà terrible, mais, aujourd'hui, elle accuse. La solitude dans laquelle Jean vit, son humeur acariâtre qui en fait un compagnon si désagréable, ce silence qu'il garde sur ses années de prison, tout cela, ce sont des preuves accablantes.

Nicole se rappelle le fiancé charmant, le mari amoureux avec lequel elle a vécu quelques

jours. Elle compare et cette comparaison accuse encore.

On ne peut aimer un coupable, il y a des fautes qu'on ne doit pas pardonner. Alors, Nicole pleure, et, sa jeunesse ne sachant pas être miséricordieuse, elle en veut à cet homme qui impose à son cœur une pareille solitude.

Loin l'un de l'autre, au bord de cette mer enchanteresse, sous ce ciel si clément, Jean et Nicole sont très malheureux.

Un matin où la jeune femme se réveille plus morose que d'habitude, une bonne nouvelle lui parvient par téléphone. Une de ses cousines, dont le mari est depuis quelque temps nommé à Toulon, viendra la voir le 27.

Le 27 ! Nicole bondit de son lit, court consulter le calendrier. Elle ne sait plus ni les jours, ni les dates. Le 27, c'est aujourd'hui !

Ah ! quel bonheur ! Avec hâte, elle fait sa toilette ; en chantant, elle s'habille ; cette visite est un plaisir auquel elle ne s'attendait pas. Elle descend pour préparer la maison, elle veut la fleurir, la faire accueillante, jolie. Elle commande un déjeuner somptueux et un dîner fin, car elle veut garder son amie toute la journée.

Elle ne lui fera pas seulement les honneurs de la maison, mais elle veut lui présenter son jardin, sa montagne, les terrasses, la mer ; tout ce qu'elle aime et qui lui fait accepter l'affreuse solitude que Jean lui impose. Dehors, elle coupe toutes les fleurs qu'elle rencontre ; ces fleurs épanouies donnent au salon banal un air de fête. Les meubles en acajou massif que Nicole trouve si laids sont chargés de bouquets. Elle met sur l'imposant buffet une gerbe de glaïeuls, la table reçoit une corbeille de roses blanches, si pures, que les gouttes d'eau laissées par la rosée semblent être devenues des perles de cristal. Au milieu du dressoir, elle pose une im-

menne coupe de jade vert remplie de géraniums rouges.

Ainsi fleurie, la salle à manger, avec sa large fenêtre donnant sur les terrasses où les orangers sont en fleurs, est merveilleuse, et Nicole, toute contente, s'en va dans le jardin attendre son amie.

L'attente, c'est une chose délicieuse.

Étendue dans un rocking-chair, à l'ombre des eucalyptus, les yeux mi-clos, regardant la mer qui semble si paresseuse, Nicole pense à cette cousine, l'amie de son enfance, qui tout à l'heure sera là. Viendra-t-elle par le train ou en automobile? De Toulon à Beauvallon, la route est si jolie!

Quelle heure est-il? Onze heures, elle ne peut tarder.

Depuis près d'un an, les deux jeunes femmes ne se sont pas vues, la guerre les a séparées. Andrée, sa cousine, a eu, comme elle, un mari prisonnier, mais prisonnier après trois ans de campagne, couvert de blessures et de gloire. Ils s'aiment, ils sont heureux; Andrée va-t-elle lui parler de son bonheur?

Êt Nicole, que dira-t-elle? Rien. Il y a des secrets si douloureux que, même à l'amie la plus chère, il ne faut pas les confier. Il y a des secrets dont on a honte, des mots qu'il ne faut jamais prononcer.

Le soleil de juin est éclatant, la lumière est partout, le ciel et la mer sont de plus en plus bleus et les quelques nuages qui passent étincellent. Le murmure de cette mer paresseuse est si doux qu'il ne parvient même pas jusqu'à la terrasse où Nicole s'abrite de l'ardent soleil.

D'abord très lointain, le bruit d'un moteur se fait entendre; la jeune femme se redresse et écoute.

Le bruit se rapproche, alors elle s'élance vers

la grande allée d'eucalyptus qui va de la maison à la route. Dans un nuage de poussière apparaît une belle limousine qui vient à toute allure. Le chauffeur aperçoit Nicole, il serre les freins, et, trépidante, bruyante, l'automobile s'arrête.

Silencieusement, les deux jeunes femmes s'étreignent ; puis, le chauffeur envoyé au garage, elles s'en vont à pas lents. Qu'elles sont donc contentes de se revoir !

L'une à côté de l'autre, se donnant le bras, elles se dirigent vers la terrasse ombragée où des fauteuils les attendent. Elles disent des choses banales, mais elles éprouvent une grande joie à entendre leurs voix dire ces banalités.

Devant la maison, Andrée quitte le bras de sa cousine et s'arrête, émerveillée, puis, se tournant vers Nicole, elle lui reproche de ne pas avoir écrit dans quel coin merveilleux elle habitait, et elle ajoute, gentiment moqueuse :

— Les amoureux, je le sais, aiment à être seuls, mais c'est très égoïste, Madame, et, pour vous punir, je vous enverrai tous les jeunes ménages que je connais.

Andrée plaisante comme une femme heureuse ; elle n'est pas jolie, mais sa physionomie est éclairée par des yeux immenses, brillants, pleins de vie, des yeux qui crient à toute la terre son bonheur. Pour ne pas être obligée de répondre, Nicole s'empresse auprès de son amie. Veut-elle entrer dans la maison ou rester sur cette terrasse jusqu'à l'heure du déjeuner.

Andrée ne quittera le jardin que lorsque ce sera absolument nécessaire pour le « ravitaillement ».

Et, rieuse, elle s'écrie :

— Vois-tu ? à force de vivre avec un poilu, j'ai des mots de poilu !

Nicole, par politesse, sourit, mais son sourire est triste.

Face à la mer, elles s'installent l'une à côté de l'autre. Andrée contemple la vue quelque temps, silencieusement ; puis, se souvenant tout à coup, elle se retourne vers sa cousine :

— Et Jean ? comment va-t-il ? J'ai oublié, ma chérie, que c'est la santé de ton mari qui t'a amenée dans ce beau pays.

Gênée, Nicole répond :

— Jean est toujours dans le même état, ni mieux, ni plus mal. Le médecin nous conseille de prolonger notre séjour ici. Tu le verras tout à l'heure, à moins que quelque migraine ne l'oblige à garder la chambre.

La cloche du déjeuner qui sonne, interrompt la conversation, et Nicole en est heureuse ; elle n'aime pas à parler de la santé de son mari.

Elles entrent dans la maison, et, tout en bavardant, pénètrent dans la salle à manger. Les fleurs embaument la pièce, la table est jolie, les deux jeunes femmes avouent qu'elles ont faim. Jean n'est pas là ; il se fait attendre. Nicole s'impatiente et, trouvant cette attente impolie pour sa cousine, elle envoie le domestique prévenir Monsieur que le déjeuner est servi.

Monsieur fait répondre qu'il a la migraine et qu'il ne pourra descendre. Eût, avec embarras, le domestique ajoute que Monsieur demande que personne ne monte, car il vient de prendre un cachet qui va le faire dormir.

Habitée à ces caprices, Nicole hausse les épaules, furieuse que Jean n'ait pas fait un effort pour sa cousine.

Elles se mettent à table, un peu gênées. Andrée croyait que, malgré la défense, Nicole allait se précipiter dans la chambre de son mari ; elle s'étonne de l'indifférence de sa cousine. Afin d'effacer l'impolitesse de Jean, Nicole n'est qu'attention pour l'hôte qu'elle a tant de plaisir à recevoir. Elle s'inquiète de ses goûts ; ce déjeuner lui plaît-il ? ce soleil qui entre dans

la salle à manger, si indiscrètement, ne la fatigue-t-il pas ?

Et, puisque Beauvallon plaît tant à Andrée, il faudra qu'elle vienne souvent, très souvent. Avec un sourire qui veut être gai, mais qui est un peu triste, Nicole ajoute que ce sera une charité, car, quelquefois, les journées lui semblent longues. Andrée promet ; elle reviendra, c'est certain.

Le déjeuner fini, Nicole déclare que, maintenant, il faut sortir, car, après le jardin aux fleurs odorantes, après la mer si bleue, si calme, elle veut révéler à Andrée « sa » montagne.

Enlacées, se donnant le bras, comme autrefois, elles s'en vont. Dehors, ce ne sont plus que des gamines ; elles s'amuse, nient de tout. Une voile qui passe à l'horizon, un papillon qui les frôle, une branche qui s'accroche dans les cheveux de Nicole et qui la décoiffe entièrement, Andrée qui glisse sur le sol rocailleux de la montagne, voilà de beaux sujets de gaieté.

Ah ! qu'elles sont jeunes, et comme cette claire journée d'été a grisé leurs deux cœurs ! Elles disent des bêtises, aucune conversation sérieuse n'est suivie, et ces femmes, qui ont tant souffert et qui ont tant vu souffrir, s'amuse, nient comme des enfants.

Pendant près de cinq ans, elles ont été sérieuses, douloureuses, elles ne savaient plus rire ; les larmes, la mort, rôdaient autour d'elles ; aujourd'hui, elles éprouvent une joie immense à être gaies, elles chantent, elles rient. Elles sont ivres, ivres de soleil, de cette grande clarté répandue sur la terre, de la brise chargée du lourd parfum des orangers et de leur jeunesse...

Elles rentrent tard, très tard ; elles redescendent de la montagne, les bras chargés de fleurs dont elles ne connaissent pas les noms. Elles sont lasses, mais leurs yeux brillants

semblent garder un peu de cette lumière qu'elles ont admirée toute la journée.

A la villa, les domestiques les attendent. Chaque soir, Nicole dîne seule, dehors, sous une tonnelle couverte par des rosiers. Jean se couche avant le repas, la fièvre en est la cause.

Elles se mettent à table, elles reviennent avec un grand appétit qui les rend silencieuses, et puis, les domestiques partis, allongées sur des rocking-chairs sous la tonnelle où les rosiers sont couverts de roses, elles sentent que l'heure des confidences est venue.

Andrée est heureuse, si heureuse qu'elle a besoin de dire son bonheur. Et puis le soupçon qu'elle a eu ce matin revient et se précise. Elle veut interroger Nicole, savoir pourquoi elle parle si peu de son mari, et ce que cache ce silence.

Pour provoquer des confidences, il faut d'abord en faire. La nuit vient, les visages s'entourent d'ombre ; le silence, ce grand silence que seul le bruit de la mer trouble, sera le complice d'Andrée, il forcera le cœur de Nicole à livrer son secret.

Ce n'est pas curiosité banale ; Andrée aime infiniment sa cousine : elle veut partager sa peine. Afin de ne pas troubler la divine paix qui les entoure, elle parle d'une voix douce, très douce. Elle dit combien elle est heureuse d'avoir retrouvé Nicole ; cette journée a passé trop vite ! Maintenant, elles se verront souvent, comme autrefois.

— Autrefois... répète Nicole dans un murmure.

Andrée est installée à Toulon pour plusieurs mois ; et Nicole, que compte-t-elle faire ?

Nicole n'en sait rien ; le médecin prétend que Jean, actuellement, ne peut supporter aucun voyage. Alors, ils resteront à Beauvallon.

— Tu n'es pas à plaindre, répond Andrée,

ta villa, les fleurs, la montagne, Dieu, que c'est beau !

Cette réponse agace Nicole, elle voudrait être plainte et que sa cousine comprît le grand sacrifice qu'elle fait en restant près de son mari malade. Nerveuse, elle s'écrie :

— Oui, c'est très beau, mais, quand on est seule pour admirer, ce beau finit par devenir ennuyeux.

Cette réponse, Andrée l'attendait.

— Mais tu n'es pas seule, reprend-elle vivement, Jean est là, et ce climat va le remettre. Dans quelque temps, vous courrez tous les deux dans la montagne, comme nous l'avons fait cette après-midi, et ce sera délicieux, Nicole, d'être avec celui qu'on aime au milieu de cette forêt sombre et fleurie. Je t'envie, vois-tu.

Aucune réponse. Nicole n'est plus qu'une ombre ; la nuit l'entoure et l'enveloppe de mystère. Andrée reprend :

— A Toulon, mon mari a un service très important, nous nous voyons à peine et, souvent, je suis forcée de recevoir des officiers de passage. Nous avons rarement quelques heures d'intimité. Pourtant, je suis heureuse, j'ai tant craint pour lui, j'avais si peur de ne pas le revoir ! Il est là. Ah ! comme ces mots me font du bien, je les répète sans cesse : Il est là ! Je ne me lasse pas d'entendre ses pas, d'écouter sa voix. Je ne sors jamais quand il est à la maison, de peur de perdre quelques instants de sa présence. Ah ! quand je pense à ses blessures, à son courage inlassable, je me dis que je ne l'aimerai jamais assez et qu'il me faut non seulement l'aimer avec tout mon cœur de femme, mais le respecter avec mon âme de Française. Nicole, je suis bien heureuse. Et toi ?...

La question est posée, très précise. Andrée

attend avec une certaine anxiété la réponse de sa cousine. A-t-elle raison de vouloir percer ce mystère, pourra-t-elle conseiller, saura-t-elle consoler ?

Nicole est toujours une ombre silencieuse ; alors, Andrée se penche vers elle et, très tendrement, répète les mêmes mots :

— Ma chérie, es-tu heureuse ?

Un sanglot long, profond, un sanglot trouble le grand calme. C'est un cœur qui défaille, un cœur qui crie sa détresse.

Andrée s'est précipitée près de sa cousine et, maternelle, essaye de la consoler.

— Voyons ! quel est ce grand chagrin ? Tu crois Jean malade ; tu t'inquiètes, j'en suis certaine, bien à tort. Ils nous reviennent tous très déprimés, nos pauvres prisonniers ; de bons soins, de l'affection et l'air de France te remettront Jean très rapidement.

Nicole se serre contre sa cousine et avoue très bas :

— Non, ce n'est pas cela.

Andrée hésite ; quelle question doit-elle poser ? Elle se rend bien compte que l'heure des confidences est venue, et voilà que, maintenant, elle a peur de ce qu'elle va entendre.

Nicole et Jean font-ils tout simplement mauvais ménage : caractères qui se heurtent, disputes perpétuelles, la maison, un enfer ? Non, ils sont bons tous les deux, c'est autre chose de plus grave qui les sépare. L'un a-t-il besoin d'un pardon que l'autre refuse ? Pendant cette guerre, Nicole a-t-elle été fidèle ? Andrée a honte de ce soupçon, mais ces larmes, ce chagrin qui fait trembler tout le corps de Nicole, ont une cause.

— Ma chérie, si cela ne t'est pas trop douloureux, dis-moi ta peine. Je pourrai peut-être t'aider. Voyons, aie du courage.

— C'est terrible, avoue Nicole.

— Dis tout de même. Je vais partir dans quelques instants, et je te donne ma parole d'honneur que, si tu le désires, je ne t'en reparlerai jamais, et... tu sais... je t'aimerai toujours autant.

Nicole se redresse, debout, près de sa cousine ; frémissante, elle s'écrie :

— Que penses-tu donc, Andrée ? tu me soupçonnes, tu me crois coupable ! Ah ! non, vraiment, c'est drôle, très drôle ! Mais le coupable, ma chère, c'est lui, lui, Jean de Kerliou ; un soldat qui n'a pas su faire son devoir ! Les bonnes amies, à Paris, ne t'ont donc jamais raconté que mon mari avait été fait prisonnier sans s'être jamais battu. Oui, prisonnier après quelques semaines de campagne, et dans quelles circonstances ? J'aime mieux ne pas les connaître. Du reste, il est très prudent, il ne parle jamais du début de la guerre ni de son séjour là-bas. Il s'entendait peut-être très bien avec les Boches, lâche en Allemagne comme il l'a été en France !

Un cri plaintif, le cri d'un animal blessé, répond aux paroles de Nicole. Andrée l'entend, elle tressaille et sa main saisit le bras de sa cousine. Mais Nicole ne s'occupe que d'elle-même. Depuis des jours, des mois, des années, elle souffre, elle n'a jamais dit sa peine. Andrée a voulu la connaître, elle l'entendra jusqu'au bout :

— Oui, ajouta-t-elle avec violence, voilà le mari que j'ai. Ce malade que je dois soigner, cet homme qu'on plaint et qu'on ose appeler un grand blessé, s'il était resté en France, le conseil de guerre l'eût probablement condamné. Et tu me parles d'amour, tu me demandes si je suis heureuse : peut-on aimer un homme qu'on méprise ?

Un cri, cette fois déchirant, fait taire Nicole.

Andrée se rapproche, tremblante, et lui dit :

— Quelqu'un nous écoutait !

Troublée, Nicole affirme que c'est impossible ; les domestiques sont tous à table ; ce cri, c'est celui d'un oiseau de nuit, elle est presque certaine de l'avoir déjà entendu. Andrée a un nom sur les lèvres, elle devine que Nicole redoute de le prononcer. Elles se taisent, guettant le moindre bruit. Tout est calme, seule la mer fait entendre son éternel murmure.

Dans un souffle, Andrée dit :

— Ton mari...

— Mais il ne sort jamais le soir ; il y a longtemps qu'à cette heure-ci les cachets l'ont endormi.

Elles quittent la tonnelle, étreintes par une angoisse qui les oppresse, et se dirigent vers la maison. Tout de suite, Nicole se renseigne :

— Monsieur a-t-il sonné ? demande-t-elle au valet de chambre, comment va-t-il ?

— Après le dîner, Monsieur a demandé sa tisane, il paraissait prêt à s'endormir...

Rassurée, Nicole affecte une grande liberté d'esprit. Andrée parle de départ, elle reviendra bientôt, mais, bouleversée par la confidence de sa cousine, elle veut fuir cette maison où elle devine qu'un drame se prépare, un drame que personne au monde ne pourra empêcher. Le cri qu'elle a entendu tout à l'heure est un cri humain, si douloureux !

Elle voudrait fouiller ce jardin sombre, demander à chaque buisson son secret ; mais Nicole paraît si tranquille ; elle prépare un bouquet pour la visiteuse, choisissant les fleurs de la montagne qu'elle veut lui faire emporter.

Tremblante, Andrée s'enveloppe de ses voiles et met son manteau. La voilà prête. L'automobile est devant la porte, elle va partir.

Elle hésite, que doit-elle faire ? que faut-il dire ?

Elle s'approche de Nicole, tout émue, et

l'embrasse ; puis, au moment de la quitter, très vite, murmure :

— Ma chérie, je te plains, c'est terrible, mais il faut pardonner, il doit être si malheureux !

Nicole s'échappe des bras qui la retiennent et, d'une voix nette, dure, implacable, répond :

— Jamais !

C'est sur ce mot que les deux cousines se séparent.

Jamais. C'est un mot sans espoir, un mot pour les damnés. Dans l'automobile qui la ramène à Toulon, Andrée le répète, frissonnante ; comment Nicole a-t-elle pu le prononcer ?

Sa cousine partie, la tête haute, Nicole remonte chez elle. La course dans la montagne l'a fatiguée, elle se couche et essaie de s'endormir.

Les yeux clos, elle s'efforce de penser aux heures gaies vécues avec Andrée, mais c'est l'heure douloureuse, l'heure où elle a crié sa peine qui s'impose.

Pourquoi a-t-elle parlé ? Avec quelle précision elle a accusé ! Elle a dit ces terribles choses comme si elle en était certaine, elle n'a même pas expliqué que rien d'absolu n'était venu confirmer ses soupçons.

Elle a accusé, condamné, pourquoi ?

Par orgueil. Andrée doutait d'elle, cela l'a révoltée. Elle est si fière d'avoir fait son devoir et de le faire encore. Rester près d'un mari malade, souvent désagréable, privée de tous les plaisirs, à son âge, c'est méritoire ; et M^{me} de Grandval a raison quand elle écrit que sa pauvre fille est très malheureuse.

Sur cette pensée, Nicole s'endort, mécontente d'elle-même et d'Andrée qui lui a arraché son secret.

.

La nuit est belle, calme, le ciel plein d'étoiles. La lune vient de se lever, elle éclaire tout le jardin. La tonnelle couverte de rosiers est une grande ombre étrange, les balustres des terrasses sont d'une blancheur éblouissante. S'accrochant après elles, une forme sombre, un homme, Jean de Kerliou.

Ce soir, il a voulu se promener pour apaiser sa fièvre ; ce soir, son destin l'a mené dans le jardin.

Il est venu s'asseoir près de la tonnelle, et il a tout entendu : les questions d'Andrée, le sanglot de Nicole qui l'a retenu sur son banc, puis l'infâme accusation. C'est lui qui a crié ; il voulait bondir, souffleter cette femme, la sienne, qui l'accusait ainsi, mais ses forces l'ont trahi. Et puis, qu'aurait-il dit ? Des paroles ne suffisent pas, il faut des preuves, et quelles preuves pouvait-il donner ?

Il est resté sur son banc et il a attendu la mort ; il souffrait tant qu'il lui semblait impossible qu'elle ne vînt pas. Mais son cœur s'est calmé, une sueur terrible a succédé à l'oppression si douloureuse, et, alors, Jean de Kerliou a compris que cette crise se terminait comme les autres. Ce n'était pas encore la fin.

Il s'est levé, marchant comme un homme ivre, s'accrochant aux chaises, aux arbres, aux balustres. Il est là, maintenant, il veut s'approcher du vivier tapissé de mousse qui rend l'eau toute verte.

Pour atteindre ce vivier, il faut monter quelques gradins de pierre. Jean se rend compte que ses forces ne lui permettent pas de les monter debout. Alors, il se met à genoux, et, courbé vers la terre, il gravit difficilement les hautes marches.

En haut, un puissant effort de volonté le fait se redresser, et il s'approche de cette eau dormante, son but. Là, c'est la paix, l'oubli, la fin

de toutes ses souffrances. La fièvre le rend irresponsable, il n'est plus le maître de son cerveau. Mourir, mourir, l'obsession devient affreuse, et cette eau semble l'appeler.

Il s'approche, grande ombre tragique ; il est si près que le moindre mouvement le précipitera dans ce vivier, sur cette mousse verte. Il attend, il est heureux, il ne souffrira plus, et il veut jouir de ce douloureux bonheur. Il est calme, apaisé, il regarde autour de lui une dernière fois : ce jardin que la lune éclaire, la mer, les terrasses, la tonnelle. Il respire pour la dernière fois ce lourd parfum qui monte des orangers. C'est fini, il lève les bras au-dessus de la tête, déjà il se penche vers l'eau. Mais voilà, hallucination étrange, qu'une voix dure, implacable, lui répète les paroles de Nicole :

— Lâche en Allemagne comme il l'a été en France !...

Lâche ! Ah ! comme ce mot lui fait mal ! il le blesse, sa chair souffre, c'est un clou qu'on lui enfonce dans le cœur. Sa mort, cette mort vers laquelle il s'en va si calme, sera considérée comme une lâcheté de plus et comme un aveu. Coupable, il s'est tué. Il entend Nicole, ce sera toute son oraison funèbre.

Qu'importe, après tout ? le calvaire est trop long, trop dur, il ne peut plus le monter, la croix est si lointaine ! Il ferme les yeux, il veut oublier toutes les douleurs terrestres ; dans un geste inconscient, il croise ses mains pour prier.

Ah ! les mots divins appris par l'enfant sur les genoux maternels ! comme le cœur les retrouve aux grandes heures, et, vertu de la prière, cet homme que la mort frôle déjà, cet homme se redresse et s'éloigne de cette eau qui l'appelle.

Cette mort si désirée, cette mort qu'il entrevoyait comme la fin de son mal, cette mort le condamnerait sans appel : un soldat de France

n'a pas le droit de se tuer, Dieu voudra que justice se fasse.

Tout en continuant à prier, la tentation est encore grande, Jean quitte le bord du vivier ; il descend l'escalier, lentement, sans défaillance, et ce mourant retrouve la force de traverser le jardin et de rentrer dans la villa où, depuis longtemps, tout le monde repose.

VIII

Le lendemain de la visite de sa cousine, Nicole est réveillée de très bonne heure par le valet de chambre, qui « se permet de déranger Madame, car il ne trouve pas Monsieur bien ».

En effet, assis dans un fauteuil, Monsieur est congestionné, il respire très difficilement, et ses yeux vagues ont l'air de ne reconnaître personne.

Effrayée, Nicole s'approche et constate qu'une fièvre terrible s'est emparée de son mari. Aussitôt, elle donne des ordres. Monsieur est recouché, le médecin appelé en toute hâte. L'infirmière se rend compte que ce début indique une grave maladie.

Le docteur qui arrive dans la matinée ne lui cache pas la vérité. M. de Kerliou a une double pneumonie qui sera longue et difficile à soigner ; il faut une garde, M^{me} de Kerliou ne peut suffire, et il ajoute que les proches parents du malade doivent être prévenus immédiatement.

Nicole comprend. Avec un sang-froid qui étonne médecin et domestiques, elle prévoit tout et n'oublie rien.

Quarante-huit heures après, sa belle-mère est là, et une garde très expérimentée l'aide à soigner son mari. La vie s'organise. M^{me} de Ker-

liou mère reste jour et nuit près de son fils et ne consent à se reposer que lorsque ses forces la trahissent. La garde remplace Nicole seulement quand le malade est assoupi.

Le traitement est pénible ; les enveloppements froids font crier Jean de Kerliou. Il se fâche, refuse de se laisser soigner et injurie tous ceux qui lui imposent une pareille souffrance.

Nicole n'entend pas : son visage reste impassible, ses gestes sûrs, et, ferme, volontaire, elle soigne ce malade qui, lorsqu'il délire, la repousse en appelant éperdument sa mère.

— Maman, maman, crie-t-il, venez, je n'ai que vous !

Bouleversée par l'appel de son enfant, si pénible pour Nicole, M^{me} de Kerliou a voulu l'excuser, mais très calme, indifférente, la jeune femme lui a répondu que c'était inutile. Elle connaît les malades, elle sait qu'il ne faut faire aucune attention à ce qu'ils disent...

Pendant trois semaines, Jean de Kerliou côtoie la mort. Le Professeur venu de Paris ne laisse pas beaucoup d'espoir. C'est grave, très grave, et il demande à Nicole quelle imprudence son mari a commise. Au printemps, il était à peine atteint ; maintenant, l'avenir effraie le praticien. Il s'en va, désolé : ce grand garçon lui était sympathique, et puis M^{me} de Kerliou mère, cette admirable femme, ne méritait pas une dernière épreuve. Il faut être profondément croyant pour ne pas se révolter devant certaines vies trop douloureuses.

Une nuit, alors qu'autour du malade personne n'espère plus, voilà que, tout à coup, la fièvre tombe et qu'il s'endort paisiblement.

Au jour, il se réveille et regarde, étonné, sa mère, Nicole, la garde. Tout d'abord, il leur sourit, puis, à ces femmes qui attendent avec anxiété les premiers mots sensés, il avoue... qu'il a faim !

C'est une joie !

A partir de ce matin-là, Jean de Kerliou entre en convalescence, et ses progrès sont si rapides qu'une semaine après il est dans le jardin, sur une chaise-longue, au bord de la mer, demandant au beau soleil les forces dont il a besoin.

Et la vie est ainsi faite que ce désespéré qui voulait mourir trouve du charme à tout ce qu'il voulait quitter. La mer, il ne l'a jamais vue si belle, les fleurs ont un parfum qu'il ne connaissait pas.

Il regarde sans se lasser le ciel toujours pur, la maison envahie par toutes les plantes grim-pantes, les terrasses et même le vivier où dort l'eau verte. Il jouit avec une intensité effrayante de l'affection dont sa mère l'entoure et des soins attentifs de Nicole. Il ne pense pas, il se laisse vivre : plus tard, quand il sera guéri, il reprendra son fardeau.

Un matin où, de très bonne heure, il est installé dans le jardin tout près de la mer, il découvre dans le volumineux courrier qui arrive tous les jours pour la Directrice de l'œuvre des petits paquets, une lettre dont l'écriture lui fait battre le cœur. C'est de Duroy, son camarade de prison ! Et, joyeux, il explique à sa mère, assise près de lui, que ce Duroy a été l'ami dévoué de tant de mauvaises heures. Emporté par ses souvenirs, les yeux lointains, il va raconter ce que ce Parisien, si blagueur, l'a aidé à supporter. Il va tout évoquer : l'affreux chagrin pour des soldats d'être prisonniers dès le début de la campagne, l'impossibilité absolue de s'évader de ce pays maudit quand on n'en connaissait pas la langue, les terribles représailles, les mortelles épidémies. Il va tout dire, mais il aperçoit Nicole... Elle était étendue sur le sable chaud, paresseuse, indifférente, et voilà qu'elle se redresse et qu'elle regarde fixement son mari. Ses yeux l'interrogent, ils attendent

l'aveu du coupable et le condamnent sans merci. Alors Jean de Kerliou se rappelle l'accusation infâme, sa grande souffrance : à quoi bon parler ? elle ne le croirait pas !

Tristement, presque honteux, il baisse la tête, et ses mains qui tremblent décachettent lentement la petite lettre qui vient de remuer en lui tant de souvenirs.

Duroy n'écrit pas bien longuement. Dès son retour, voulant oublier, il a emmené ses vieux parents dans un trou de Bretagne, où une tante centenaire les attendait. Cette solitude lui a fait du bien : il est remis à neuf et s'excuse de son silence. Cette retraite lui était nécessaire. Il compte venir à Paris pour les fêtes de la Victoire, et, sachant que Jean habite près de l'Etoile, il lui demande de lui réserver une place. Il veut absolument admirer les vainqueurs.

Jean a lu tout haut la lettre de son ami, et cette lettre, très banale, semble émotionner Nicole. Elle s'est redressée d'un seul bond, et, les yeux brillants, elle murmure avec une expression qui fait comprendre ce qu'elle souhaite :

— Ah ! les fêtes de la Victoire !

M^{me} de Kerliou s'arrête de travailler, Jean regarde sa femme, et, après un court silence, il demande à Nicole si elle veut bien s'occuper de satisfaire le désir de Duroy. D'une voix presque naturelle, il ajoute :

— Je pense que votre mère a dû vous faire réserver une place, elle pourrait peut-être en retenir une autre pour mon ami.

Le cri de joie de Nicole récompense le mari de l'effort qu'il a fait. Elle est au pied de la chaise-longue, elle rit, elle pleure tout à la fois, et, pour la forme, et parce qu'au fond d'elle-même elle a un peu honte, elle proteste. Non, vraiment, cela ne contrarie pas Jean ? il pourra se passer de son infirmière pendant deux jours ?

deux jours... elle ne sera pas longtemps absente... A-t-il bien réfléchi? Cette absence ne l'attristera pas? Il sera gai? il dormira bien?...

Des choses dont Nicole jusqu'à présent ne s'est jamais occupée! Ce grand bonheur, que la jeune femme ne peut cacher, décourage Jean, et il affirme, nerveux, qu'il n'a heureusement plus besoin d'infirmière.

Alors, Nicole embrasse sa belle-mère; elle est si contente qu'il faut absolument qu'elle embrasse quelqu'un, et, insouciant, grisée par la grande joie qu'elle attend, elle parle.

— Les fêtes de la Victoire, pensez, mère, ce que c'est pour nous, les infirmières! A la cantine, la nuit, dans les gares, quand nous étions trop lasses, pour nous donner mutuellement du courage, nous parlions de ce retour des vainqueurs. Nous disions des bêtises, ils passeraient tous sous l'Arc de Triomphe, nous resterions là des jours et des nuits pour les voir défiler. A l'hôpital, quand nous n'en pouvions plus de voir souffrir et mourir, l'infirmière-major nous rappelait que, le jour de la victoire, nous serions à l'honneur comme les poilus, et, toujours avec courage, nous reprenions la tâche. Ah! voyez-vous, je croyais que je ne pourrais pas assister à ces fêtes. J'y pensais la nuit, le jour; j'y pensais tout le temps et je n'osais pas vous en parler. Je ne sais pas pourquoi, mais je m'imaginais que cela vous contrarierait de me voir partir, vous qui étiez forcée de rester là. Mais je reviendrai tout de suite vous raconter le merveilleux défilé, car il sera merveilleux. Je rentre pour écrire, il faut que maman nous retienne deux places près de l'étoile, je veux les voir passer sous l'Arc de Triomphe, et soyez certain, Jean, que votre ami sera le nôtre.

Après un dernier baiser à sa belle-mère, elle s'en va en courant, comme une gamine.

Jean la regarde partir, ses yeux suivent cette

petite silhouette blanche qui danse de joie, il la voit grimper les escaliers des trois terrasses, puis un gros magnolia la lui cache. Alors, il se sent très las.

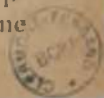
M^{me} de Kerliou a repris son tricot, et, tendrement, si tendrement que sa voix semble une caresse, elle dit :

— C'est une enfant, une grande enfant, on ne peut lui demander d'être toujours sérieuse.

.
Nicole arrive à Paris le 13 juillet au matin, Paris a revêtu sa robe des grands jours de fête. Partout des drapeaux, les plus belles maisons comme les plus modestes sont pavoisées ; c'est une orgie de couleurs déjà triomphale. Nicole embrasse sa mère hâtivement, avec indifférence : elle n'a qu'une idée, qu'un désir, voir les Champs-Élysées, la voie sacrée, où demain les vainqueurs passeront. Et, dans l'automobile qui l'emmène chez elle, elle n'écoute pas sa mère qui l'accable de questions. Elle regarde, elle regarde, elle n'est venue que pour cela. La foule qui se presse dans les rues lui semble étrangement sympathique, elle sourit à ces visages qui rayonnent autant que le sien.

Le jour de gloire est arrivé. Ah ! comme tous les Français le sentent intensément. Les cinq années de souffrances leur semblent déjà lointaines, la joie a fait place à la douleur. La voiture ne circule pas facilement : un long moment, elle est arrêtée face à l'Arc de Triomphe. L'Arc de Triomphe, ce mot prononcé tant de fois naguère sans qu'on prît garde à sa signification ! Les morts y sont les premiers, c'est justice, et Nicole voudrait s'agenouiller devant eux.

Ah ! sa mère peut lui parler des modes nouvelles, lui raconter les derniers potins, la supplier d'organiser un été amusant, Nicole ne



l'écoute pas. Elle n'a qu'une pensée. Demain, nos soldats passeront là. Demain....

Des mots s'imposent, rayonnent : sacrifice, honneur, liberté. C'est la cohorte émouvante de tous ceux qui se sont offerts, de tous ceux qui sont morts, de tous ceux qui ont vaincu !

Hélas ! l'automobile démarre, le chauffeur réussit à traverser la foule. Désolée, Nicole se penche à la portière pour voir plus longtemps le monument symbolique, entouré d'oriflammes agitées par le vent.

Elle arrive chez elle. Son home, qu'elle croyait retrouver avec tant de plaisir, la laisse indifférente ; aujourd'hui, une seule chose l'émeut : la Victoire. Elle vient, elle est en route, elle sera là demain.

Elle change de toilette, déjeune très rapidement, et repart se mêler à la foule qui encombre les rues. Parisiens, banlieusards, provinciaux, étrangers, se pressent, se bousculent, tous de bonne humeur, regardant, et critiquant surtout, les derniers préparatifs des fêtes de demain.

Le soir vient, c'est la veillée funèbre ; toute la France se recueille et prie pour ses morts. Des fenêtres de l'hôtel de Kerliou, Nicole aperçoit l'Arc de Triomphe ; c'est un immense et étrange ostensor, défendu par des canons, enveloppé d'encens. Tout un peuple l'entoure.

Ce soir, Nicole ne descend pas dans la rue, elle veut être seule pour penser à ceux qui ne sont plus. Se souvenir d'eux, ne jamais oublier leurs sacrifices et leurs souffrances, les regretter toujours, les associer à notre gloire, voilà ce qu'il faut promettre aux morts de la grande guerre. Les mains jointes, les yeux fixés sur le monument symbolique, Nicole sent que quelque chose d'infiniment beau monte de ce peuple en prières vers le bloc de pierre que la légende immortalisera.

*

A 5 heures du matin, fraîche, charmante, pimpante, Nicole attend Jacques Duroy qui doit venir lui présenter ses hommages et l'aider à gagner la fenêtre qui leur est réservée dans un immeuble des Champs-Élysées. Elle ne connaît pas ce Jacques Duroy, elle a communiqué hier avec lui par téléphone ; leur conversation rapide lui a été agréable. Il a une voix sympathique, et son enthousiasme correspondait à celui de Nicole.

Le voilà. La jeune femme le reçoit dans l'escalier, tant elle a hâte de s'en aller. Aucun protocole, un salut, une poignée de mains, et les voilà partis.

En descendant l'escalier, Jacques demande comment va son ami, et Nicole répond très vite :

— Il va bien maintenant, je vous raconterai cela plus tard.

Dehors, il fait à peine jour, mais le ciel a une toute petite teinte rose qui promet une belle journée.

Nicole bat des mains :

— Voyez, il fera beau !

L'avenue du Bois est barrée, des dragons la gardent. On ne passe pas.

Cette défense n'est pas pour Nicole. Elle arrive, elle sourit, elle est jolie à rendre fous les plus sages, elle passe où elle veut, et Jacques Duroy, qui trouve qu'elle pratique admirablement le système D., la suit. La foule est déjà grande, si compacte qu'il est impossible de circuler, pourtant Nicole y réussit. Les voilà devant la porte de l'immeuble où, au premier étage, deux places leur sont réservées.

Nicole regrette de quitter la foule ; les gens qui sont là depuis la veille, stoïquement assis sur leurs pliants, dormant appuyés l'un contre l'autre, sont des amis ; elle se sent de la même race, elle voudrait acclamer avec eux les sol-

dates. Mais toutes les places sont prises et les rangs si serrés qu'il y a des endroits où l'on ne voit que des têtes. Les fenêtres des maisons, les toits, les arbres, tout est encombré ; Nicole se résigne à gagner l'appartement où sa mère les attend.

Des présentations brèves, toute politesse semble inutile. Une seule idée, une seule préoccupation : la fenêtre, regarder si on « les » verra.

Nicole est contente, sa mère a bien choisi. Devant elle, dans une belle lumière, l'Arc de Triomphe, l'avenue de Neuilly, les Champs-Élysées. Le ciel est pur, le soleil brille ; déjà, les drapeaux s'agitent.

Il faut que Nicole parle, il faut qu'elle communique à quelqu'un qui sente comme elle tout ce qu'elle éprouve. Sa mère n'est qu'une mondaine qui a eu peur. Elle appelle ce Jacques Duroy qu'elle ne connaît pas, mais elle devine que cet homme est, comme elle, profondément français. Il a salué le cénotaphe avec une émotion et un respect qui l'ont impressionnée.

Les tambours résonnent, quelques détachements passent. L'heure tant attendue depuis cinq années approche. L'heure que la justice divine devait à la France. Ah ! comme tous les cœurs qui souffrent s'apaisent ! Les sacrifices, les deuils ne sont pas inutiles.

Jacques Duroy est tout près de Nicole, elle murmure :

— Il y a si longtemps que nous attendions cela !

Et lui répond :

— Qu'on serait heureux si tous les copains étaient là !

Le soleil brille, de plus en plus beau ; lui aussi est victorieux. Les drapeaux, les oriflammes frissonnent, le jour de gloire est arrivé.

Un coup de canon annonce le départ des troupes ; de la foule monte un grand cri :

— Les voilà !...

Les mains de Nicole serrent la barre de fer du balcon, elle répète comme tout le monde :

— Les voilà !

L'Arc de Triomphe est entouré de rayons d'or, le ciel est bleu, déjà les premiers drapeaux apparaissent portés par des mutilés. Béquillards, grands infirmes en voiture, poussés par des camarades moins abîmés qu'eux. C'est un défilé poignant.

Ces mutilés sont les blessés de la Marne, de la Champagne, de l'Yser, de Verdun, de la Somme ; ils ont laissé leurs membres dans les plaines de France rougies par leur sang. Avec quel respect reconnaissant, quelle émotion intense, le peuple salue cette procession de martyrs !

Voilà les maréchaux. Ils passent, le silence est impressionnant, et ce n'est qu'au bout de quelques secondes que la foule les acclame. Voilà les Américains : ils vont, rapides, donnant une impression de force ; les Belges, si héroïques ; les Anglais... Ceux-là ont conservé leurs drapeaux roulés : il les déploient en passant sous l'Arc de Triomphe. L'effet est merveilleux.

Les Italiens, les Grecs, les Polonais, les Serbes, les Tchéco-Slovaques, tous les alliés sont là, et, enfin, les soldats de la France !

— Nos poilus ! s'écrie Nicole en pleurant.

Et Jacques Duroy, qui ne sait plus du tout ce qu'il fait, saisit la main de la jeune femme et la serre comme si c'était celle d'un camarade.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! je les vois !

Un frisson sacré, une allégresse inouïe agite la foule :

— Nos poilus ! nos poilus ! Ah ! les braves gars !

Tous se souviennent de leurs mots : « On les aura, on les a eus. » Ils passent, aussi simples

qu'ils étaient grands. Ce sont ces petits bonshommes-là qui ont gagné la guerre, ils ont tenu partout où il fallait tenir, se faisant tuer sans murmurer afin de laisser aux alliés le temps de s'équiper pour lutter contre l'ennemi formidable qui voulait conquérir le monde. Ces petits bonshommes-là n'ont pas la tenue impeccable des Américains, ni l'allure religieuse des Anglais ; l'air arrogant des Italiens ne leur irait guère ; ces petits bonshommes-là, ce sont les enfants de la France, et la foule les trouve plus beaux que tous les autres.

Ils passent, rieurs, couverts de fleurs ; ils passent, un peu émus, comprenant mal que tout un peuple les adore.

Les drapeaux !

Devant ces loques glorieuses, déchiquetées, sales, ternies, la foule se recueille, les voix s'adoucissent, c'est un murmure, presque une prière qui monte vers ces emblèmes. Les mains se croisent, bien des yeux sont pleins de larmes. La France entière s'agenouille devant ses drapeaux.

Et les régiments passent, musique en tête, défilant entre les oriflammes agitées par le vent, sous un soleil doré qui semble les entourer de gloire. Et quand, dans un bruit infernal, les chars d'assaut ont défilé ; quand l'Arc de Triomphe n'est plus qu'une grande voûte vide s'ouvrant sur un ciel encore bleu, mais où quelques nuages commencent à passer, Nicole, qui a beaucoup pleuré, saisit le bras de Duroy qui n'a cessé de tamponner ses yeux, et lui dit d'une voix suppliante :

— Emmenez-moi vite, allons-nous-en ! Je ne veux pas déjeuner aujourd'hui avec toutes les amies de maman.

Et ils vont se mêler à la foule, et regarder de plus près ce monument de pierre qui s'ouvre en plein ciel.

Le 14 juillet 1919, l'Arc de Triomphe est entré dans la légende, les soldats de la France l'ont immortalisé.

Vers midi, grisée d'enthousiasme, lasse d'avoir marché, applaudi, crié, pleuré, Nicole rentre chez elle avec Duroy. Ils vont déjeuner ensemble, parler encore, parler toujours du glorieux défilé, puis ils se sépareront. Ils ont vécu l'un près de l'autre des minutes inoubliables, et, bien qu'ils se connaissent à peine, ce sont déjà des amis.

Ils déjeunent gaiement, vibrant encore ; ils parlent des maréchaux, des généraux, des soldats, de tout ce qu'ils ont vu, puis, lorsque le repas est fini et qu'installés dans le fumoir qui a revêtu sa toilette d'été, assis dans de confortables fauteuils où leurs membres las se reposent, la belle ivresse qui les a grisés se dissipe, ils deviennent sérieux, ils sont presque tristes.

La grande joie de ce jour, hélas ! n'efface pas toutes les douleurs.

Duroy se rapproche de Nicole, et, un peu honteux d'avoir oublié pendant quelques heures son ami Kerliou, il dit à la jeune femme, très affectueusement :

— Maintenant que nous voilà sages, parlez-moi de Jean.

Ah ! comme le joli visage de Nicole change ! Jean ! Elle n'y pensait plus. Il était si loin de ce jour de gloire !

Calme, avec indifférence, elle répond qu'il vient d'être très malade et que sa santé est encore bien précaire. Jacques Duroy ne s'en étonne pas : on a tant souffert là-bas, Kerliou plus que les autres.

Les yeux de Nicole conservent leur expression lointaine. Elle n'a aucune pitié ; si son mari a souffert plus que les autres, c'était justice !

Et voilà qu'une idée s'impose à ce cerveau surexcité. Jacques Duroy, cet ami de là-bas, doit savoir. Elle va le questionner. Il ne dira peut-être pas toute la vérité, mais elle devinera ce qu'il voudra cacher. Et les heures qu'elle vient de vivre la rendant impitoyable, elle conclut que, si l'embarras, le trouble de Duroy condamnent son mari, elle ne repartira pas. Non, c'est fini, bien fini, elle ne se sent plus le courage de continuer à soigner un mauvais soldat. Sa jeunesse, sa santé, son énergie, peuvent servir à autre chose.

Si elle se sépare de Jean de Kerliou, ce n'est pas pour vivre en mondaine comme sa mère. La France est victorieuse, mais, pour profiter de sa victoire, elle a besoin de tous ses enfants. Aujourd'hui, Nicole a compris que, pendant la paix, comme elle l'a fait pendant la guerre, elle pouvait encore servir.

Fière de la décision qu'elle vient de prendre, ses grands yeux sombres fixés sur Duroy, scrutant ses traits, épiaut ses moindres gestes, elle l'interroge.

— Pourquoi Jean a-t-il souffert plus que les autres?

Duroy regarde le visage qui est devant lui, et il s'imagine que l'attention de Nicole est de l'anxiété. Il est très embarrassé, doit-il dire la vérité, toute la vérité?

— Je ne sais pas au juste, reprend-il, ce que Jean vous a raconté ; mais vous devez bien savoir qu'en Allemagne on nous traitait mal.

Nicole s'impatiente : ce n'est pas cela qui l'intéresse. Quelle question pourrait-elle donc poser pour embarrasser cet homme dont les yeux clairs sont si joyeux. Elle hésite, elle a peur, puis, brutalement, elle interroge :

— Vous êtes du même régiment que mon mari?

La voix est dure, si changée, que Duroy se

redresse. Il ne sait pas au juste, mais il lui semble que quelque chose vient de le blesser.

Cette jolie femme au visage sévère n'est plus le camarade charmant qui riait et pleurait ce matin en criant : « Vive la France ! » et qui lui disait comme à un ami qu'on a toujours connu : « Ah ! Monsieur, nos soldats sont les plus beaux du monde ! »

Non, cette jolie femme dont les yeux ont une expression étrange, il ne la connaît pas. Brièvement, il répond :

— Oui, Madame, du même régiment.

Poursuivant son idée, Nicole veut une précision.

— Et vous avez été faits prisonniers le même jour ?

— Oui, à quelques heures de distance.

Alors, dressée sur son fauteuil, tout son être crispé, Nicole va offenser l'homme qui est son hôte. D'une voix rauque, ironique, méchante, elle demande :

— Comment ?

Comment ? Mais ce mot est une insulte ! Duroy se lève, il est debout devant Nicole, il la domine. Elle est pâle, ses lèvres tremblent, et ses grands yeux guettent l'émoi de celui qu'elle interroge.

— Mais, Madame, s'écrie Duroy, que supposez-vous donc ?

Nicole se tait, il y a des mots qu'on n'ose pas prononcer... Ce silence exaspère Duroy, il n'est plus le maître de ses nerfs. Avoir tant souffert, tant supporté, pour que le premier civil qu'on rencontre ait le droit de vous jeter à la tête un affreux soupçon, c'est trop dur !

Ah ! elle veut savoir, cette jolie femme, ch bien ! elle va savoir !

D'une voix forte, dressé devant Nicole, il parle :

— Vous voulez connaître, Madame, dans

quelles circonstances nous avons été faits prisonniers ; c'est très simple. Kerliou et moi, nous avons reçu l'ordre d'avancer pour découvrir l'ennemi, nous ne savions guère où nous étions, mais nous avançons quand même, car nous sommes de ceux, écoutez bien, Madame, qui ne reculent jamais.

Et puis, ce matin de brouillard, sans que nous sachions comment il était venu, l'ennemi nous a entourés. Un contre cent, on est désarmé sans pouvoir résister. Au poste allemand, où nous nous sommes retrouvés, Kerliou a voulu lutter, s'enfuir. Je m'y suis opposé, c'était la mort. Une mort inutile et bête ; un Français, un brave Français, que le pays aurait perdu ! Alors, nous sommes partis pour l'Allemagne, un millier de malheureux qui se doutaient bien vers quel baignoire ils allaient. En cours de route, les Boches nous ont insultés, frappés ; nous mourions de faim, de soif, tant pis, nous passions la tête haute, et nous chantions malgré les coups de crosse. Celui qui chantait plus fort que tout le monde, celui qui défendait les faibles, celui qui était déjà le chef de la résistance, c'était votre mari, Madame. Au camp, tout comme au front, il fallait tenir, et nous avons tenu, malgré les communiqués allemands qui nous annonçaient les défaites françaises, et les drapeaux boches qui claquaient au vent, comme aujourd'hui les nôtres, pour célébrer les victoires allemandes. Et puis, comme les prisonniers n'étaient pas assez malheureux, qu'ils trouvaient moyen de narguer leurs bourreaux et qu'ils refusaient de travailler contre la France, les autorités allemandes ont inventé le camp de représailles. Votre mari et moi, Madame, nous avons été désignés. Le camp de représailles, cela ne vous dit rien, vous en avez peut-être entendu parler dans un salon, incidemment, mais votre esprit ne s'est pas arrêté

longtemps à ce que pouvait être chez les Boches un camp de représailles...

« Imaginez-vous, Madame, des marais immenses, sans limites, sans fin... puis, creusés dans la boue, des caveaux suintant l'eau de partout, éclairés par une toute petite lampe. De la bruyère pourrie sert de lits. On nous entasse là-dedans une centaine, et, la nuit, jamais une minute de silence, car, peu à peu, les poitrines se prennent et nous toussons sans répit.

« Le jour, il faut travailler, remuer la vase, être dans la boue jusqu'aux genoux, surveillés par des gardiens qui frappent sans pitié dès que la fatigue force l'un de nous à s'arrêter. Il pleut, le vent est glacial ; qu'importe ? Il faut travailler dix heures par jour ! Le soir, quand on rentre dans les caveaux, crevant de faim, on ne sait plus si on est mort ou vivant, mais on sait bien que l'enfer existe sur la terre. On dort comme des bêtes, exténués par un travail trop dur, mais, malgré tout, on espère que la France sera victorieuse et qu'on reverra ceux qu'on aime.

« On tient, on tient quand même, et votre mari résiste encore, résiste toujours à ces brutes qui nous commandent et il les force parfois à nous respecter.

« Et puis, un jour où les Allemands imposent à l'un de nous, qui avait tenté de s'évader, une correction publique, les prisonniers se révoltent, et, Jean de Kerliou en tête, empêchent l'exécution de l'infâme condamnation.

« On se bat, les Allemands sont armés, les Français n'ont que des poings pour se défendre ; bientôt cinq des nôtres tombent pour toujours sur cette boue gluante qui sera tout leur linceul.

« A partir de ce jour-là, nous ne nous sommes plus jamais révoltés, nous avons tout accepté,

notre révolte nous avait coûté trop cher. La maladie, les épidémies sont arrivées, le typhus qui sème la mort partout où il passe. Aucun infirmier, un médecin boche pour visiter les nôtres...

« Vous qui avez soigné, Madame, des blessés dans un joli hôpital parisien, où vous pouviez avoir tout ce qu'il vous fallait pour soulager leurs souffrances, pouvez-vous comprendre ce que c'est que de soigner des malades de la plus terrible des maladies dans des baraques immondes où quelques planches pourries recouvertes de paille remplacent les lits? Ni linge, ni médicaments, ni boisson pour apaiser l'atroce soif qui ronge les fiévreux, rien que de l'eau croupie et un cachet de temps en temps, quand le médecin y pense!

« Jean de Kerliou, là encore, est partout : la nuit, comme le jour, il se prodigue près des typhiques, console les mourants, ensevelit les morts avec une insouciance du danger telle, que le docteur, un Boche, ne peut s'empêcher de lui témoigner son admiration.

« L'épidémie terminée, les survivants reçoivent l'ordre de quitter le camp de représailles. Les survivants! Madame, si vous aviez vu ces hommes, des moribonds! Ils partent, essayant encore de marcher, la tête haute, mais leurs pieds ne sont plus que des morceaux de chair saignante. Ils vont, secoués par des frissons de fièvre qui les jettent sans force sur les talus de la route, où les baïonnettes ne les laissent pas longtemps.

« Nous avons cru que nous allions tous crever en quittant les marais, crever sur la route interminable, enveloppés de poussière et de moustiques, mais Kerliou a eu une idée sublime, il nous a sauvés. Sortant de sa poche — comment avait-il pu le conserver? — un bout de drapeau grand comme un mouchoir d'enfant,

il s'est mis en tête de la colonne, le bras levé, et, à pleine voix, il a entonné le *Chant du départ* !

« Les gardiens ont bien essayé de lui enlever son chiffon, mais, comme ils ne savaient que faire de ce bétail humain qui menaçait de crever sur la route et qui, tout à coup, venait de se remettre en marche, ils ont laissé à Kerliou son drapeau. Et nous sommes revenus à notre premier camp, mais aucun de ceux qui y étaient restés ne nous a reconnus. Six mois au camp de représailles avaient fait de nous des vieillards. Maigres, décharnés, vêtus de loques, pieds sanglants, cheveux et barbe couverts de poux, nous étions, pour les camarades, des revenants, des revenants dont ils avaient presque peur.

« Alors, peu à peu, nous avons retrouvé notre force, notre santé s'est améliorée, la France commençait à devenir redoutable, les Allemands nous laissaient tranquilles, et, avec les paquets, on n'était pas trop malheureux. Les mois passaient, uniformément pareils, si longs ! mais la victoire approchait, et, avec l'espérance, on peut vivre des années. Kerliou et moi nous étions inséparables, deux frères ! Je vous connaissais, Madame, depuis longtemps, il m'avait tant parlé de vous ! et je puis vous dire que, quand il était trop triste, il lui suffisait de regarder certaine photographie, où vous étiez riieuse et gentille, pour que sa tristesse se dissipât. Vous étiez son compagnon des bons et mauvais jours, et il ne vivait que pour vous revoir... »

Duroy s'est laissé emporter par ses souvenirs ; attaqué par Nicole, il a voulu se défendre, et puis il y a des choses qu'il faut que les civils sachent ! Mais la pauvre petite « civile » qui est là, dans son fauteuil, fait pitié. Où est-elle, la jolie femme arrogante qui, pour

l'interroger, avait pris des airs de juge? Où est celle qui avait osé poser des questions qui étaient des insultes?

Un paquet gris, des cheveux blonds, c'est tout ce qu'il voit, et, par moments, ce paquet, le corps charmant de Nicole, est soulevé par un frisson ou un sanglot.

Duroy s'inquiète ; a-t-il été trop dur? et pourtant il n'a dit qu'une partie de la vérité. Kerliou avait donc caché toutes ses souffrances. L'admirable imbécile ne supposait pas qu'un jour les gens de l'arrière pourraient douter et demander des comptes. Pourquoi Nicole de Kerliou pleure-t-elle? Ces histoires-là, c'est le passé ; ce qu'on a vu aujourd'hui fait tout oublier. Duroy est bien embarrassé ; ces sanglots, car maintenant Nicole sanglote, sont déchirants. Il est seul avec cette femme qui souffre et qui semble inconsolable...

— Madame, dit-il, Madame, je vous en prie, pardonnez-moi si j'ai été brutal, mais aujourd'hui on n'est pas maître de ses nerfs. Je croyais que Kerliou vous avait déjà tout raconté, et... je pensais vous répéter des histoires connues. Je ne sais pourquoi je vous les ai dites... mais il m'avait semblé que vous m'interrogiez comme une femme qui osait croire qu'un ami de son mari pouvait être un lâche! Alors j'ai voulu, par orgueil, me disculper. C'est ridicule, car, du moment que Kerliou m'avait donné son amitié, vous deviez bien penser que je n'étais pas le dernier des misérables. Madame, pardonnez-moi, et, je vous en prie, ne pleurez plus.

Entre ses bras qui pendent, désespérés, le visage de Nicole apparaît, méconnaissable. Elle dit d'une voix douloureuse :

— Ah! Monsieur, Monsieur, si vous saviez...

Très impressionné, pressentant un malheur, Duroy demande :

— Madame, est-ce que je puis faire quelque chose pour vous? J'aime tant Kerliou qu'il me semble que je suis aussi votre ami.

Maintenant, Nicole est assise, droite sur le fauteuil, tout son corps est penché en avant, elle a les mains croisées, la tête basse, les yeux presque fermés, son attitude est humble. Elle répond, elle parle lentement :

— Merci, Monsieur, mais vous ne pouvez rien... C'est fini... et j'ai vingt-quatre ans... C'est fini, je n'oserai jamais le revoir... Pauvre Jean ! il a tout supporté sans se plaindre... J'ai été méchante, cruelle... je dansais, quand il est revenu... Je croyais en avoir le droit. J'étais si fière d'avoir servi... J'accusais, oui, j'accusais un martyr...

Duroy a peur de comprendre : pourtant, l'attitude de cette femme, ses larmes, son humilité, tout la condamne.

— Madame, s'écrie-t-il, non, ce n'est pas possible, vous ne croyiez pas que Kerliou, votre mari, était un lâche? Mais « prisonnier » ne signifie pas « déserteur » ! Quel roman odieux aviez-vous donc créé?

— Je ne sais comment cela est arrivé, confesse-t-elle, mais, au début de la guerre, nous étions tous des exaltés, et la moindre défaillance nous semblait trahison... Un jour, on m'a raconté qu'un de nos régiments avait refusé de se battre et que cette lâcheté avait forcé nos armées à reculer... Le soir même, j'ai appris que mon mari avait été fait prisonnier sans blessure ! J'ai eu honte, j'ai souffert, nous n'avions aucun détail, et puis je connaissais à peine votre ami, nous étions mariés depuis quelques jours... Pourquoi ai-je cru qu'il avait manqué de courage et qu'il s'était rendu pour ne plus se battre? Je ne sais, mais cette idée-là s'est imposée à mon cerveau, et elle ne m'a pas quittée... J'ai attendu mon mari en doutant de

lui : l'attente a été douloureuse. Je l'ai vu revenir timide, triste, je n'ai pas su ce qu'il avait souffert, et j'ai cru qu'il portait le poids d'une lourde faute. Et j'ai vécu près de lui, indifférente, hostile, souffrant de le soigner, de le servir, moi qui aurais dû l'adorer à genoux... Monsieur, vous savez tout !...

Nicole relève la tête et regarde Duroy, ses grands yeux implorant. Lui a pitié de cette femme qui souffre.

— Allons ! fait-il affectueusement, tout cela peut encore s'arranger. Vous êtes jeunes, tous les deux, il vous aime, expliquez-vous sans trop vous expliquer, il y a des choses qu'il vaut mieux ne jamais dire. Racontez-lui que Duroy est un bavard et que vous savez tout ce qu'il a fait en Allemagne... Dites-lui qu'il est le frère de ces poilus que nous venons d'admirer et que lui aussi a gagné la guerre. Après ce prologue indispensable, embrassez-vous, et votre histoire finira comme un conte de fées : vous aurez beaucoup d'enfants. Voyons, petite Madame, ne soyez pas si triste, vous verrez que vous connaîtrez encore de beaux jours.

Lentement, Nicole secoue sa tête blonde.

— J'ai peur, dit-elle en se croisant les mains, j'ai peur, il vient d'être si malade !

— L'amour le guérira, il l'a sauvé des prisons boches, du typhus et de tant d'autres choses. Il le sauvera encore.

— J'ai peur, répète Nicole.

Impressionné, Duroy se rapproche de la jeune femme ; cette petite exaltée finit par l'effrayer.

— Voyons, Madame, il faut agir et ne pas rester ainsi, immobile sur un fauteuil, à remuer un passé qui n'égaie pas le présent. Quand partez-vous ?

— Je n'ose le revoir, avoue Nicole.

— C'est de la folie, s'écrie Duroy. Pardonnez-moi, Madame, de vous parler ainsi, mais toute faute doit, quand cela est possible, se réparer. L'avenir, vous le ferez si beau que Jean ne se souviendra plus des mauvais jours.

Nicole ne demande qu'à être encouragée, conseillée.

— Vous croyez, fait-elle, que c'est possible?

— J'en suis sûr... et puis, peut-on vous en vouloir longtemps?

D'un bond, Nicole se lève :

— Alors, s'écrie-t-elle, effrayante d'exaltation, je pars tout de suite. Ah ! comme je vais l'aimer ! Toute ma vie, je la lui donne, j'en fais le serment devant vous... Monsieur, ajoutez-elle avec émotion, je me sens faible, nerveuse, si troublée que je vais vous demander de m'accompagner à Beauvallon. Jean sera si heureux de vous voir, et puis vous arrangerez tout, et je n'aurai plus qu'à demander pardon.

Duroy n'hésite pas : cette petite femme lui fait peur, et il ne sera tranquille que lorsqu'il l'aura remise dans les bras de son mari.

— Allons, fait-il avec une bonté brusque, c'est entendu, je vous accompagne ; mais, dès que j'aurai serré la main de Kerliou et que vous chanterez tous les deux la divine romance, je vous lâche et je vais retrouver mes deux vieux dans mon coin perdu de Bretagne. Toutes ces émotions sont nuisibles à ma santé retrouvée. Je me croyais remis à neuf, invulnérable, et, petite Madame, vous m'avez fait mettre en colère et j'ai presque pleuré.

IX

Le soir du 14 juillet, dans un compartiment de première classe, Nicole de Kerliou et Jacques Duroy sont assis l'un en face de l'autre. Elle a un visage douloureux, mais elle sourit de temps en temps à son compagnon qui fait tout ce qu'il peut pour la distraire.

Duroy a acheté beaucoup de journaux, il oblige Nicole à les lire. Il ne veut pas la voir inoccupée ; ses yeux fixes, agrandis par quelque triste vision, l'impressionnent. Et Nicole, pour faire plaisir, essaie de lire, mais il lui est impossible de suivre les idées des autres.

Le train part, elle ferme les yeux pour être seule avec elle-même. Quelle journée, que d'émotions successives !

Ce matin, elle était gaie, riieuse, si fière d'être Française ! Avec quelle joie émue et reconnaissante elle s'en allait acclamer les soldats ! Les poilus victorieux, les drapeaux mutilés ! Quel immense et nouveau bonheur ! Ce bonheur l'avait pénétrée toute, il lui semblait que jamais aucune douleur ne pourrait plus l'atteindre.

La France ! elle croyait l'aimer par-dessus tout.

Avec quel orgueil, quelle sûreté de conscience elle avait décidé que son retour près de son mari, mauvais soldat, était une chose inutile ! Ces embusqués volontaires devaient vivre seuls, honnis de tous. Qu'importaient leur tristesse et leur souffrance ? les soldats morts demandaient à être vengés. Nicole croyait avoir le droit de punir.

Et voilà que, ce soir, elle est là, dans ce wagon, si malheureuse ! Pourra-t-elle jamais oublier, être encore gaie, rire?... N'aura-t-elle pas honte, toujours, de ce qu'elle a dit, de ce qu'elle voulait faire. Accuser, sans preuve suffisante, accuser quelqu'un qui ne pouvait se défendre, quelle lâcheté !

Andrée ! Il faut la prévenir, demain elle lui écrira. Elle s'accusera, heureuse d'être la coupable. Il faut que tout le monde sache ce que Jean de Kerliou a fait en Allemagne. Ah ! si M^{me} de Grandval ose encore parler de ces officiers décorés, entourés de gloire, et les comparer, avec des mots méchants, aux prisonniers, avec quelle insolence Nicole la priera de se taire !

Elle appuie sa tête lasse, elle ouvre les yeux ; des visages inconnus l'entourent. Jacques Duroy fume dans le couloir, elle est seule, toute seule...

Le train roule, il va vite, vite. Désire-t-elle arriver ? Elle ne sait plus. Il était malade quand elle est partie, à peine convalescent, comment le retrouvera-t-elle ? A-t-il jamais deviné, a-t-il jamais su ? Non, ce n'est pas possible. Après ce qu'il a fait pouvait-il s'imaginer qu'on le croyait coupable !

Nicole se souvient de la phrase entière qu'elle a dite à sa cousine. « Lâche en Allemagne comme il a été en France ! » Ah ! comme elle était méchante ! Ce soir-là, elle détestait ce mari malade qu'elle ne pouvait aimer, elle qui avait soif d'amour. Lâche, lâche ! Mon Dieu, que donnerait-elle maintenant pour n'avoir jamais prononcé ce mot. Elle croyait avoir des preuves, elle n'avait pas compris que, si son mari se taisait, c'est qu'il ne voulait pas étaler devant des indifférents, car elle était une indifférente, les souffrances supportées si bravement.

Lâche. Ah ! mon Dieu, elle se rappelle le cri entendu dans la nuit. C'était... c'était quelque triste oiseau nocturne qui passait, s'en allant vers la montagne. Oui, ce cri n'avait rien d'humain.

Lâche. Ce mot l'obsède, elle voudrait l'oublier, elle ne peut pas. Il est là, écrit devant ses yeux, quelqu'un le murmure à son oreille. Lâche...

Le lendemain de ce soir où la nuit était si douce qu'elle forçait les cœurs à confier leurs peines, le lendemain, Jean de Kerliou était trouvé mourant dans sa chambre. « Quelque imprudence... », s'était écrié le médecin, et Nicole, calme, affirmative, osait répondre que son mari n'avait pas quitté son lit depuis deux jours.

En était-elle certaine ? Elle n'avait même pas réfléchi à l'étrange coïncidence. Elle s'était mise à donner des soins à ce malade, comme elle avait appris à soigner pendant la guerre.

Pendant la guerre, c'étaient les blessés qu'elle soignait. Ils arrivaient de ce terrible front, douloureux, sortant des combats amoindris pour toujours. Ah ! comme les gestes de Nicole se faisaient maternels ; pour eux, elle avait des mots doux, caressants, qui les consolaient et apaisaient leurs souffrances. Pour son mari, avait-elle eu les mêmes gestes, les mêmes mots ?

Non, attentive, patiente, elle était une infirmière expérimentée, et sa santé lui permettait d'affronter, sans en souffrir, les journées fatigantes, les nuits sans sommeil. Elle avait fait son devoir, mais un devoir qu'on n'entoure pas d'amour est toujours pénible, et, dans la chambre du malade, les heures étaient longues, longues...

Aujourd'hui, effroyablement sincère, elle s'avoue qu'elle a désiré, parfois, que cette pneumonie emportât le malade. Pour Jean de Ker-

liou coupable, il n'y avait pas de bonheur possible.

Libre, elle pouvait encore être heureuse. Refaire sa vie, épouser un de ces hommes qui revenaient de la guerre, glorieux...

Ah ! mon Dieu, si pareille chose était arrivée, si son mari était mort, qu'aurait-elle fait aujourd'hui ? Nicole est à bout de courage, elle a honte, elle voudrait s'humilier, prier, implorer son pardon. Elle a dit qu'elle donnait sa vie. Sera-t-elle assez longue, pourra-t-elle réparer ? Le retour, ce retour du prisonnier, comme il a dû être douloureux ! Elle était absente. Entraînée par sa mère, obsédée par le doute affreux, elle dansait chez des amis enrichis par la guerre, et, sans dégoût pour ces nouveaux riches, s'amusait à leurs fêtes, jouissant de leur luxe écrasant et stupide.

Elle était rentrée, élégante, parfumée, énermée par la danse et la cour peu discrète que des officiers lui avaient faite. En passant chez sa belle-mère, elle avait trouvé un soldat sale, triste, qui la recevait froidement, lui demandant, presque avec insolence, d'où elle venait à une heure si tardive.

Aucun geste ne les avait unis, ils s'étaient regardés silencieusement, déjà ennemis.

Lui, avec son uniforme déchiré, ses bottines misérables, sa physionomie lasse, avait l'air d'un malheureux qui revient les mains vides, d'un malheureux qui se glisse chez lui par la porte basse.

Elle, dans une de ces robes d'après-guerre qui devêtent les femmes autant que possible, fleurant bon, portant beau, semblait être la reine et la souveraine de la maison.

Elle dansait à présent, mais pendant la guerre elle avait su servir, et elle n'admettait pas que son mari lui demandât des comptes.

Et, sans se douter de quel bague Jean reve-

nait, sans deviner qu'il fallait lui faire oublier des souffrances sans nom, elle l'avait traité comme un mari qu'on n'est pas fier de montrer à des amis, un mari qui, après cinq années de guerre, n'a comme décoration qu'un visage de vieillard, des épaules voûtées, un grand corps si maigre qu'il est presque ridicule.

Dans ce compartiment, où elle se sent seule, Nicole se juge ; quel examen de conscience impitoyable elle s'impose ! Oui, tous les mauvais sentiments, elle les a eus. Pitié, tendresse, amour, des mots qu'elle avait rayés de sa vie. Et quand, parfois, un cri, un geste, un regard, l'avaient émue, elle s'en voulait ; c'était une défaillance.

Pouvait-on avoir de la pitié, de la tendresse, de l'amour, pour un mari, prisonnier volontaire des Boches ?

Mais elle, comme elle se glorifiait ! Quel autel elle se dressait à elle-même !

Cinq années de fatigues, de besognes humbles, cinq années d'obéissance à des chefs qui souvent ne la valaient pas, c'étaient pour elle des années glorieuses, elle devait en être fière à jamais. Êt il y avait des jours où elle osait se comparer (oh ! de très loin !) à ces sublimes poilus qui tenaient dans la boue, crevant de froid, de faim, sous l'effroyable mitraille, à ces poilus que toutes les nations admiraient.

Êt aujourd'hui, désespérée, elle se disait que, pendant ces cinq années, elle n'en avait pas fait plus qu'une simple femme du peuple qui donne toute sa vie, de longues et rudes journées de travail, à un mari parfois ivrogne, à des enfants qui la délaissent quand ils deviennent grands.

Ah ! comme les rôles sont changés ! c'est elle, maintenant, qui revient près de son mari les mains vides, mais elle n'en souffre pas ; son orgueil, son terrible orgueil est mort. Êt puis, être fière de celui qu'on aime, quand on a tant

souffert d'en rougir, c'est si bon ! Car elle l'aime maintenant, elle l'aime de tout l'amour qu'elle avait enfermé dans son cœur, de tout l'amour qu'elle ne savait à qui donner.

Et son amour se fera humble et repentant, il sera l'esclave d'un sourire, d'un geste, d'un regard. Elle a tant à se faire pardonner !... Jean est bon, très bon, il ne se souviendra plus de l'orgueilleuse, si cruelle... Il dira : c'était une petite âme exaltée par la guerre, trop française, qui ne voulait aimer qu'un héros.

Un héros... Ah ! comme les pensées de Nicole deviennent confuses ! ils seront encore heureux... Ce train l'emporte vite, vite, vers celui qui l'attend... Car il l'attend... Il l'aime, elle en est sûre. Jacques Duroy a dit que personne ne pouvait lui en vouloir longtemps... Alors, il pardonnera avant qu'elle s'accuse... Ses yeux se ferment, est-ce le bonheur entrevu qui l'apaise ainsi, ou le sommeil qui vient ? Elle se blottira au pied de la chaise-longue, elle confessera sa faute, puis elle tendra ses bras, ses lèvres, tout ce corps qui frissonne, et, dans une étreinte, ils oublieront tout, tout...

Déjà ingrate, elle pense, avec un sourire, que Jacques Duroy n'aura pas besoin de rester très longtemps. L'armistice accepté, la paix sera vite signée... Ah ! comme les idées tristes s'envolent, voilà déjà que l'amour lui rend sa gaieté... Sa tête s'alourdit de plus en plus, le sommeil vient, elle ne voudrait pas dormir, tant elle est heureuse en ce moment.

Il fera beau, un soir d'été, elle le trouvera dans le jardin fleuri, près de la mer... Un ciel d'été... le jardin fleuri... la mer...

En s'endormant, les lèvres de Nicole s'entr'ouvrent, elle semble sourire à ses rêves et tendre tout son visage aux baisers de l'époux...

Un rayon de soleil se pose sur la figure de Nicole, un rayon capricieux qui va, vient,

d'abord furtif, et, définitivement, s'installe. Il caresse les cheveux qui deviennent éblouissants, c'est une auréole autour de la petite tête, puis, audacieux, il fait rougir les joues un peu trop pâles et pénètre d'une chaleur bienfaisante ce jeune corps qu'une nuit de voyage a lassé. Mais il devient trop ardent. Nicole se réveille. Elle entr'ouvre les yeux, puis, bien vite, les ferme. Il est impossible de contempler face à face le grand soleil de juillet. Et puis ses pensées sont si confuses qu'elle ne se rend pas du tout compte où elle est.

Cette demi-somnolence est agréable, elle la prolongerait indéfiniment ; mais une main se pose sur son épaule, et une voix lui dit :

— Petite Madame, il faut vous réveiller.

Nicole se redresse, ses yeux s'ouvrent, elle sourit à Duroy.

— Nous sommes arrivés ? demande-t-elle.

— Bientôt, nous descendrons à Toulon. Je me suis renseigné, nous y trouverons une auto.

Le voyage sera moins long, ils arriveront plus tôt ; cette nouvelle enchante Nicole. Elle disparaît dans le cabinet de toilette et revient quelques instants après, pomponnée, bien coiffée, très poudrée, charmante, et si radiusement jeune que Duroy ne peut croire qu'elle voyage depuis douze heures. Lui est fatigué, et tous ses membres lui semblent devenus de vieux bâtons morts.

Bougon, presque désagréable, il grogne :

— Jeunesse, jeunesse, ah ! que c'est beau !

Nicole veut comprendre la raison de sa mauvaise humeur, elle demande des explications, mais il refuse d'en donner. Alors, elle le taquine gentiment, en camarade, et, comme les voyageurs sont descendus en cours de route, elle rit, et son rire est clair, pur, aussi jeune que son visage.

Cette gaieté choque Duroy. Il se rappelle les émotions d'hier et le désespoir de la jeune femme. A-t-elle donc déjà oublié, et ce délicieux visage cache-t-il une âme légère, une âme vaine, indifférente?

Mais non, elle a réfléchi qu'autrefois on l'avait aimée, et puis elle s'est regardée longuement dans le petit miroir qu'elle a toujours avec elle, et ce petit miroir lui a dit, mieux que personne, qu'elle n'aurait qu'à paraître pour qu'immédiatement on oubliât et sa dureté, et sa méchanceté, et toutes les souffrances qu'elle avait imposées.

Se doutait-elle qu'elle était aussi jolie? Jamais elle ne s'est regardée avec le visage grave et attentif qu'elle avait tout à l'heure. Elle est sûre de vaincre, alors elle est heureuse. Jacques Duroy le comprend.

Toulon, avec son soleil ardent, implacable, qui se reflète sur les maisons trop blanches; Toulon, avec la foule dans la gare, qui va, vient, pressée, nerveuse, crieurde; Toulon étourdit tous ceux qui débarquent du train.

Duroy préserve Nicole des contacts trop brusques et des disputes inévitables; ils sortent de la gare et, très facilement, trouvent une bonne voiture, qui les conduira rapidement à Beauvallon.

Avec quel plaisir ils aspirent la brise qui vient du large!

Pendant une grande partie de la route, ils sont silencieux. Le paysage est merveilleux; ils regardent la mer, les montagnes, et ces vieux villages qu'on découvre au coin d'un chemin sont si bien à leur place qu'on serait tenté de s'imaginer qu'ils ont été bâtis là, tout exprès, pour la beauté du décor.

Mais la route s'achève, la montagne verte qu'on aperçoit là-bas, c'est Beauvallon.

Nicole devient nerveuse, elle ne voit plus que

cette montagne sombre et, si elle osait, elle crierait au chauffeur de ne pas aller si vite.

Mais Duroy est là, tranquille, souriant, et puis ce ciel bleu, cette mer calme avec ses petits bateaux roses, ces fleurs au coloris si chaud, tout ce Midi triomphant parle d'amour.

Elle va vers le bonheur, elle n'en doute plus, les larmes ne sont pas faites pour ce pays-là.

Le Nord, avec ses brumes et ses soleils si pâles, abrite mieux les chagrins. On y peut pleurer à son aise, la nature vous accueille et vous comprend.

Ici, c'est la joie qui s'impose ; la chaleur, la grande lumière, le parfum violent des fleurs, et jusqu'au murmure de la mer, tout vous grise, vous alanguit et apaise les plus violentes douleurs.

Beauvallon est là, si proche ; il faut ralentir. Nicole le veut. La rapidité de la course a fait battre son cœur plus que de raison, elle suffoque. Et puis la voiture ne doit pas s'engager sur la route, elle veut surprendre les habitants de la villa.

Les désirs de Nicole sont des ordres, l'auto s'arrête, ils descendent et prennent un chemin qui longe la mer, bordé par des mimosas et des pins. Il fait beau ; ils vont lentement, silencieux, si émus, tous les deux, qu'ils ont peur d'entendre leur propre voix.

Duroy n'a pas revu « son pote », son copain, son camarade de misère, depuis qu'ils se sont quittés, le soir de leur retour, dans cette gare du Nord encombrée et bruyante. Quel au revoir rapide ! Quelle poignée de mains banale ! Eux, des frères, s'étaient séparés comme des indifférents.

Ils revenaient brisés, désespérés.

Les ruines de Dunkerque, celles entrevues tout le long de la route, villages anéantis, maisons effondrées, forêts mortes, et les innom-

brables croix de bois dressées près de la voie, au milieu des champs, partout où les soldats étaient tombés, tout avait bouleversé les deux hommes.

La guerre, ils savaient bien que c'était une chose affreuse, mais, là-bas, enfermés dans leur camp, sans nouvelles précises, ils ne s'étaient jamais imaginé que la France connaîtrait un pareil désastre.

C'était sans nom, ces ravages causés par des bandits qui, se voyant vaincus, n'avaient voulu laisser que des ruines. C'était sans nom, la douleur qu'ils avaient ressentie en voyant ces grandes plaines tragiques, cahotiques, où la mort demeurerait pendant de longues années.

Et ils avaient tout de même oublié cette horrible impression. Le cœur de l'homme est ainsi fait, il ne connaît pas les douleurs éternelles. Ils revenaient, ils voulaient être heureux, s'imaginant que cela leur était dû.

Ils allaient se revoir, malheureux, tous les deux, car Duroy, malgré ses dires, n'avait pas retrouvé sa gaieté et cette confiance en la vie qui faisait de lui un agréable compagnon.

La main de Nicole se pose sur le bras de Duroy.

— Nous sommes arrivés, dit-elle à voix basse, il doit être derrière ce bouquet d'arbres.

Elle a voulu pénétrer dans le jardin par la plage, la chaise-longue sera sous le grand pin parasol, et Jean lira ou regardera la mer.

Elle pousse une toute petite barrière, Duroy la suit. Là voilà dans un sentier étroit, un buisson la sépare de la plage, quelques pas encore et elle se trouvera en face de celui qu'elle a si injustement outragé.

Ah ! comme elle a peur ! En cette minute suprême, elle se rend compte que ses premiers mots, ses premiers gestes décideront du bonheur de leur vie.

Elle regarde Duroy avec des yeux suppliants, et lui, plus ému qu'il ne veut le paraître, s'écrie, désagréable :

— Avancez donc, Madame, que diable ! nous n'allons pas attendre qu'il vienne nous chercher.

Nicole se décide. Elle est sur la plage, la chaise-longue est là, sous le pin parasol, avec les coussins, les livres, mais son mari n'y est pas.

Impressionnée, nerveuse, elle trouve que la chaise-longue a l'air abandonnée, pourtant les coussins gardent encore la forme du corps, et les livres sont ouverts... Cette absence est un mauvais présage. Elle voulait le trouver dans le jardin fleuri, près de cette mer si bleue. Hélas ! il va falloir le revoir dans la villa pleine de mauvais souvenirs.

— Il n'est pas là ! murmure-t-elle, le cœur gros, les yeux pleins de larmes.

Et Duroy, qui ne veut pas se laisser émouvoir, répond, blagueur :

— Je le vois bien, allons à la maison ; ici, il fait trop chaud pour un malade.

Maintenant, Nicole se hâte. Elle grimpe les escaliers des terrasses, elle va vite, si vite que Duroy la suit avec peine.

Les voilà devant la villa dont toutes les persiennes sont closes : maîtres et domestiques doivent se reposer pendant la grande chaleur.

Nicole ouvre la porte du vestibule et, sans plus penser à son compagnon, s'élance dans l'escalier. Elle traverse en courant sa chambre, celle de sa belle-mère qu'elle s'étonne de trouver vide ; elle est devant l'appartement de son mari.

Elle n'hésite plus, brusquement elle ouvre la porte, sachant bien qu'un baiser effacera toutes choses.

Et voilà que ses yeux agrandis par l'épouvante voient une chambre obscure, un lit blanc immaculé, deux flambeaux d'argent avec des bougies allumées, et, rigide, endormi pour toujours, Jean de Kerliou, son mari !

Mort ! Non, ce n'est pas possible, elle vit un cauchemar ! Mort sans avoir su que sa femme revenait vers lui pour implorer un pardon qui devait faire leur vie si belle... Mort ! hier encore elle l'accusait... Mort, mort. Ah ! c'est elle qui l'a tué.

Elle veut approcher de ce lit, elle veut poser ses mains sur ce visage et le couvrir de baisers.

Elle demande un miracle. Il faut qu'avant de s'en aller pour toujours, il pardonne.

« Mon Dieu, mon Dieu ! votre puissance est sans limite ; prenez ma vie, toute ma vie pour la sienne. »

Elle s'approche du lit, folle de douleur. Alors, d'un coin sombre de la chambre, une voix arrête son élan.

— Nicole, c'est vous. Ah ! ma pauvre enfant, vous arrivez trop tard !

Assise sur un fauteuil, un chapelet dans les mains, M^{me} de Kerliou est là. Elle est si pâle, elle paraît si calme qu'elle semble déjà ne plus appartenir à la terre.

Trop tard ! Ah ! que ce mot est cruel !... Alors, c'est donc vrai ! Aucun miracle n'est possible, et Jean de Kerliou est parti en maudissant peut-être celle qui, inconsciemment, avait été si injuste !

Trop tard ! Nicole se révolte. Elle cherche quelqu'un autour d'elle, quelqu'un qui puisse l'aider. Il faut des médecins, on doit tout tenter, on ne laisse pas mourir ainsi un homme qui, il y a deux jours, était en pleine convalescence. Trop tard. Tout le dit autour d'elle : la chambre obscure, les bougies qui se consomment,

ce corps rigide et ce visage heureux d'un bonheur surnaturel.

Trop tard. Celui qui est là, ce prisonnier, est mort inconnu de tous, alors que tout un peuple eût dû l'honorer.

Aussi bien que le poilu qui tenait dans la tranchée, attaquant en grognant, mourant sans blasphémer, cet homme a fait son devoir.

Le destin et les surprises des étranges combats de la guerre moderne l'ont envoyé vivre des mois, des années, en Allemagne, avec, pour maîtres, des bourreaux. Et, quand il est revenu de cet horrible bagne, quelques civils, notoirement embusqués, ont osé tenir sur lui et sur ses camarades des propos insultants. Ils ont semé dans bien des cœurs le doute, le doute sacrilège ; ils ont prétendu, eux qui n'avaient rien fait, qu'il fallait demander des comptes à tous ces malheureux dont la plupart revenaient minés par la tuberculose, guettés par la folie.

Trop tard. Toute blanche, les mains tendues vers celui qui ne peut plus l'entendre, Nicole demeure près de ce lit, immobile. Duroy est là, à côté d'elle, il sanglote comme un enfant, elle s'étonne de ces larmes, elle qui ne peut pas pleurer.

Sa belle-mère raconte que des crises d'hémoptysie successives ont, en quelques heures, emporté son fils. Il s'est vu mourir, il ne regrettait rien, il était résigné. Ses derniers mots furent pour Nicole. Il l'appelait, demandant, ne se rendant plus compte des heures ni des jours, si elle allait bientôt arriver. Il est mort doucement, après avoir entendu un train passer. Il a tourné la tête en disant : « Elle ne viendra pas ce soir... » Et puis ses yeux se sont voilés, et son âme s'en est allée.

Nicole entend la voix douce, si douloureuse, mais tout ce qu'elle dit ne l'émeut pas. Rien ne peut plus l'atteindre. Cette mort l'a brisée,

son cœur ne connaîtra jamais de repos. Le remords, c'est un lourd bagage qu'elle emportera partout.

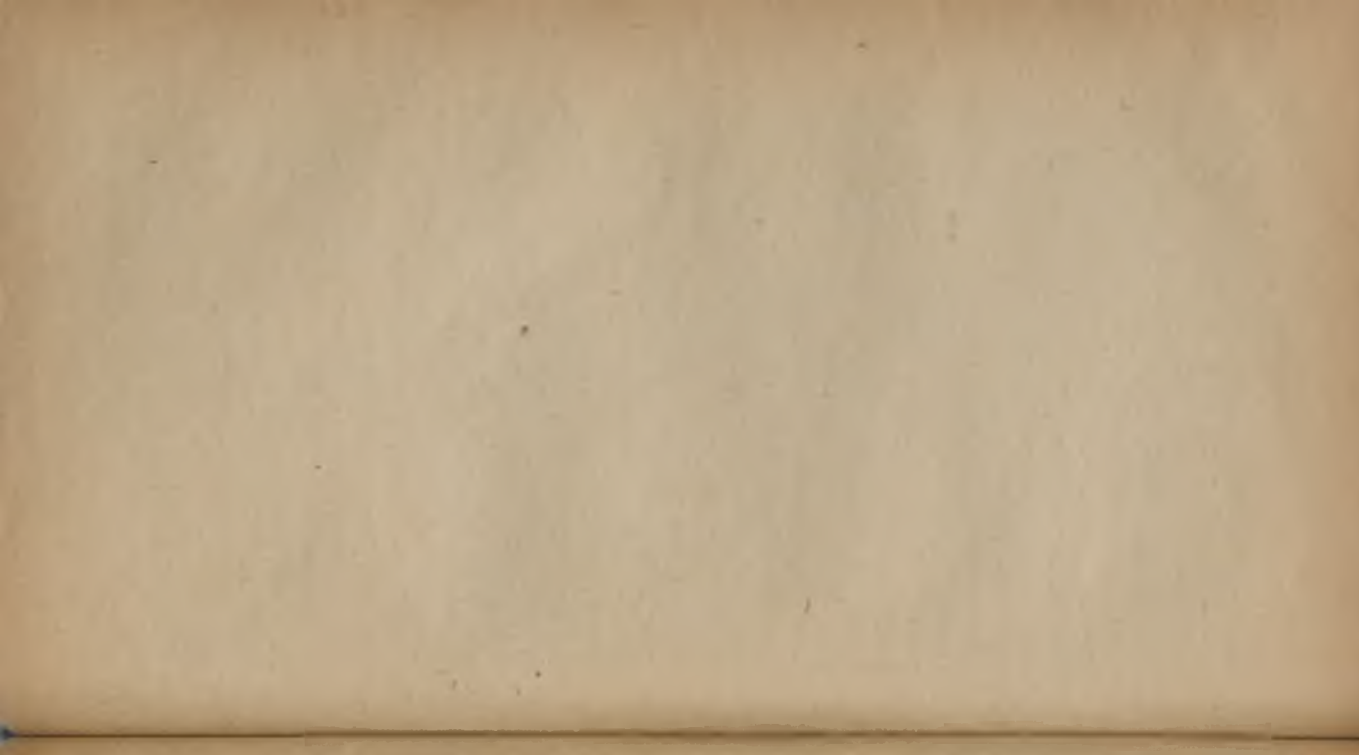
Pour elle, comme pour Jean de Kerliou, c'est fini. La vie continuera, la France connaîtra encore de beaux jours. Les ruines disparaîtront ; dans les pays dévastés, il y aura de nouveau des maisons avec des petits enfants qui riront et des filles qui seront jeunes et jolies. Les forêts mortes renaîtront, les fleurs cacheront les tombes, sur la terre il y aura encore de la joie ; mais Jean et Nicole ne verront pas tous ces bonheurs-là.

Lui, on l'oubliera très vite. Un prisonnier de 1914 fut, pendant la guerre, un être inutile ; le monde l'a jugé ainsi. Les souffrances supportées sans défaillance, souffrances dont il meurt, ne sont pas glorieuses ! Un peuple victorieux est toujours égoïste et n'a de reconnaissance et d'amour que pour les vainqueurs.

Trop tard, on pensera aux prisonniers ; trop tard, on racontera leur martyre ; trop tard, on se souviendra de ce qu'ils ont souffert.

Et, quand on voudra glorifier les victimes des bandits, la plupart dormiront déjà d'un sommeil éternel, ayant rejoint dans l'oubli leurs camarades morts en exil et ensevelis dans la terre qu'ils ont si souvent maudite !...

FIN



PARJURE

I

Un soir de Noël, un soir où toute la France était ensevelie sous un manteau blanc, à Neuilly, la neige, dont aucun balayeur ne s'était occupé, avait empli de silence les larges avenues, et les maisons, bien closes, semblaient dormir.

Aucun passant, pas de tramway ni de voiture. Les flocons blancs, légers et aériens, s'étaient posés partout ; ils avaient paré d'une beauté passagère, mais merveilleuse, les arbres dépouillés de leurs feuilles, et fait d'arbustes sans grâce des gerbes étincelantes et immaculées.

Neuilly, ce coin de parc aux portes de Paris, était, ce soir, une ville blanche éclairée par une lumière féerique. Cette lumière étrange, que la lune répandait à profusion sur la terre, venait d'un monde inconnu des humains.

Au fond du jardin, mystérieuse et charmante, s'élevait une petite maison de construction récente aux larges fenêtres toutes entourées de

lierre. Ce soir, sur les feuilles vertes, des flocons s'étaient posés, et ainsi, autour de chaque fenêtré, il y avait une draperie somptueuse que le moindre vent déchirerait.

Au premier étage, derrière les persiennes closes, des lumières brillaient. Dans cette maison, aux contours ouatés de neige, à l'abri du froid, du vent et de toutes les rigueurs d'un hiver particulièrement dur, des êtres vivaient, causaient, rêvaient...

Au milieu d'une chambre un peu en désordre, éclairée par une lampe à abat-jour rose, près d'une table, un jeune garçon d'une douzaine d'années lisait attentivement. Il avait des cheveux bruns bouclés, un front large, intelligent, et des grands yeux clairs qui, de temps à autre, se posaient, pleins d'amour, sur une petite fille étendue de tout son long sur le tapis, devant la cheminée. Cette petite fille, aussi blonde qu'il était brun, soufflait sans arrêt sur un feu de bois qui se mourait dans le foyer. Et les deux enfants, l'un sans quitter son livre, l'autre sans s'éloigner de la cheminée, -causaient.

— Dis, Jean, demandait la toute petite, crois-tu que le feu s'éteindra bientôt? J'ai peur, j'ai très peur que Noël ne se brûle les pieds?

Et Jean, qui est un homme, Jean qui sait, répond d'un ton grave :

— Ne t'inquiète pas, Simone, Noël passe partout ; aucun feu ne l'arrête, sa puissance est sans limites !

Ces paroles sont imprudentes. Simone n'est qu'un bout de femme, mais déjà volontaire, capricieuse et coquette. Elle se relève d'un bond, rejette sa perruque blonde, tout enmêlée par ses promenades sur le tapis, et, croisant ses petits bras, adorable, mais menaçante, cette poupée de cinq ans, terriblement précise, interroge son frère.

— Puisque M. Noël est si malin, pourquoi

m'a-t-on dit qu'il ne pouvait pas me ramener mon papa. Dis, Jean, pourquoi?

Jean, un fort en thème, est très embarrassé. Simone est là, plantée devant lui. Il la connaît, elle ne lâchera pas avant d'avoir une explication vraie, une explication « qui explique ».

Alors, ce collégien, si calé, s'embarrasse et bafouille.

— Tu comprends, Simone, le petit Noël a une grande hotte pour mettre dedans tout ce que les enfants lui demandent... et... et, comme beaucoup, cette année, lui ont demandé leur papa... alors... alors... la hotte ne serait pas assez grande.

Les yeux sombres de Simone s'emplissent de lueurs inquiétantes. Jean sait bien ce qui le menace. Simone va se mettre en colère, et maman est à côté, si dolente et si triste.

Vivement, le jeune garçon répète :

— Tu comprends, Simone, la hotte ne serait pas assez grande.

Un haussement d'épaules, un regard méprisant, imposent silence à l'imprudent collégien, et la petite fille conclut :

— Pas malin, le petit Jésus, il n'a qu'à prendre une hotte plus grande !

Et, pour mieux se faire comprendre, son pied tape avec violence le parquet.

Mais la colère attendue n'éclate pas. Jean respire. La figure de Simone s'apaise. Calmés, les yeux rient, et la petite bouche, une véritable cerise, s'entr'ouvre sur des dents mignonnes et pointues. Simone se souvient, à temps, que le petit Jésus sera là dans quelques heures, et qu'à défaut du papa demandé il apportera de beaux joujoux.

— Jean, dit-elle, délicieusement gentille, j'ai sommeil.

Puis elle ajoute :

— Je veux que demain vienne tout de suite.

J'ai sommeil ! Voilà deux mots qui embarrassent cruellement le grand frère. Tout à l'heure, miss Mary a voulu coucher Simone, et Simone, comme cela arrive, hélas ! bien souvent, n'a pas voulu. Afin d'éviter une colère, des cris, Jean a renvoyé miss Mary, et elle est partie pour l'église.

J'ai sommeil ! Que va faire ce pauvre Jean ! Maman est là, de l'autre côté de la porte, si découragée, si malheureuse, qu'il n'ose aller la chercher. Depuis douze jours, aucune lettre de papa n'est arrivée, et Jean sait bien que maman ne peut plus supporter ces longs silences.

J'ai sommeil ! Aller chercher grand'mère ? Mais grand'mère et Simone ne s'entendent pas du tout, et grand'mère grondera. Miss Mary a été renvoyée sans permission !

Pauvre Jean ! Une solution s'impose. Il couchera Simone.

Avec un gros soupir, il pose son livre, prend Simone par la main, et, résigné, lui dit :

— Miss Mary n'est pas rentrée, maman est fatiguée, je vais te déshabiller.

Heureusement, cette idée plaît à Simone. Elle rit, enlace tendrement son frère en lui déclarant qu'il faut la porter.

Jean cède, il est prêt à toutes les concessions. Il prend la fillette dans ses bras. Elle, très aimable, l'embrasse en l'appelant son cher grand frère. Grave, un peu inquiet, Jean emporte Simone dans sa chambre.

Un petit nid tout rose, bien chaud et bien clos, attend l'enfant. Posée sur le tapis, lasse, à moitié endormie, d'abord elle se prête de bonne grâce aux timides essais de Jean. Avec difficulté, tremblant et maladroit, le pauvre garçon défait le tablier, dégrafe la robe. Mais voilà que Simone cesse d'être tranquille. Elle bouge, bavarde, et Jean trouve que l'algèbre est

plus facile que de déshabiller une petite fille.

Enfin, Simone est en chemise. Quel soupir ! quel soulagement ! Jean déclare, d'un ton de maître, que la perruque blonde, ébouriffée, effrayante, ne sera pas démêlée ce soir.

Hélas ! Simone, petite fille très soignée, ne veut rien entendre, et elle ne se couchera pas avant que Jean ait arrangé ses cheveux.

C'est que, ses cheveux, elle y tient beaucoup ! Les dames qui viennent voir sa maman les admirent toujours. Ah ! ils en reçoivent des compliments, ses cheveux !

Et voilà que, sans aucune explication, Jean reçoit le peigne et la brosse avec ordre de s'en servir. Résolu à en finir, il brosse, avec une énergie de collégien, la jolie tête blonde. Simone se fâche, ses cris deviennent perçants. Comment calmer la fillette ? Jean parle de Noël. Ce nom, symbole de joie, l'apaise. Elle se laisse mettre au lit, murmure sa prière, la joue contre celle de son frère, et, presque endormie, ajoute après les derniers mots pieux :

— Ramenez papa... petit, petit Jésus... Achez vite une grande hotte... Jean... Jean est un peu bête.

C'est tout le remerciement que le pauvre Jean obtient. Qu'importe ? Il est heureux ! Le démon insupportable, mais qu'il adore, est couché, sans lutttes, sans colère. Maman n'a pas été obligée d'intervenir. C'est heureux, car Simone n'obéit guère plus à maman qu'à Jean. Il faudrait à cette petite un maître un peu sévère, il faudrait un papa. Hélas ! depuis trois ans, il est à la guerre !

Très doucement, Jean quitte le nid rose bien clos et bien chaud.

Dans sa chambre, heureux d'être tranquille, il reprend le livre commencé.

Le voilà installé bien confortablement sur une chaise basse, devant la cheminée. Ranimé

par le souffle de Simone, le feu flambe et emplit de lumière et de gaieté la pièce. Avec quel plaisir Jean va continuer sa lecture : un livre de Jules Verne passionnant, une de ces aventures qui vous font oublier toutes les tristesses de l'heure présente !

Le volume sur ses genoux, les coudes appuyés sur le livre, la tête emprisonnée par ses mains, Jean s'en va avec l'auteur à vingt mille lieues sous les mers.

Il est si absorbé par sa lecture qu'il n'entend pas que derrière lui, juste en face la pièce où dort Simone, une porte vient de s'ouvrir, et que maman est entrée dans la chambre.

Maman a une trentaine d'années, elle est grande et mince ; ses deux enfants lui ressemblent. Jean a ses cheveux bouclés, ses grands yeux clairs, Simone sa toute petite bouche et cet air un peu arrogant qui lui va si bien.

Maman regarde son fils, longuement, sans se lasser. Elle l'aime tant, ce gamin ! Seul son amour maternel lui donne la force de vivre. Elle s'avance doucement, Jean ne bouge toujours pas. Tout près de son fils, elle pose ses mains sur la tête aux boucles brunes et deux mots vont lui suffire pour dire toute sa tendresse :

— Mon Jean !

L'enfant n'est pas surpris, il est heureux. Vite, il prend les douces mains, et, d'une voix profonde qui dit tout son amour, répond :

— Maman !

Puis, comme il y a une chaise près de la sienne, il force la jeune femme à s'asseoir devant le feu qui flambe si clair.

Ils sont là, tout près l'un de l'autre, et, comme dans leur cœur la même angoisse rôde, ils prononcent ensemble des paroles banales, mais qui pour eux veulent dire tant de choses !

— Le facteur n'est pas venu ce soir.

— La neige a empêché le facteur de venir.

Le facteur ! Quelle importance cet homme a prise depuis la guerre :

Maman et Jean restent un long moment silencieux, leur pensée suit l'homme à la grande cape brune. Ils voient la boîte, les lettres closes, si mystérieuses ! Il leur semble qu'il y a un siècle que cet homme n'est venu chez eux. Il était là pourtant, ce matin encore, mais le courrier se composait de lettres banales, inutiles en ce moment.

Les mains croisées, maman regarde attentivement les flammes capricieuses qui montent dans la cheminée, et, suivant ses pensées qui l'obsèdent, elle parle :

— Jean, vois-tu, si ton père ne revenait pas, je crois que j'en mourrais.

Perdre son père, ce serait affreux ! Depuis trois ans, il vit avec cette idée-là ; tant de camarades, autour de lui, ont déjà eu cette douleur ! Perdre son père, c'est terriblement dur, mais sa mort serait glorieuse, une mort dont un fils peut être fier. Et puis, Jean ne sera pas toujours un petit garçon. Dans cinq ans, il pourra s'engager. Alors les boches verront s'il saura venger son père. Qu'importe si la guerre est finie, il ira quand même en Allemagne tuer un papa boche qui aura des enfants ! Ciel pour œil, dent pour dent ; avec les Barbares, il faut agir ainsi.

Oh ! Jean a longuement réfléchi, et déjà il sait tout ce qu'il fera si son père tombe là-bas, au champ d'honneur.

Mais sa mère, sa maman, la perdre ; non, ce n'est pas possible ! Quelque chose qu'il ne comprend pas, quelque chose qui fait partie de lui-même, l'attache à cette jeune femme. Il est la chair de sa chair, le sang de son sang. Non, non, il ne pourrait se séparer d'elle.

La mort ! Autrefois, un enfant de douze

ans n'y songeait jamais. Aujourd'hui qu'une affreuse guerre a bouleversé le monde, semant partout les deuils et les tombes, l'enfant vit avec cette idée-là, et il comprend quelle tristesse ce mot répand sur la terre.

Il faut donner son père, c'est pour la France. Jean Rudont, Français de douze ans, est fier de ce sacrifice. Les hommes, après tout, c'est fait pour souffrir !

Mais une maman, une maman frêle et jolie, une maman comme il n'y en a pas deux sur la terre, la voir partir pour un de ces cimetières sombres où les petits vont pleurer, non, ce n'est pas possible ! Une maman ne doit pas mourir, elle ne peut laisser seuls ses deux enfants !

Et Jean, bien qu'il soit bouleversé, trouve les mots qu'il faut dire pour donner du courage à celle qui n'en a plus. Quittant sa chaise, il s'assied aux pieds de la jeune femme, et, prenant ses mains jointes, ses mains qui semblent toujours prier, il parle :

— Maman, ce n'est pas vrai ce que tu viens de dire. Mourir ! Et Simone, et Jean, qu'est-ce qu'ils deviendraient ? Rappelle-toi, tu me l'as souvent raconté, que papa, au moment de son départ, t'a confié ses deux enfants. Maman, si toi aussi tu t'en vas, qui donc nous parlera de papa ? Avant la guerre, je n'étais qu'un petit garçon ; de lui, si tu n'étais pas là, je ne me souviendrais plus. Grâce à toi, je connais papa, si bien, que, lorsqu'il arrive en permission, je devine tous ses désirs, je connais ses habitudes... Et Simone ! Simone qui était un bébé quand il est parti ! Qui donc lui apprendrait à aimer papa ? Maman, maman, n'abandonne pas tes deux enfants.

Pour toute réponse, la jeune femme attire tout près d'elle la tête aux cheveux bouclés, et, tendrement, presque respectueusement, elle em-

brasse les yeux clairs qui sont si pleins d'amour.

Jean devine que maman va mieux, l'attitude est moins lasse, le regard moins désespéré ; alors, il parle d'espoir.

— Pas de lettre, petite mère chérie, cela ne veut rien dire. Rappelle-toi, pendant la bataille de l'Yser, un mois passé sans nouvelles. Et à Verdun, que de fois tu as cru que tout était fini ! Non, crois-moi, j'en suis sûr, demain, le facteur viendra... Nous aurons une lettre, une bonne lettre, qui nous dira, peut-être, qu'il... est un peu blessé, mais qu'il nous attend à l'hôpital... Et nous partirons tout de suite, toi et moi, on laissera Simone à grand'mère. Ce sera terrible, mais, tant pis, elles se débrouilleront !... Voyons, ris un peu, pense à ta poupée en lutte avec ta « belle-mère », comme Simone l'appelle dans ses jours d'insolence. Ce sera terrible ! Quand nous reviendrons, que de drames elles nous raconteront !... Mais, comme nous ramènerons papa guéri, en congé de convalescence, tout nous sera égal, n'est-ce pas, Madame Maman ?

— Mon fils !

C'est tout ce que la jeune femme peut répondre. Une émotion heureuse l'envahit, un bien-être la fait se redresser, presque vaillante. D'un grand amour se dégage une force puissante, une force qui donne le courage de vivre, malgré tout.

Le cœur de Jean, ce cœur si aimant, a ranimé celui de maman qui voulait ne plus souffrir. Maman est tout près de comprendre que, si un deuil affreux la frappe, il faudra vivre, vivre pour les deux petits. Et, attentivement, elle regarde Jean. Elle veut retrouver sur la physionomie intelligente les traits aimés de son mari. Ce front large, il le tient de son père ; cet air décidé, si tendre parfois, c'est encore

lui. Et sa voix caressante, cette voix qui saurait si bien commander, c'est celle de celui qui, depuis trois ans, n'est plus là.

Ah ! si Dieu a mis sur la terre des douleurs effroyables, il a voulu aussi que des consolations entourent ceux qui souffrent.

Les enfants, c'est la continuation des êtres aimés.

Maman sent tout cela vaguement, et si les pensées tristes rôdent encore autour d'elle, d'autres, plus douces, leur succèdent.

Après tout, Jean a raison, il se peut très bien que demain elle reçoive une lettre. Que de fois, déjà, elle s'est inquiétée à tort ! Et puis, s'il est blessé, ce ne sera peut-être qu'une heureuse blessure. Alors, quelle joie de partir ! L'ombre au tableau, c'est Simone.

Simone n'écoute personne, et sa grand'mère et elle font très mauvais ménage.

La petite fille n'est pas commode ; ricuse et mutine à l'excès, elle énerve l'aïeule, qui manque de patience. Dès qu'elles sont ensemble, pour la plus petite chose, une scène éclate, et parfois, il faut bien l'avouer, Simone a raison. La grand'mère voudrait qu'une gamine de cinq ans fût toujours raisonnable. Elle discute avec Simone, lui raconte presque chaque jour que son père était un enfant modèle, poli, travailleur, attentif aux désirs de tous. Et ce petit garçon sage n'inventait jamais de jeux bizarres, toujours bruyants !

Simone a écouté cette histoire très longtemps, avec patience ; mais voilà que cette après-midi, veille de Noël, après-midi où elle était particulièrement excitée, elle a répondu à grand-mère :

— Si papa était comme vous dites, vrai, ce qu'il devait être embêtant !

Cette réponse et ce mot inconvenant ont déclenché un drame. Grand'mère est arrivée chez

maman, toute pâle ; Simone suivait, rouge, ébouriffée, ses mains dans les poches de son tablier, prête pour une bataille.

D'abord, chacune voulut expliquer l'incident, elles parlaient ensemble, grand'mère avec émotion, Simone avec colère. Sévère, maman a prié la petite fille de se taire, et grand'mère a pu dire enfin la cause de son mécontentement. Maman a grondé, Simone a écouté en silence la réprimande, mais, quand maman a réclamé des excuses, Simone a répondu :

— Non, non, grand'mère veut m'abîmer mon papa ; moi, je ne permets pas.

Menaces, prières, rien n'a pu la faire céder.

Alors, grand'mère s'en est allée, très fâchée, accusant maman de faiblesse, et Simone s'est sauvée chez Jean qui a dû donner son avis.

Oh ! maman sait bien qu'il faudrait être très sévère, et peut-être mettre une verge dans un des petits souliers. Mais faire pleurer la poupée blonde, faire pleurer la seule qui rit encore dans la maison ! elle n'en a pas le courage ! Grand'mère sera furieuse, mais maman emplira de joujoux toutes les cheminées de la maison.

Et, comme maman a l'habitude de rêver tout haut quand elle est près de son fils, elle demande :

— Jean, que penses-tu de Simone ?

Le pauvre collégien, qui se souvient des scènes dont chaque journée est remplie, répond en soupirant :

— Ah ! elle n'est pas commode !

Presque heureuse d'entendre cette vérité, maman sourit, les yeux lointains.

— Elle ressemble à son père. Quand elle veut quelque chose, rien ne l'arrête. Elle veut avec une violence qui étonne quand on songe qu'elle n'a que cinq ans. Ton père, bien que ta grand'mère prétende le contraire, devait beaucoup lui ressembler quand il était enfant. Il avait à

peine vingt ans quand je l'ai connu, et il était déjà si sûr de lui, si entier dans ses idées, qu'il admettait à peine la discussion.

Jean comprend que maman éprouve une grande joie à parler de l'absent. Aussi, bien vite, il questionne :

— Alors, à vingt ans, papa était déjà quelqu'un ?

— Oui, ce gamin avait toutes les ambitions... Et puis, il m'a aimée, et, comme mon père n'admettait pas un mariage sans fortune, quatre ans après il avait une situation qui lui permettait d'envisager l'avenir sans crainte. Et, malgré ma famille, qui était un peu effrayée par les idées de ton père, nous nous sommes mariés et nous avons été si heureux, mon Jean, que notre bonheur, parfois, nous faisait peur. Nous présentions cette affreuse guerre !

Une phrase que maman n'a jamais dite étonne Jean ; il interroge :

— Quelles idées de mon père effrayaient donc ta famille ?

Maman sort de son rêve et pense, tout à coup, que son fils l'écoutait. Va-t-elle lui parler de choses difficiles à comprendre pour un enfant et que son père lui expliquera, plus tard, si clairement. Elle hésite, mais les yeux de Jean sont anxieux, ces yeux-là demandent la vérité.

— Tu es bien jeune, mon fils, pour t'entretenir de questions aussi sérieuses, et puis, tu sais, la politique, les femmes n'y comprennent jamais rien. J'appartenais à une famille de magistrats, républicaine, mais catholique et pratiquante. Ton père, bien qu'il fût de la même religion, n'était ni croyant, ni pratiquant. Tout jeune, il s'était occupé de politique et appartenait au parti socialiste, je ne sais au juste lequel, mais, naturellement, il comprenait le socialisme en homme intelligent et bon.

Mes parents, eux, n'admettaient pas ces nouvelles idées. De là des froissements, des discussions qui les ont séparés. Moi, je n'ai jamais essayé d'imposer à ton père mes croyances, et il les a toujours respectées. Je vous ai élevés chrétiennement, jamais nous ne parlions de ces questions-là. J'avais confiance en lui, je savais qu'il ne pouvait faire que de bonnes actions, et jamais je ne l'ai interrogé sur cette politique, dont j'étais un peu jalouse, car elle me prenait ton père très souvent. Voilà, c'est tout... Et puis la guerre est arrivée, il est parti... J'ai bien souffert, mais ma souffrance ressemble à mon amour, elle est orgueilleuse. Ton père, là-bas, fera son devoir, mieux que les autres ! il a toujours été partout au premier rang, et je suis certaine qu'au danger il le sera encore... Vois-tu, mon petit Jean, nous le perdrons peut-être, ce sera pour nous une douleur qui fait peur, mais une douleur dont nous serons toujours fiers. Mon mari, ton papa, il n'y a pas deux hommes comme lui sur la terre, tu dois l'aimer plus que tout au monde, plus que ta pauvre maman qui ne sait que pleurer !

Jean se redresse orgueilleusement. Entendre parler ainsi de son père, c'est très bon. Il est tout fier d'être le fils d'un tel homme. Il va encore interroger maman, mais des cris perçants, qui viennent de la chambre de Simone, le font tressaillir et chassent toute conversation sérieuse.

Maman et Jean se précipitent. En chemise de nuit, dressée sur son petit lit, sa perruque blonde l'aveuglant, Simone, très en colère, les reçoit par ces mots :

— Jean, Jean, tu es trop bête ! Tu m'as couchée et tu as oublié de me donner mes souliers.

Et elle demande dans un sanglot :

— Est-ce que le petit Jésus est déjà passé ?

Maman, qui décidément ne sait pas gron-

der, prend la fillette dans ses bras et lui explique, avec beaucoup de baisers, que Noël n'est pas venu. Et, pour le lui prouver, elle emporte Simone dans la chambre et s'assied près de la cheminée, où le feu flambe encore. Là, blottie dans les bras maternels, Simone, calmée mais éveillée comme un pierrot, écoute les explications de maman.

— Regarde, ma chérie, ces grandes flammes si hautes, Noël ne pourrait pas passer. Il vient beaucoup plus tard, quand tous les feux sont éteints et... et... quand toutes les petites filles dorment.

Simone se redresse, elle jette un regard méprisant à Jean qui se dissimule derrière maman, ce Jean qui, grand'mère le prétend, est très savant. Hélas ! Simone a bien peur que grand'mère ne soit un peu menteuse. Mais, comme il faut être sage, la gentille princesse fait grâce à ce courtisan ignorant. Déjà, à moitié endormie, elle donne des ordres à son frère qui a les bras pleins de mignonnes bottines et de petits souliers.

— Les rouges dans ta chambre, les blanches dans le salon, les noirs chez moi, les décolletés chez maman, et les vilains, les troués, chez grand'mère.

Sur cette dernière méchanceté, la poupée blonde se niche tout à fait et, dans les bras de maman, elle s'endort profondément.

II

Il neige. Les petits flocons blancs et légers pénètrent dans les tranchées et habillent la terre et les hommes d'un manteau de glace. C'est la

nuit de Noël. Des soldats marchent dans un boyau qui conduit à un coin de terre de France qu'ils vont garder et peut-être défendre pendant deux jours et deux nuits. Ces soldats semblent déjà las. Les boyaux sont obscurs, creusés, en zigzags et si étroits que les bras des hommes en touchent les parois. La neige, qui recouvre le sol et qui cache les pierres et les trous, fait trébucher les ombres, et des chutes, des glissades, qui ne font même pas rire, ralentissent la marche des soldats. Les couvertures roulées, les musettes pleines sont lourdes, et puis la route est longue, la nuit sombre, et les murailles de terre semblent les murs d'une tombe.

Le lieutenant marche devant la colonne ; c'est un homme de petite taille, qui paraît grand, tant il se tient droit. Sa marche est sûre, il ne trébuche guère, et ce long chemin ne semble pas lui être pénible. Il va si vite que, parfois, il s'arrête pour attendre ses hommes. Alors il se retourne, regarde ces soldats, affublés comme des bêtes, et qu'une lassitude extrême empêche d'avancer. Êt si, dans ce boyau, il faisait clair, on verrait passer dans les yeux de ce chef des lueurs de colère et de pitié.

Un geste brusque, un geste qui est un ordre, fait presser la colonne. La voilà dans la tranchée. Ceux qui s'en vont attendent, si heureux de partir qu'ils sont déjà tout équipés. Des mots, des plaisanteries s'échangent :

— Quelle chaleur !

— Pour une nuit de Noël, c'est un beau réveillon !

— Les Boches sont tranquilles, tout à l'heure ils chantaient.

Gaiement, avec rapidité, les soldats qui partent défilent dans le couloir qui mène au boyau. Peu à peu, le brouhaha du départ se calme, les pas s'éloignent, et le silence, le grand silence, se fait.

Lentement, les hommes rejoignent leur poste et s'installent aussi commodément qu'ils le peuvent. Ils vont rester là, presque immobiles, des heures entières. La neige ne tombe plus et la nuit, pleine d'étoiles, est lumineuse et glaciale. Les membres engourdis, les yeux grands ouverts, ces soldats vont souffrir mille morts. Ils maudiront la guerre, se plaindront avec des mots énergiques et vulgaires, mais leurs fusils chargés, placés dans les créneaux et dirigés vers l'ennemi, assureront aux millions de Français qu'ils gardent et qu'ils défendent la plus complète sécurité.

C'est la nuit de Noël, il faut espérer qu'à l'arrière tous se souviennent de ceux qui, par cette dure nuit d'hiver, veillent dans la tranchée.

Le lieutenant a laissé ses hommes prendre leurs places habituelles : aucun ordre, aucune surveillance, il semble se désintéresser de leurs actes. A peine arrivé dans la tranchée, il a pris un étroit boyau, descendu quelques marches de terre, puis il a atteint un gourbi, sorte d'ancre, où son prédécesseur se tenait.

Là, il a ôté ses gros gants fourrés. D'une main que le froid n'a pas encore engourdie, il a allumé une chandelle, s'est installé sur l'unique chaise, et, aussi tranquille que s'il était dans un confortable cabinet de travail, il a pris, dans sa poche, stylographe et bloc-notes, et s'est mis à écrire.

A la lueur vacillante de la chandelle, le profil de cet homme se détache, étrangement beau, figure de médaille aux yeux graves et résolus. Il a une manière de redresser la tête et de regarder les murailles de terre comme s'il voulait en deviner le mystère qui n'appartient qu'à lui.

Les bruits angoissants de la nuit ne le troublent pas. Et, pourtant, le hulullement sinistre de la chouette, le fracas de départ des 77

et des 155 suffisent à rappeler qu'il vit au milieu du drame le plus affreux.

Deux heures durant, éclairé par la fumeuse chandelle, le lieutenant écrit, et trois lettres sont là, fermées, prêtes à partir.

La dernière est la plus longue. Bien des fois, pendant qu'il couvrait de sa fine écriture les pages de son bloc, il s'est arrêté, et si la chandelle éclairait mieux et si quelque invisible témoin avait assisté à cette scène, il se serait aperçu que les yeux graves et résolus s'étaient emplis de larmes.

Pourtant, la dernière lettre a été achevée, comme les autres, et, maintenant, le lieutenant les tient toutes les trois. Il les regarde comme s'il voyait les personnes auxquelles elles sont adressées.

Tout à l'heure, la première sera remise. Elle est pour son meilleur ami, un lieutenant de territoriale dont la tranchée est toute voisine. Ce soir, il est là, et, dans quelques instants, le lieutenant verra sa figure maigre et barbue, et ses bons yeux fidèles qui se réjouiront quand il apparaîtra.

La seconde est pour un garçonnet d'une douzaine d'années, le fils du lieutenant. C'est un petit bonhomme intelligent et bon, mais qui ne semble pas avoir hérité de la volonté de son père. Sa sœur, une gamine de cinq ans, insupportable mais adorable, le martyrise, et lui, parce qu'il l'aime, supporte toutes ses fantaisies.

Cette lettre, lorsqu'elle lui sera remise, fera du garçonnet un chef de famille et le mettra en garde contre son cœur trop faible.

Le lieutenant voit passer devant lui le groupe charmant de ses enfants.

Le garçon a un beau front large, un profil régulier qu'il tient de son père et un air un peu triste qui rappelle le doux visage de sa mère,

La fillette blonde et rose est toujours ébouriffée ; fantasque, rieuse, colère, elle semble menacer ce grand frère trop sage.

La troisième lettre, celle que le lieutenant regarde le plus longtemps, est pour sa femme, et il semble que la petite enveloppe bien close tient enfermé tout un passé d'amour.

Avec quelle précision étrange les souvenirs affluent à sa pensée ! Il se souvient, dans ce gourbi sombre, de la soirée parisienne où, pour la première fois, il a rencontré celle qui devait être sa femme, celle qui devait troubler son cœur orgueilleux. « Un amour, disait-il quand il avait vingt ans, c'est un embarras, il faut des amours. » Et voilà que, tout jeune, il rencontre une jeune fille qui sort à peine de l'enfance, et cette gamine, avec un sourire et quelques mots prononcés d'une voix douce, lui prend le cœur pour toujours.

Certes, il ne regrette pas cette prise de tout son être : ces années vécues avec sa femme sont les meilleures de sa vie. Depuis que la guerre l'a si cruellement séparé d'elle, son chagrin lui a fait comprendre qu'un amour est pour l'homme le vrai bonheur.

Et, si un orgueil démesuré ne lui avait pas fait croire qu'il est un de ceux — quelquefois, il osait penser le seul ! — qui peuvent sauver la France ; si des idées qu'il prétendait siennes, et qui n'étaient que celles des autres, ne l'avaient pas obligé à s'occuper de politique et à devenir le chef d'un parti avancé, il n'aurait vécu que pour son amour.

Très jeune, lecteur passionné de Tolstoï, cet écrivain génial l'avait marqué d'une empreinte ineffaçable, et, bien qu'il se défendît d'être le disciple de quelqu'un, il avait gardé bien des idées du Maître.

Devant lui, se dresse, fine et charmante, la silhouette de sa femme. Que fait-elle, cette nuit

de Noël? Près de quel lit d'enfant est-elle venue pour oublier sa peine? Depuis quinze jours, de son mari tant aimé, elle est sans nouvelles, et cette douleur qu'il devine, cette douleur qui doit torturer ce cœur aimant, c'est lui qui, volontairement, la cause. Sur son front énergique, des rides se creusent, et sa main tremble imperceptiblement ; puis il redresse la tête, son bras se lève comme pour chasser ou repousser une vision trop précise. Alors, brusquement, il enfouit dans la poche de sa vareuse les trois lettres. Cela fait, calme, toujours éclairé par la chandelle fumeuse, il remet avec soin ses gants, et, après un dernier regard à cet antre misérable où une chaise bancale est un objet de luxe, il remonte les marches de terre qui le mènent à l'étroit boyau.

Les mains dans ses poches, le col de son paletot relevé, le lieutenant sort. La nuit est très froide, la neige ne tombe plus ; dehors, tout est lumineux.

Dans les tranchées, les hommes veillent. Qu'elle est donc claire et belle, cette nuit de Noël, et comme des pensées douces rôdent autour de cet homme qui part vers l'action !

Sans se presser, le lieutenant passe près des soldats qui se reposent. Des niches creusées dans la terre leur font un abri ; des hardes, des guenilles, des morceaux de toutes les couleurs sont leurs couvertures. Ils dorment, blottis les uns contre les autres, ils dorment malgré le froid, la neige et les coups de canon qui, de temps à autre, troublent le grand silence de la nuit.

La tranchée des territoriaux fait suite, le lieutenant y pénètre et il rencontre son ami.

Trois années de guerre ont fait d'un garçon, jadis très élégant, un poilu maigre, barbu, capable de supporter les pires souffrances. Il mange quand il en a le temps, dort quand il le

peut. Orphelin, sans proches parents, il a adopté cette poignée d'hommes qu'il commande, et tous sont devenus ses enfants. Avant la guerre, avocat de talent, riche et très lancé, il habitait, à Paris, un bel hôtel où il recevait beaucoup. Tout cela n'est plus que souvenir. L'homme élégant est devenu ce poilu barbu, vêtu comme une bête, et le bel hôtel reçoit les permissionnaires qui sont sans famille.

Les deux hommes s'abordent. Le lieutenant de territoriale a le visage enfoui dans un cache-nez, il se dégage, sourit à son ami en lui tendant la main.

— Rudont ! Ça va, mon vieux ?

— Bonsoir, Lerven.

Lerven, le lieutenant de territoriale, un Breton, sensitif à l'excès, s'aperçoit tout de suite que le visage de son ami est plus triste que d'habitude. Mais il connaît Rudont depuis son enfance, il sait que cet indomptable orgueilleux n'avoue jamais une faiblesse. Pourtant, ce soir, les faiblesses sont permises, car, ce soir, les mauvaises pensées assaillent tous les soldats.

Ceux qui gardent le front songent aux êtres aimés qui, très loin, pleurent d'être seuls. Le découragement est proche. La guerre actuelle, ce n'est plus la guerre ! Ce terrain creusé où l'on s'accroche, où l'on reste des jours et des jours, c'est une tombe pour les vivants ; l'inaction amène la lassitude, et, ce soir, les hommes sont à bout.

Le lieutenant Lerven regarde attentivement son ami. Il voudrait lire sur ce visage impénétrable, il voudrait dire des paroles qui feraient du bien. Mais le lieutenant Rudont ne lui en laisse pas le temps.

D'une voix brève, rude, il parle :

— La nuit est belle, les Boches sont calmes ; tout à l'heure, ils chantaient.

Surpris, Lerven regarde son ami. Rudont

n'est pas venu ce soir pour lui parler de la nuit et des Boches ! Rudont, bien qu'il cherche à le dissimuler, est troublé.

Lerven se décide, il passe son bras sous celui de son ami :

— Viens dans mon salon, le poêle chauffe, il fait bon.

Le salon ! Un trou creusé à même la terre. Les murs, taillés à coups de pioche, ont gardé l'empreinte des outils. Un petit poêle qui ronfle, une chaise, une planche posée sur deux bûches, composent le mobilier. L'éclairage : une bougie dans une bouteille.

Lerven offre la chaise qui est près du poêle et s'assied sur la planche qui sert de table et de lit de repos. Le petit poêle dégage une douce chaleur, agréable à ces deux hommes engourdis par le froid. Lerven, qui observe attentivement son ami, dit d'un ton indifférent :

— Alors, vieux, tu es venu ce soir pour... ?

Rudont, qui suit les ombres étranges faites sur les murs par la lumière vacillante de la bougie, semble sortir d'un rêve.

Lentement, il répète les paroles de son ami :

— Je suis venu ce soir pour...

Il ne termine pas la phrase. Il regarde Lerven et lui tend les trois lettres.

— Voilà, reprend-il, je voulais te remettre ceci.

Étonné, Lerven prend les enveloppes et, machinalement, lit les adresses. Mais, malgré lui, ses mains se mettent à trembler, et, croyant qu'il se trompe, qu'il voit mal, il se rapproche de la bougie. C'est exact, et trop clair, sans erreur possible. Il lit, le cœur angoissé : « Pour mon fils Jean. »... « Pour ma femme Liliane. »... « Pour mon ami Yves. »

Alors, brusque et maladroit, ce grand garçon se retourne, et, d'une voix étranglée, il interroge :

— Qu'est-ce que cela veut dire? Quelle folie prépares-tu?

Impassible, Rudont daigne répondre :

— Ne t'inquiète donc pas de ce que tu n'as nullement besoin de savoir.

Lerven se fâche.

— Voyons, ne me réponds donc pas ainsi. Je suis ton ami le plus vieux, le meilleur, presque ton frère. Alors, vois-tu, je dois savoir la vérité... Vas-tu faire une reconnaissance particulièrement dangereuse, ou remplir une mission secrète?... Peut-être es-tu changé de corps, envoyé en Orient?... Je ne sais, mais tu ne peux me laisser dans cette incertitude... Rudont, si notre vieille amitié n'est pas un titre à ta confiance, si tu es décidé, si tu ne peux pas parler, eh bien ! reprends tes lettres, je refuse de les recevoir.

Le lieutenant Rudont cesse de suivre les ombres capricieuses faites par la lueur de la bougie. Les paroles de Lerven l'étonnent, il n'a pas l'habitude qu'on lui résiste.

Il se lève et, le visage dur, les sourcils froncés, il s'approche de son ami.

Un instant, les deux hommes se regardent, les yeux bruns de Rudont sont menaçants ; les yeux de Lerven, des yeux de Breton, clairs et naïfs, demandent pardon. Rudont a un geste de colère qui montre à quel point cet homme peut être violent ; puis il met les mains dans ses poches, hausse les épaules d'un air méprisant, et répond :

— T'expliquer, à quoi bon? tu ne comprendrais pas!

Affectueusement, Lerven insiste :

— Allons, vieux, oublie que je suis un idiot, et confie-toi. Crois-moi, il y a des moments où ça fait du bien, et, tu peux être sûr, ce sont des choses que je n'ai même pas besoin de te dire,

que j'oublierai tout ce que tu vas me raconter.

Rudont hésite encore. Il fait quelques pas dans ce trou creusé à même la terre. Son poing, qui a besoin de frapper, s'abat sur les murs qui ne s'effritent même pas ; et, harassé par la lutte qu'il soutient, il se laisse tomber sur la planche qui sert de lit et de table. Puis, sans regarder son ami, il parle :

— Puisque tu le veux, écoute-moi, et comprends, si tu peux. Tu sais ce qu'on appelle civilisation ou plus simplement progrès. C'était ce qui distinguait autrefois les Européens et particulièrement les Français. Regarde cette tombe où nous sommes, sors de cet antre, penche-toi sur la poignée de soldats que tu commandes. Sont-ce des bêtes ou des hommes ? Rappelle-toi ce qu'ils ont déjà souffert, ces territoriaux, ces pépères, comme on les appelle... Revois-les dans le Nord, défendant contre des masses effroyables un pays qui ne s'attendait pas à la guerre. Ils étaient, ces malheureux, sans munitions, sans chefs, sans pain, assaillis par un ennemi tout-puissant. La boue des tranchées, cette boue gluante, terrible, cette boue dans laquelle tant d'hommes sont morts, cette boue qui est la pire souffrance, ils l'ont connue, et ceux qui en sont sortis vivants restent malades pour toujours... Et nous nous vantions d'avoir des idées modernes ! nous disions : il n'y a plus de tyrans, nous sommes des hommes libres ! Et nous avons fait de ces hommes libres un troupeau d'esclaves !.. Trois ans que la comédie dure, trois ans que nous obéissions au sentiment national, cette bêtise toujours vivace au fond de nos cœurs et qui nous jette toi, moi, et des millions d'hommes, dans une tombe que nous creusons nous-mêmes !...

Effrayé par la violence de Rudont et par des paroles qui lui semblent un blasphème, Lerven interrompt son ami et l'appelle par son nom,

ce petit nom qu'il lui a donné pendant toute son enfance.

— Pierre, mon Pierrot, c'est toi qui parles ainsi?

— Ecoute-moi sans discuter, sans manifester la moindre révolte, ou, sans cela, je me tais, et c'est fini... Oui, les Français ont assez souffert d'une maladie contagieuse qui s'appelle la fièvre nationale. Ils sont des dupes, les malheureux, ils servent des ambitions politiques et se font tuer, les imbéciles, pour obéir à des ordres qui viennent d'un ministre qui peut être une crapule! La guerre, cette horrible guerre, en vois-tu la fin? Pour obtenir une victoire, as-tu pensé, quelquefois, combien de vies il fallait encore sacrifier? S'entre-tuer de la sorte pour un coin de terre peuplé de gens qui se contenteraient parfaitement d'être Européens, c'est folie! L'Europe entière réclame autre chose, il lui faut la paix, la paix générale, l'oubli de toutes les haines... Frontières ouvertes, mains tendues vers les ennemis d'hier, le commerce reprendra et la richesse reviendra. Depuis trois ans, nous avons connu l'éternelle déception. Des hommes coupables nous ont bernés avec une chimère et ont voulu l'appeler l'éternelle espérance. Mais le peuple est las d'attendre, las de souffrir, il commence à entrevoir la vérité. Rappelle-toi que ce peuple est capable de toutes les folies. Il a, dans un ouragan plein de sang, renversé une dynastie vieille de plusieurs siècles, et dansé, chanté autour d'un arbre qui représentait tout un mouvement révolutionnaire et qu'il appelait l'arbre de la liberté! Enfin, entraîné par un sentiment d'amour incompréhensible, peu de temps après, il s'agenouillait aux pieds de Napoléon, adorant un nouveau maître! Le peuple de France est facile à diriger, il faut savoir le prendre et s'en servir. C'est lui, lui seul, qui doit déclencher le grand mouvement

démocratique de l'Europe. Plus de frontières, plus de pays ; ni Français, ni Germains, tous les hommes sont frères !

D'une voix sourde, mais passionnée, Rudont conclut :

— La civilisation revenue, vois vers quel progrès nous irons. Plus d'armées à entretenir, la folie des armements arrêtée, toutes les inventions captées pour le bonheur humain. Voilà ce que doit être la vie des peuples... Mais, pour déclencher ce grand mouvement social, il faut une tête, un chef... Pour cet homme, les débuts seront durs, peu de gens le comprendront ; tous ses amis, même les meilleurs, s'éloigneront de lui... La fin, s'il réussit, justifiera son œuvre... Lerven, je n'ai plus rien à te dire.

Lerven, le doux Breton, est transfiguré. Sa tête énergique et fine se dresse hors de la capote, il a enlevé l'épais cache-nez, jeté son casque à terre, et ses bras se lèvent comme pour arrêter son ami.

D'une voix qui ne tremble plus, mais qui sonne haut et clair, il s'écrie :

— Pierre, Pierre, c'est à ton tour de m'écouter.

Pour faire comprendre l'inutilité de toute discussion, le lieutenant Rudont hausse les épaules et regarde sa montre au cadran lumineux ; d'un ton calme, il répond :

— J'ai encore quelques minutes.

Puis il s'assied sur la chaise qu'il rapproche du poêle et tend vers le foyer ses mains rougies par le froid.

Appuyé contre le mur de terre, Lerven semble se recueillir. Rudont lui tourne le dos, ce qui empêche son ami de voir le regard brillant où se lit l'implacable résolution. D'abord, les pensées de Lerven se heurtent en son cerveau, il parle sans pouvoir faire une phrase. Mais, peu à peu, ses idées deviennent

claires, nettes, et c'est son cœur que sans aucune pudeur il va, dans cette tombe, ouvrir à son ami.

— Pierre, je ne discuterai pas avec toi, car tu n'es pas sans avoir mûrement réfléchi à ces grands projets dont tu viens de me parler. Des mots m'ont frappé que je ne comprends guère. Pas de Français, pas de Germains, toute haine morte ! Facile à dire. La femme qui a donné son époux ou son fils, la mère qui a vu son foyer détruit, sa maison pillée, sa fille emmenée chez les bandits, crois-tu qu'il leur sera possible, à ceux-là, d'oublier ? Un homme arrivera qui dira des mots nouveaux et qui fera miroiter à des yeux, las de pleurer, les promesses trompeuses de paix générale. Cet homme-là, crois-moi, n'a pas chance de réussir, il s'adressera à des cœurs qui ne sauront pas pardonner. Souviens-toi, Pierre, de ce que tu as vu depuis trois ans, de tes soldats si misérables, rappelle-toi leur endurance et aussi leur détresse. Veux-tu donc que leur sacrifice soit inutile ?... Regarde cette terre meurtrie, bouleversée, ruinée ! Oui, tous les hommes sont frères ! Ah ! le bel idéal ! Mais, tant qu'il y aura des Boches en Europe, tant que nous n'aurons pas brisé l'orgueil de ce peuple de bandits, cet idéal-là ne peut devenir le nôtre ! Penses-tu qu'il nous soit possible, avant que plusieurs générations soient passées, de vivre près de ces gens-là sans leur cracher à la figure leurs crimes et leurs mensonges ?

Plus doucement, presque avec tendresse, Lerven, les mains jointes, ajoute :

— La France, vois-tu, c'est notre pays, notre Patrie, des mots qui n'ont pour toi, ce soir, aucun sens, mais qui t'ont pris, un jour, comme les autres. Rappelle-toi donc l'enthousiasme de 1914 ; les anciens, les hommes mariés, les jeunes, les enfants, toi-même, tous se sont dressés, l'arme à la main, poitrines offertes, pour dé-

fendre cette terre qu'on voulait leur prendre. La Patrie, la Patrie, c'est un mot, mais ce mot vous donne tous les courages. La Patrie, mais tu ne peux jamais t'en séparer ! Ses malheurs sont les tiens, ses joies deviennent ton bonheur... Souviens-toi donc d'un jeune adolescent qui passa, il y a une vingtaine d'années, de longs mois en Angleterre, dans un de ces petits pays, très éloignés des côtes, où personne ne parle français. Au bout d'une année entière, ce jeune garçon revint en France et il fit le voyage avec un ami. Rappelle-toi quelle émotion étrange s'empara de ce grand enfant quand il aperçut les falaises grises de la côte française. Rappelle-toi qu'en descendant du bateau il se mit à pleurer et à rire parce qu'un gamin voulait lui vendre des fruits, de ces beaux fruits de France comme il n'en pousse que chez nous. Rappelle-toi avec quelle ivresse il reparlait notre langue, rappelle-toi qu'il cherchait à dire les mots les plus tendres, les plus beaux, les plus doux. Il prétendait qu'il ne pourrait jamais se rassasier de tout ce qui fait la France et il jurait, l'imprudent, de ne plus jamais quitter son pays, car nulle part le ciel n'était aussi bleu, les fleurs aussi belles, les femmes aussi jolies !... Cet adolescent, c'était toi, Pierre. Depuis, des idées nouvelles, que tu crois tiennes, mais qui viennent d'une source que je connais, t'ont changé. Tu crois être le seul qui ait pu résoudre le grave problème européen ! D'autres que toi y ont pensé ; aucun de ces philosophes, aux grandes phrases creuses, n'a trouvé la solution. Ils écrivent, sur ce sujet, des pages et des pages, et tous concluent que les peuples ne sont pas près de comprendre ce nouvel idéal ! Alors, Pierre, pourquoi crois-tu que le chef qui va tenter pareille aventure a chance de réussir ? Et puis, je n'ose penser quelle infâme propagande ce chef va faire !

Lervén a dit ces paroles avec une telle énergie que Rudont se dresse brusquement. Il repousse sa chaise qui tombe à côté du poêle et, face à face, séparé par la table sur laquelle la bougie achève de se consumer, bras croisés, il écoute son ami qui, dressé contre le mur, semble sortir de la terre.

L'attitude de Rudont n'interrompt pas Lervén, il répète les paroles qui ont eu raison de l'indifférence de son ami.

— Oui, une propagande infâme ! Celui qui, face à l'ennemi, oserait parler aux soldats de paix générale serait un misérable. Le problème européen ! Ces âmes simples n'y comprendraient rien, mais toutes entreverraient la fin des souffrances, le retour au foyer, un nouveau bonheur. Ah ! comme ce serait facile de les tromper, ces malheureux qui, parfois, sont si las !... Pierre, si tu connais le chef qui va tenter un pareil acte, ton devoir est de le dénoncer. C'est un fou, un lâche, un traître !

Cette fois, Rudont n'est plus maître de lui ; menaçant, les poings levés, il s'avance. Lervén comprend le danger, il devine que cet homme va lui porter un coup qui peut être mortel. Son revolver est à portée de sa main, mais il ne se défendra pas...

Contre la muraille de terre, il se redresse, et, dans un geste d'offrande, ses bras s'ouvrent, s'appliquent le long du mur, et il attend

Le souffle de Rudont lui balaie la figure ; un moment, les doux yeux de Lervén se ferment pour ne pas voir le visage de son ami, ce visage auquel la colère a donné une expression affreuse... Lervén attend, et le coup qui doit l'abattre ne vient pas. Les poings de Rudont se baissent ; il recule, effrayé de son geste, et, appuyé contre la table, ramassé sur lui-même, il répond aux insultes de son ami.

— Eh bien ! le chef qui va faire, non, celui

qui a fait la propagande infâme, le fou, le lâche, le traître, c'est moi, Pierre Rudont. Je suis heureux de t'annoncer que je vais réussir. Et si je voulais triompher ici même, crois-tu que cela ne me serait pas facile? Je n'aurais qu'à t'enfermer ce soir dans ton gourbi et à parcourir la tranchée. Je parlerais à tes hommes, mieux que je ne t'ai parlé, et, crois-moi, ils me suivraient tous, sans hésiter un seul instant. Mais ardent patriote, ne t'inquiète pas ; plus loin, tout est prêt, et je vais plus loin !

Après un court silence, Rudont ajoute :

— Les lettres que je t'ai remises, tout à l'heure, expliquent à ceux que j'aime ce que je vais tenter ; elles sont adressées à ma femme, à mon fils. Elles sont un testament spirituel : donne-moi ta parole que tu les leur remettras.

Lerven a un geste qui consent, et murmure un mot qui est une promesse. Rudont n'en demande pas plus, il connaît la loyauté de son ami.

Calme, il se retourne, et, affectant l'indifférence, il ferme son paletot et se prépare à partir.

Pendant ce court répit, Lerven s'est glissé contre la muraille et il ne s'arrête que devant les marches de terre conduisant à l'étroit boyau qui mène à la tranchée. Là, grande ombre vivante, il se dresse, résolu à empêcher son ami de sortir du gourbi.

Derrière ces hautes marches de pierre, c'est le déshonneur qui attend Rudont : cet homme est un dévoyé, un fou dangereux qu'il faut arrêter à tout prix. Lerven ne cédera pas, il luttera jusqu'au bout.

Prêt, un sourire ironique sur les lèvres, Rudont se retourne et, à la lueur vacillante de la bougie, il cherche Lerven. Il l'aperçoit, dressé devant les marches. Et il comprend que, pour sortir du gourbi, c'est sur le corps de son ami qu'il faudra passer.

Rudont réfléchit quelques secondes, sa main serre nerveusement son revolver d'ordonnance ; s'il faut s'en servir, il n'hésitera pas.

D'une voix de chef, il commande :

— Place, Lerven, je pars.

Doucement, mais d'une voix si profondément aimante qu'elle arrête Rudont, Lerven répond :

— Non, Pierre, non, tu ne passeras que si tu me promets de renoncer à ton projet abominable ! Je défends ton honneur, celui de ta femme et de tes enfants.

Sa femme, ses enfants ! Ce sont des mots qu'il ne faut pas prononcer, des mots qui affaiblissent, et rien ne doit venir troubler le chef.

— Tais-toi ! ne te mêle pas de ma vie, tu n'en as aucun droit. Laisse-moi passer ou, sans cela, tout à l'heure, il y aura du sang ici.

Toujours de la même voix aimante, Lerven répond :

— Non, Pierre, non, tu ne passeras pas.

A ce moment, la lueur vacillante de la bougie lance une dernière flamme, puis, brusquement, elle s'éteint. Et, ensevelis dans cette tombe, maintenant obscure, résolus tous les deux, ces hommes vont lutter.

Pierre est fort, souple, adroit ; Lerven est un grand corps maigre, ses gestes sont mal équilibrés. Celui qui attaquera le premier aura chance de réussir. La surprise sera un des meilleurs facteurs.

Lerven ne peut bouger ; s'il quitte les marches qu'il défend, Rudont aura bien vite fait d'en profiter. Lerven attend l'attaque qu'il sent imminente.

D'un bond de tigre, Rudont se jette sur son ami et le prend à bras-le-corps, mais il est tout étonné de la résistance de ce grand squelette maigre. Il n'en aura pas facilement raison.

Dans cette tombe, en pleine nuit, sans un cri, la lutte se poursuit. Le souffle des deux

hommes devient rauque, et, de temps en temps, comme accompagnement à cette bataille tragique, le canon se fait entendre... Puis, tout à coup, la chute d'un corps qui s'en va taper contre le mur de terre fait comprendre que l'un des deux hommes est victorieux...

Quelques minutes après cette affreuse lutte, calme en apparence, le lieutenant Rudont traverse de nouveau la tranchée des territoriaux.

Ils sont encore là, ces pépères, sérieux et tristes. Perchés sur la banquette de tir, ils attendent. Ils attendent, glacés, meurtris par le froid ; ils attendent, les yeux fixant sans se lasser le grand horizon. C'est que cette plaine, malgré la nuit claire, est mystérieuse. La lune met autour des arbres et des pierres des ombres étranges et effrayantes. Une motte de terre durcie recouverte de neige semble un ennemi qui rampe, puis, tout à coup, un murmure qui vient de là-bas, un murmure que le silence rend angoissant, fait dresser, énergiques et graves, les têtes grises des territoriaux.

Le lieutenant Rudont s'arrête et regarde cette poignée d'hommes attentifs et résolus, puis il enfonce son casque d'un geste brutal et rapidement quitte la tranchée.

Un chemin est devant lui : à droite, des arbres fauchés par la mitraille, à gauche un ruisseau que le froid a endormi. Sans hésiter, il prend ce chemin. Le silence est si grand que ses pas résonnent sur la neige durcie. La tête levée, les yeux fixant les horizons lointains, il va, énergique et résolu, vers le but qu'il veut atteindre.

Il marche, il marche. Voici la grande route qui mène à Paris. De chaque côté, deux rangées d'arbres, silhouettes immobiles et superbes. Enfin, il s'arrête et attend. Et voilà que, derrière lui, il aperçoit des tombes d'officiers et de soldats réunis là, au bord du chemin. Une

grande croix blanche se dresse ; la nuit claire permet de lire une inscription :

TUÉS A L'ENNEMI
Priez pour eux.

Le lieutenant Rudont se détourne, indifférent ; il s'appuie contre un arbre, et là il observe, tour à tour, les chemins, les petits sentiers, toutes les voies qui aboutissent à la route qui mène à Paris. Ses yeux fouillent la nuit, cherchant à voir loin, très loin. Son anxiété est si grande que, malgré le froid, une sueur envahit son visage. Un instant, il enlève son casque pour permettre à l'air glacé de la nuit de rafraîchir son front fiévreux.

Les minutes passent, l'angoisse du chef augmente, sa montre au cadran lumineux marque minuit.

Minuit ! c'est pourtant l'heure fixée. Minuit... Le lieutenant Rudont, tout à coup, se souvient que c'est la nuit de Noël. Cette fête religieuse peut retarder ou troubler quelques-uns de ceux qui doivent le rejoindre.

Minuit. Dans toutes les églises de France, on prie pour les soldats.

Minuit. Malgré la guerre, les petits enfants de France songent au petit Noël.

Le silence, cette grande route, tout est impressionnant. Maintenant, le lieutenant Rudont grelotte. Le froid monte de la terre, cette neige est un linceul, elle vous attire comme si elle voulait vous prendre.

Allons ! il faut marcher, il faut savoir attendre.

La propagande a été bien faite, aucune défaillance n'est à craindre. Tout à l'heure, ils seront là, les hommes bleus ; ils seront là, très nombreux, tous mécontents, et réclamant la Paix.

La route de Paris est droite, large, superbe, le flot qui va déferler ici grossira et entraînera tous ceux qui se trouveront sur son passage. C'est une armée puissante et formidable qui arrivera à la capitale de la France, une armée dont le chef imposera les volontés à un gouvernement sans maître.

Voilà l'avenir glorieux que le lieutenant Rudont entrevoit.

Tout à coup, il s'arrête et regarde ; son émotion est si grande qu'il craint de se tromper. Mais non. Dans un sentier, tout proche, ce sont bien des ombres mouvantes qu'il aperçoit ; puis, sur le chemin bordé par le ruisseau, tout un groupe vient.

Alors, les bras croisés, calme en apparence, il attend.

Ils viennent, les soldats aux vêtements couleur de boue, ils viennent lentement, résignés. Une lassitude énorme les courbe vers la terre, le vent de la nuit les fait frissonner. Ils se serrent les uns contre les autres, terrassés par la guerre, las de tant de misères, décidés à en finir. Aucune parole n'est échangée, mais ils s'arrêtent près du lieutenant Rudont, derrière la grande croix blanche qui semble barrer la route.

Impassible, le chef se tourne vers ces hommes dont le nombre augmente à chaque minute, et, orgueilleux, il se dresse pour apercevoir le chemin bordé par le ruisseau et où les ombres semblent se multiplier.

Certain de la victoire, d'une voix qui sonne clair, s'adressant à tous ceux qui l'entourent, il crie en montrant la grande route :

— A Paris.

Et seul, le premier, sans regarder ce qu'il laisse derrière lui, il s'avance sur la chaussée couverte de neige. Son ombre, que la lune grandit ironiquement, apparaît gigantesque, et les soldats suivent ce chef.

Ils passent, couverts de la boue des tranchées, ils vont vers cet arrière dont ils ont tant rêvé. Mais les drapeaux, les clairons manquent, et leur marche est triste, et leur marche est lente.

Les premiers soldats ont les yeux fixés sur le lieutenant, la route est droite, et la ville leur semble proche ; et puis ce grand cri : « A Paris » leur a promis tant de choses !...

Ceux qui suivent ne voient plus le chef, et ils n'ont pas entendu le cri prometteur. Ceux qui suivent voient seulement la grande croix blanche et l'inscription que la nuit claire fait lumineuse :

TUÉS A L'ENNEMI

Priez pour eux.

Un hésite à passer et s'arrête, un autre l'imité, et voilà que tout un groupe est là, regardant les tombes.

Ceux qui dorment dans la terre, ceux qui sont morts se dressent devant les vivants. On ne passe plus ! Cet ordre, personne ne l'a donné, mais chacun l'entend.

On ne passe plus... Alors, il faut donc obéir à un des bras de la croix qui semble indiquer la route d'où les soldats affluent.

La tranchée est là-bas, le coin de terre qu'il fallait garder et défendre les appelle. Comment ont-ils pu quitter leur poste ? Ils étaient fous, gris peut-être, mais ils ne voulaient pas désertter. Non, non, cette lâcheté-là, aucun Français n'est capable de la commettre.

Lentement, très lentement, les soldats font le tour des tombes et las, plus fatigués que s'ils revenaient d'une attaque très rude, ils reprennent le chemin qui longe le ruisseau, le chemin qui les ramène aux tranchées, à ces galères qu'ils voulaient fuir.

Un mot dit à voix basse, dans un souffle, un geste qui montre la croix, les tombes, et ces sol-

dates, qui partaient faire une révolution, oublient leur serment de révolte. Ils retournent, volontairement, là-bas, prêts au sacrifice.

Des pas lourds, un bruit d'armes, et les ombres s'en vont. Et bientôt, sur la grande route toute bordée d'arbres, la route de Paris, il ne reste plus que la croix blanche que la lune fait immense.

III

Dans une ville très voisine du front, un hôpital, installé dans une ancienne école, reçoit les grands blessés qui ne peuvent être évacués. Les lits s'alignent dans les longues salles claires où les petits apprenaient autrefois à lire, et ces lits ne sont jamais inoccupés.

Les hommes s'y succèdent, et, sur les oreillers immaculés, ce sont toujours des visages douloureux, des visages qui disent l'affreuse souffrance.

Des infirmières vont et viennent, cherchant à soulager, à guérir.

Une salle, plus petite que les autres, est réservée aux blessés à la tête ; deux infirmières en assurent le service. Service particulièrement dur, car, pour arriver à sauver ces blessés, il faut observer les plus légers symptômes, et prévenir le chirurgien quand il en est temps encore.

Face à une haute fenêtre, presque assis sur son lit, un homme à la tête bandée regarde, sans se lasser, le coin de ciel gris et sombre qu'il aperçoit par la croisée.

Ses yeux bleu clair, que les bandes de toile éclaircissent encore, semblent chercher là-haut le pourquoi de toutes les douleurs répandues sur la terre. Ses mains croisées sont si blanches

qu'on comprend que cet homme a, pendant de longs jours, côtoyé la mort. Il revient d'un monde inconnu dont il ne se rappelle pas grand'chose, mais ce voyage l'a laissé si las, si découragé qu'il lui semble impossible de recommencer à vivre.

De temps à autre, sa main droite se lève et touche le pansement lourd, inconfortable que les docteurs exigent. Il voudrait l'enlever, il lui semble que sa pauvre tête en serait soulagée.

Les journées sont longues et les nuits plus longues et plus cruelles encore. Il ne dort presque pas, et, tout autour de lui, ce ne sont que plaintes et cris de douleur.

S'il n'y avait pas dans un coin de la salle, immobile et attentive, une forme blanche qui, de temps à autre, vient se pencher sur les lits, il croirait, parfois, être descendu en enfer.

Lerven, le doux Breton, souvent se révolte et, lorsque la souffrance est trop forte, comme les autres, il gémit. Depuis quelques jours seulement ses pensées sont nettes, il se souvient, et c'est affreux de se souvenir. Rudont ! le malheureux, qu'est-il devenu ? Son état physique si précaire, cette blessure, dont il souffre tant, c'est Rudont qui, volontairement, l'a faite ; et Lerven n'a contre lui aucune rancune. Non, il pardonne. C'était un dément, un irresponsable qui agissait, mais ce n'était pas Rudont, l'ami de son enfance, ce Pierrot qu'il a tant aimé !

Non, ce n'était pas lui qui l'avait jeté contre le sol avec une force d'Hercule. Une pierre s'était trouvée là, fendant le crâne et causant une hémorragie si terrible que, plusieurs heures, les soldats avaient cru leur chef mort. Non, ce n'était pas Rudont, son frère d'élection, qui avait eu ce geste brutal !

Et Lerven, fidèle à son amitié, s'inquiète de son ami. Qu'avait-il fait, cette nuit-là, et les jours suivants ?

Depuis des semaines, Lerven est enfermé dans cet hôpital, et il ne sait rien. Jusqu'à présent, tout lui était indifférent, mais, maintenant, il se souvient, il veut savoir. Qui donc pourrait-il interroger ?

L'infirmière, le médecin. Ceux-là ne sortent pas de l'hôpital. Alors, à qui donc demander des renseignements ?

Un prêtre, un vieux curé de campagne, passe tous les jours dans les salles ; Lerven l'arrêtera aujourd'hui et le retiendra près de son lit.

Les doux yeux bleus quittent le coin de ciel gris, ce ciel sombre d'hiver, et fixent la porte d'entrée.

Infirmières, chirurgiens, hommes de service se succèdent. La matinée passe, Lerven attend toujours, sans se lasser, l'homme à la robe noire qu'il veut interroger.

Vers trois heures, alors que tous les pansements sont finis et que les blessés soulagés se reposent, à l'heure où dans un hôpital tout est calme et paix, très doucement la porte s'ouvre et un prêtre paraît.

C'est un vieil homme au doux visage ; des cheveux blancs soyeux, qu'il porte un peu longs, encadrent sa physionomie et la rendent presque immatérielle. Il s'appuie sur une canne, il est un peu courbé, comme s'il se penchait vers la terre, vers cette terre qui sera la dernière demeure de son enveloppe humaine. Ses yeux, aux paupières ridées, se lèvent, lumineux et pitoyables, et regardent avec tendresse toutes les têtes bandées, tous les visages pâles. Il passe, sans faire de bruit, afin de ne pas réveiller les blessés assoupis. Devant le lit de Lerven, il s'arrête, et, comprenant l'appel du clair regard, il s'approche. Alors, un sourire d'enfant apparaît sur le visage ridé :

— Bonjour, mon ami, vous allez mieux aujourd'hui ?

Lervén montre une chaise au pied de son lit.

— Monsieur le Curé, je désirais beaucoup vous voir.

Le prêtre devine qu'une confidence va lui être faite ; il s'assied, pose son chapeau et sa vieille canne sur les couvertures blanches, et, croisant ses mains, attentif, il répond :

— Êt moi, j'espérais vous trouver tout à fait bien. Déjà, hier, j'avais remarqué que votre infirmière paraissait très contente. Vous êtes sur le bon chemin, bientôt vous nous quitterez.

— Peut-être, répond Lervén nerveusement, mais avant mon départ, Monsieur le Curé, je voudrais savoir tout ce qui s'est passé depuis que je suis ici. Il y a plus de deux mois, je crois, que je vis sans penser. J'étais une bête humaine qu'on nourrissait pour l'empêcher de mourir... Maintenant, je sens que je vais guérir. Il me semble déjà que j'ai retrouvé toutes mes facultés, et, si ma pauvre tête ne me faisait pas encore souffrir, je crois que je pourrais me lever et reprendre ma tâche.

M. le Curé bien vite répond :

— Il faut être patient, obéissant, et ne pas oublier qu'hier encore vous étiez un grand blessé.

— Oui, je serai prudent, reprend Lervén vivement, mais, Monsieur le Curé, il faut que je sache certaines choses... Vous ne pouvez deviner à quel point je suis inquiet... L'inconnu m'effraie.

La vieille main du prêtre, qui s'est tant levée pour bénir, se pose doucement sur les mains crispées de Lervén, et, d'une voix calme, apaisante, il parle.

— Mon enfant, nous vous apprendrons tout ce que nous savons, mais je suis un ignorant, qui vit un peu comme un sauvage. Les quelques paroissiens qui me restent et nos blessés, c'est

toute mon existence. Que désirez-vous me demander?

D'une voix rude, les yeux fixés sur le vieux visage, Lerven interroge :

— La guerre? eh bien?

— La guerre, répète le prêtre lentement, mais nous en sommes toujours au même point. Quelques coups de mains sérieux, pas d'offensive.

Après une hésitation assez longue, Lerven demande :

— Êt à Paris, que se passe-t-il?

— Rien d'extraordinaire. Un président du Conseil énergique, personne ne bronche.

La figure pâle de Lerven rougit, ses mains se lèvent, on dirait qu'il veut cacher son visage.

Le prêtre se méprend sur ce geste.

— Mon enfant, vous êtes fatigué, n'essayez pas de vous souvenir.

— Non, Monsieur le Curé, non... Je vais très bien... ma tête ne me fait pas plus mal que d'habitude... Mais il faut que vous me disiez... Je vais vous expliquer... Voyons... n'avez-vous pas entendu parler de... de révolte, parmi nos soldats. La nuit de Noël... Quelques-uns ont essayé de partir... Vous comprenez, dans la tranchée, c'était dur. Ils pensaient à la femme... aux petits, à la maison bien chaude... Alors, un homme... un chef a dû se mettre à la tête des mécontents... et les entraîner vers... vers le mal... Ce chef, je le connaissais, c'était mon ami, mon frère. Le malheureux... il divaguait! Des théories fausses, un orgueil insensé... un fou qui agissait... Monsieur le Curé, il faut que vous m'appreniez ce qu'il est devenu.

En disant ces paroles, Lerven se dresse sur son lit, et ses mains se tendent, suppliantes.

Le prêtre reprend :

— Mon cher enfant, ne vous agitez pas ainsi!

Et, montrant les blessés qui reposent, il ajoute :

— Vous allez réveiller vos camarades... Voyons, je me souviens très vaguement d'avoir entendu parler d'une histoire semblable. Quelques pauvres soldats se sont laissé entraîner. Ils ont été arrêtés. Une bagarre, quelques blessés. C'était, pas très loin d'ici, sur la route de Paris... Après... après, je ne sais plus ce qui s'est passé.

Lerven a un geste si désespéré que, bien vite, M. le Curé reprend :

— Mais je pourrai vous avoir des détails. Je connais un officier qui est au Conseil de Guerre. J'irai le voir demain. Donnez-moi le nom de votre ami.

Les mains de Lerven se lèvent de nouveau, il cherche encore à cacher son visage, et, tout bas, avec honte, douleur, tendresse, il murmure :

— Rudont, Pierre Rudont.

Puis, las, brisé par le grand effort qu'il vient de faire, il laisse retomber sa pauvre tête sur l'oreiller.

Des gouttes de sueur envahissent son visage, des larmes tombent de ses yeux. Il est faible, très faible.

Le prêtre devine la souffrance physique et morale, il comprend que le blessé désire être seul.

Il se lève, fait un signe à l'infirmière qui tricote dans un coin de la salle, et s'en va, sans faire de bruit, après avoir promis à Lerven de revenir demain...

Demain ! Lerven a passé une très mauvaise nuit. La fièvre l'a repris, et, dans son délire, il n'a cessé d'appeler son ami. Il était là, devant lui ; dans la tranchée, il parlait aux soldats, cherchant à les entraîner, et Lerven ne pouvait empêcher ses soldats de le suivre.

Quelle souffrance ! Être paralysé, assister à ce départ et ne pouvoir rien faire !

Au matin, la fièvre est tombée, mais Lerven est si faible que son infirmière le menace de mettre M. le Curé à la porte dès qu'il arrivera.

Lerven s'inquiète, et, comme un enfant, promet d'être sage. Il ne parlera pas, c'est convenu, mais M. le Curé doit lui rapporter des nouvelles d'un ami très cher.

— Blessé ? interroge l'infirmière, qui n'a pas d'autre idée en tête.

Lerven ne répond pas.

Un sourire, et la dame blanche part gronder un autre blessé qui ne cesse de pleurer.

A la même heure que la veille, doucement, très lentement, — il est le seul qui ouvre la porte ainsi, — M. le Curé pénètre dans la salle.

Il tient son chapeau à la main, ses longs cheveux blancs, très embroussaillés, font à son visage une auréole de saint. Ses grosses chaussures et tout le bas de sa robe sont poussiéreux. Il semble très las.

Il s'approche du lit de Lerven et, avec un sourire un peu triste, dit :

— Me voilà de retour, mon enfant.

Et Lerven, pour répondre quelque chose, demande d'une voix sans timbre :

— C'était loin, Monsieur le Curé ?

Lerven a peur, maintenant il ne voudrait pas savoir, tout de suite, ce qu'est devenu son ami.

M. le Curé s'assied au pied du lit, et, de sa voix douce, reprend :

— Quelques kilomètres ne m'effraient pas ; malgré mes soixante-dix ans, je suis bon marcheur.

Un silence succède à cette réponse, et le prêtre, qui comprend toutes les douleurs humaines, devine avec quelle angoisse le blessé attend ses paroles. Ses mains vont chercher une

des mains fiévreuses qui s'agitent et, doucement, elles l'emprisonnent ; puis, d'une voix si tendre qu'elle est presque maternelle, il dit :

— Mon pauvre petit !

Lervén tressaille, il devine qu'un grand malheur est arrivé. Alors, il se redresse et, avec énergie, s'écrie :

— Monsieur le Curé, dites-moi tout de suite la vérité, je serai brave.

Le prêtre hésite encore, il regarde le visage ravagé, les yeux qui, si anxieusement, l'interrogent. Il sait qu'il doit parler, mais il a peur du chagrin qu'il va faire.

— Mon enfant, reprend-il à voix basse, vous aviez raison quand vous me disiez : « Mon ami, c'était un pauvre fou. » Les coupables, les vrais coupables, ce sont ceux qui sèment les idées fausses. Dieu, la justice même, saura les punir. Rudont, le lieutenant Pierre Rudont a eu la folie de croire qu'un peuple pouvait ne pas avoir de patrie. Il a voulu expliquer à des âmes simples de grands problèmes, il a voulu les entraîner au mal... Nous sommes en guerre ; le coupable, pour des gens qui n'ont pas le droit de chercher autre chose, c'est celui qui a agi. Il était responsable de la révolte, de l'abandon de postes : de grosses charges contre lui... Alors... n'est-ce pas ? C'était inévitable... il a payé pour tous... Il était le chef, c'est lui qu'il fallait atteindre... Quelques soldats ont dû obéir... et cette âme, qui, bien dirigée, aurait pu faire de belles choses, est maintenant près de Celui qui pardonne toujours... Mon pauvre enfant, votre ami n'est plus.

En entendant ces paroles, Lervén n'a pas fait un mouvement ; lentement, ses paupières se sont fermées, sa tête bandée s'est appuyée, lourde, sur l'oreiller, et son visage est devenu si pâle qu'il se confond avec la blancheur du linge qui l'entoure.

M. le Curé s'est tu, tout est calme dans la salle ; de temps à autre, un sanglot déchirant trouble le silence. C'est un blessé qui souffre et pleure depuis le matin. M. le Curé a encore bien des choses à dire, mais il sait qu'en ce moment les plus douces paroles feraient mal. M. le Curé détourne ses yeux du visage douloureux et, pour permettre à Lerven de souffrir sans témoin, il prend dans la poche de sa vieille soutane son gros bréviaire usé et se met à prier.

L'infirmière approche, elle regarde Lerven, si calme, et le prêtre immobile, et, sans se douter qu'elle passe près d'une grande douleur, elle va se pencher sur le blessé qui pleure si bruyamment.

De longues minutes s'écoulent. M. le Curé ne lit plus son bréviaire, mais il a croisé ses mains ridées sur le gros livre ouvert et, avec une ferveur touchante, il prie pour Lerven, qu'il ne connaît que d'hier, et pour ce malheureux qui n'est plus et qui aurait pu faire tant de mal.

Lerven, enfin, ouvre les yeux. Les claires prunelles sont encore plus pâles, il semble qu'un flot de larmes les a brusquement déteintes. Il regarde tout autour de la salle, il voit le prêtre qui prie, et, vers cette figure de paix, il tend les bras.

— Monsieur le Curé, dites-moi tout ce que vous savez.

La prière achevée, M. le Curé ferme son bréviaire, et, de sa voix douce, si consolante, il parle :

— Mon enfant, l'officier dont je vous ai parlé hier m'a raconté, au sujet de votre pauvre ami, des choses très tristes et très belles. C'était quelqu'un, ce malheureux. Oui, ce soir de Noël, ce soir qu'il aurait dû passer dans la prière, il a abandonné son poste, il est parti avec des soldats, ramassés un peu partout. Il voulait arriver à Paris avec une armée de mécontents, et forcer

le Gouvernement à faire la paix. Sur sa route, pas très loin d'ici, il a rencontré un général avec son état-major. Interrogations, refus de répondre, un revolver qui part, sans qu'on sache comment. Un drame qui a duré quelques minutes. Votre ami a été arrêté, les soldats qui l'accompagnaient ne l'ont pas défendu. Et puis, vous devinez la fin. En temps de guerre, les lois militaires sont rigoureuses... Du reste, le malheureux n'a pas nié son acte ; au contraire, il a tenté de l'expliquer à ses juges, disant qu'il regrettait de n'avoir pas réussi. Même si près de la mort, il défendait sa folie. Il était sincère... Il a demandé, avec un calme et une ténacité que ceux qui le condamnaient ont admirés, qu'aucun des soldats qui l'avaient suivi ne fût puni. Lui seul était coupable. Il disait même, voulant sauver à tout prix ces malheureux, qu'il s'était servi de son autorité de chef pour les forcer à obéir... Mon enfant, cet homme est mort comme un brave, se refusant, hélas ! à toute consolation religieuse. Jusqu'à la dernière minute, il s'inquiétait des soldats qu'il avait entraînés, il ne pensait qu'à eux. A son avocat, il a répété plusieurs fois : « Je meurs pour des idées qui seront comprises un jour, beaucoup plus tard ! » Et il ajoutait avec orgueil : « Mon cerveau n'était pas fait pour ce siècle. Je suis né cent ans trop tôt !... » Il avait, paraît-il, de la famille, mais il n'a jamais permis qu'on lui en parlât. Et, lorsque son avocat s'est inquiété de savoir s'il n'avait pas quelques lettres ou souvenirs à remettre à des êtres chers, il a répondu que toutes ses affaires étaient en ordre... Il paraît que personne n'osait discuter avec lui, et l'officier qui m'a donné tous ces détails a terminé en me disant : « Ce malheureux, malgré tout, c'était une belle figure. »

M. le Curé exagère un peu, il n'est pas bien sûr que l'officier ait porté un jugement très fa-

vorable, mais les traits de Lerven expriment tant de douleur qu'il veut apaiser sa peine. Après, après, M. le Curé se débrouillera avec le Bon Dieu.

Très faible, Lerven demande encore :

— Sa famille a été prévenue?

— Oui... Les bureaux ont fait le nécessaire. Pour tous ceux qui tombent dans ces conditions, c'est la même formule : *Décédé le ...* Rien ne révèle leur défaillance. Ces hommes, qui depuis trois ans ont supporté toutes les souffrances, ont droit à la plus grande indulgence. Un moment de faiblesse, payé de l'expiation suprême, ne fait pas sombrer un passé d'honneur. Ceux qui restent pourront pleurer en paix, sans rougir.

La figure de Lerven se contracte, il pense aux lettres qu'il doit remettre, aux lettres qui sont dans son portefeuille et qu'il faut porter à la femme et au fils de Rudont. Il a promis, il tiendra !

Les mains brûlantes se tendent, il remercie, comme il peut ; toutes ses émotions l'ont tellement affaibli que c'est à peine s'il s'aperçoit que l'infirmière presse M. le Curé de s'en aller.

Lerven fixe le vieux visage, les beaux cheveux blancs ; il suit des yeux la silhouette noire, il remarque que M. le Curé paraît bien fatigué. Il veut sourire, il veut parler, mais il s'étonne de n'avoir aucune force. Il ne souffre plus, il ne pense à rien, et, tout à coup, il ferme les yeux, et un long évanouissement va rappeler à celle qui le soigne que la mort guette encore le blessé.

IV

L'ardif, mais superbe, le printemps est venu. En quelques jours, sous un ciel doré par le so-

leil, les lilas se sont épanouis, les arbres fruitiers ont ressemblé à des immenses gerbes ; partout, des fleurs sont nées.

Hier, le ciel était gris, il pleuvait, il faisait froid et maussade, les arbres semblaient bouder ; quelques heures de soleil ont tout transformé.

Neuilly, ce coin de parc aux portes de Paris, est fleuri comme il ne l'a jamais été. Les larges avenues sont sombres et vertes, les lourds thyrses de marronniers y font des taches claires et jolies.

Entourés de grilles, les jardins étalent orgueilleusement toutes leurs richesses. Là, des lilas pâles qui semblent presque roses ; à côté, des cytises aux grappes éblouissantes ; plus loin, des aubépines blanches, rouges, et encore des lilas de toutes les couleurs. Les pelouses sont parsemées de pâquerettes, et les myosotis, les giroflées, les tulipes, abondent dans les massifs, parfumant l'air.

A Neuilly, malgré les obus des gros canons, les raids de gothas qui se succèdent sans répit, le printemps est venu et s'est installé en maître.

Au fond d'un jardin, plus joli peut-être que les autres, la petite maison, mystérieuse et charmante, a repris sa robe verte et fleurie des beaux jours. Le lierre est renouvelé, et un prunellier du Japon, aux fleurs d'un rose étrange, se mêle au parasite. Des rhododendrons, aux couleurs variées, entourent toute la maison.

Dans ce jardin, par cette belle après-midi de mai, où il flotte dans l'air des promesses de joie, les deux enfants sont là.

Jean a grandi ; habillé de noir, il paraît très pâle, et ses yeux clairs semblent plus foncés. Assis sur un banc, un livre sur ses genoux, il lit peu, rêve beaucoup, et très souvent regarde, à sa montre, l'heure.

Dans un coin, près d'un petit clos que Simone

cultive, miss Mary est assise ; elle tricote, tout en surveillant la petite fille. Simone est toujours la poupée blonde et jolie. Vêtue de blanc, un nœud noir dans les cheveux, elle fait très attention, en jardinant, de ne pas salir sa robe.

C'est que, depuis ce matin, miss Mary ne cesse de répéter.

— Simone, soyez sage ; Simone, ne vous saluez pas ; Simone, soyez mignonne, c'est aujourd'hui qu'on attend l'ami de votre pauvre papa !

Pauvre papa ! Ce sont des mots que Simone ne comprend guère, mais qui font pleurer maman. Alors, comme Simone est une grande fille et qu'elle aime beaucoup sa petite mère, quand on parle de « pauvre papa », elle cesse de rire et fait une petite moue triste, adorable. La même, mon Dieu ! oui, tout à fait la même que lorsqu'elle parle de sa poupée préférée, Tatiana la blonde, qu'un jour de grande colère elle a cassée.

Avec un râteau minuscule et une pelle de bois, Simone s'amuse à faire un petit jardin. Massifs, allées, rochers, tout est là, bien dessiné, drôle comme forme. La fillette s'actionne, oublie parfois la robe blanche, et, si miss Mary n'était pas là, il y a bien longtemps que le petit arrosoir eût été rempli d'eau et le jardinet soigneusement arrosé. C'est si amusant d'entendre le bruit que fait l'eau et de voir les gouttes tomber sur la terre jaune !

Faire de la pluie, comme le Bon Dieu, dont on lui parle si souvent, ce Bon Dieu qui fait, Lui, tout ce qu'il veut !

Une idée distrait Simone. Elle jette à la volée ses instruments de jardinage, puis court rejoindre son frère.

— Jean, Jean, il faut me faire un avion grand, grand, pour voyager dans le ciel.

Jean sourit, un peu triste, et refuse. Il attend

l'ami de papa et il ne fera rien avant cette visite.

Simone ne se fâche pas, elle est beaucoup plus sage depuis qu'elle a vu si souvent maman pleurer, et puis Jean a un air grave qui lui en impose

Elle regarde son frère attentivement et soupire en pensant au grand avion qu'elle désirait envoyer dans le ciel pur.

— Est-ce qu'il viendra bientôt, l'ami de papa? demande-t-elle.

— Nous l'attendons, répond Jean.

Simone retourne à son jardin, et, pour être gentille, elle ne reviendra pas avant longtemps.

Longtemps, pour Simone, c'est dix minutes!

Jean reprend son livre, mais les lignes dansent devant ses yeux; il ne pense qu'au lieutenant Lerven, cet ami de son père, qui va venir leur parler de celui qui n'est plus.

Enfin, lui pourra leur dire comment ce terrible malheur est arrivé! Maman n'a jamais pu avoir de détails. Les chefs, les camarades, ont tous répondu qu'ils ne savaient rien.

Rien! c'est un mot sans espoir...

Dans ce jardin que le printemps a renouvelé, dans ce jardin où, de tous les buissons, montent des odeurs exquises, dans ce jardin où les oiseaux se cherchent et s'appellent, sous un ciel bleu, doux et clair, un ciel de paix, Jean Rudont, vêtu de noir, attend avec une impatience fébrile l'homme qui va venir lui conter la mort glorieuse de son père.

Et, pour être courageux devant ce lieutenant qui a derrière lui trois années de guerre, afin que, tout à l'heure, ses yeux ne s'emplissent pas de larmes, il ne cesse de répéter cette phrase qui le réconforte toujours :

— Mon Papa est mort pour la France.

* * * * *

Et là-bas, au commencement de l'avenue, une voiture s'arrête et un officier en descend. Il est grand, mince, très pâle ; c'est un blessé convalescent. Le chauffeur réglé, lentement, en s'appuyant sur une canne, il se met à marcher. La tête penchée, les yeux fixant la terre, il a l'air si las qu'il fait pitié.

Les rares passants le regardent et se retournent, craignant qu'une défaillance ne le prenne.

Le lieutenant s'arrête de temps à autre et fixe attentivement les maisons entourées de jardins fleuris.

Devant le numéro 50, il se sent si faible qu'il s'assied sur un banc. Il a trop présumé de ses forces, il ne pourra jamais faire cette visite.

Est-ce ce premier jour de printemps, ce grand soleil tromphant ou cette brise parfumée qui lui donne un pareil vertige ? Une sueur froide envahit son front ; il tremble en pensant qu'il va revoir la petite maison où, tant de fois, Pierre Rudont l'a reçu.

Dans cette maison, une femme et des enfants l'attendent, et, dans un instant, il lui faudra les revoir... et leur parler. A cette pensée, les yeux de Lerven s'emplissent de larmes.

Honteux de cette faiblesse, il se lève, se redresse, et, avec énergie, franchit les quelques mètres qui le séparent de la porte d'entrée. Là, devant ce jardin calme et fleuri, il a une dernière hésitation. Mais une vision très nette, très précise s'impose à lui. Il revoit la tranchée glaciale, le gourbi éclairé par la chandelle fumeuse, où, pour la dernière fois, il a vu son ami. Alors, décidé, d'une main ferme, il sonne.

Doucement, la porte s'ouvre, et un concierge, dont la loge est cachée par des arbustes, annonce sa visite.

Le lieutenant Lerven avance lentement au milieu de l'allée bordée de lilas, il marche le

long des giroflées fleuries et, malgré lui, il aspire avec délice tous les parfums qui rôdent dans ce jardin.

Devant la maison, très pâle, Jean attend, ayant à côté de lui sa petite sœur qui, un peu intimidée, regarde venir ce monsieur qui est l'ami de pauvre papa.

Jean ne sait trop ce qu'il faut faire ; depuis trois ans, il n'a pas vu le lieutenant Lerven, et son émotion est si grande que c'est à peine s'il le reconnaît.

Le lieutenant n'hésite pas ; sans qu'il sache comment cela se fait, Simone est dans ses bras, Jean tout près de lui, et, dans un grand geste protecteur, il les serre bien fort en disant :

— Mes enfants, mes pauvres petits...

Jean ne s'attendait pas à cet accueil si chaud, à ces mots tendres qui rappellent bien des choses ; malgré sa volonté, son grand courage « d'homme de treize ans », il pleure comme un tout petit enfant.

Lerven laisse Simone, qui a bien envie de dire des sottises à son frère (a-t-on idée de pleurer devant un monsieur qu'on ne connaît pas?) et se tourne vers Jean :

— Allons, mon petit, allons voir ta maman.

Maman ! ce mot-là sèche immédiatement toutes les larmes ; devant maman, il ne faut jamais pleurer.

D'un geste énergique, le petit garçon essuie ses yeux et répond d'une voix ferme :

— Venez, Monsieur.

Et Lerven entre dans la maison.

Un long vestibule, aux dalles de marbre blanc et noir, mène à un grand salon éclairé par trois hautes fenêtres.

Jean ouvre la porte.

— Voulez-vous entrer, Monsieur, je vais chercher maman.

Lerven pénètre dans la pièce, que ce jour de

printemps fait si riante, et le premier objet qui frappe ses yeux, éblouis par le soleil, c'est un beau buste de son ami. Le sculpteur, un maître, a rendu vivante la physionomie si énergique de Pierre Rudont.

Le masque aux traits purs, les grands yeux volontaires, la bouche dédaigneuse, et cette manière si particulière de tenir la tête, l'artiste n'a rien oublié.

Pierre Rudont est là, dans ce salon, il reçoit son ami.

Troublé, Lerven s'assied, face au buste, dont le socle est couvert de fleurs. Au milieu des bouquets, bien en vue, un morceau de carton, entouré de ruban tricolore, sur lequel une main d'enfant a tracé ces mots :

Papa, mort pour la France, janvier 1918.

Lerven lit et relit cette inscription, et, nerveusement, sa main se lève et va tâter les enveloppes qui sont dans son portefeuille. Mon Dieu ! pourquoi s'est-il chargé de ces lettres, pourquoi a-t-il juré de les remettre.

Pierre Rudont était fou quand il a exigé cette promesse, mais ce fou est mort ! Une parole donnée à quelqu'un qui n'est plus, c'est pour un honnête homme une promesse sacrée. Aucune défaillance n'est permise.

Et voilà pourquoi, par ce beau jour de printemps, le lieutenant Lerven, convalescent, bien faible encore, est là, dans ce salon, attendant la femme de son ami.

Que va-t-il lui dire ? Il n'ose y penser. Il sait que le silence charitable observé sur les circonstances de la mort de son ami entretient chez les siens l'illusion consolante d'une fin de brave soldat et de bon Français. Il sait qu'ainsi la souffrance est entrée, dans la petite maison charmante, précédée d'un peu de gloire ! Et lui, pour obéir au désir d'un dément et pour vivre

en paix avec lui-même, il va, égoïstement honnête, détruire tout cela !

Un bruit le fait tressaillir ; dans le vestibule, des pas se font entendre, et, poussant la porte qui est restée entr'ouverte, Jean annonce d'une petite voix tremblante :

— Voilà maman.

Vêtue de noir, très pâle, idéalement jolie, maman fait pitié.

Lerven devine quelle émotion bouleverse la jeune femme, et il comprend que, pour le moment, aucun son ne pourra sortir de sa bouche contractée. Il tend la main, et la main fiévreuse de M^{me} Rudont répond à son étreinte.

— Ma pauvre amie, s'écrie-t-il avec affection, j'ai voulu vous voir parce que j'avais beaucoup de choses à vous dire, des choses qu'on ne peut pas écrire. Et puis, vous le savez, il n'y a pas bien longtemps que j'ai retrouvé l'usage de mon bras.

Maman voudrait parler ; Jean qui devine toutes ses pensées, s'inquiète de la santé du lieutenant.

— Vous avez été grièvement blessé, monsieur Lerven ?

Et maman ajoute d'une voix rauque :

— Quelques jours avant lui, n'est-ce pas ?

Lerven incline la tête et, pour répondre quelque chose, dit :

— J'ai été blessé la nuit de Noël.

— L'a-t-il su ? demande M^{me} Rudont.

Lerven a une légère hésitation. Les yeux anxieux de la jeune femme le troublent, ces yeux-là ont l'air de fouiller son âme. Il regarde Jean et répond :

— Je l'avais vu... ce jour-là... et il ne m'avait pas caché qu'il allait être très exposé.

— Alors, reprend Jean vivement, vous savez, monsieur Lerven, ce que papa voulait faire, vers quel danger il allait. Ah ! j'étais sûr qu'il

ne pourrait pas rester, comme les autres, dans la tranchée. J'étais certain qu'il réclamerait pour lui le poste le plus dangereux. Voyez-vous, j'avais le pressentiment que nous le perdriions, et, quand je lisais de belles citations, je pensais toujours : « Mon papa en aura une encore plus belle ! » Mais j'avais peur que cette citation, dont je rêvais, ne fût la dernière... Monsieur Lerven, racontez-nous comment papa est mort ; maman ne pleurera pas, et, moi, je sais être brave, même quand j'ai du chagrin.

Le lieutenant est très malheureux. Ses yeux troublés regardent successivement la jeune femme, Jean, et le buste de son ami. D'une voix faible qui implore, il dit :

— Pardonnez-moi... mais, tout de suite, je ne pourrais pas. Je suis très ému... Je me retrouve dans ce salon, où nous avons tant causé... et Pierre est là, vivant, devant moi... Je l'aimais, voyez-vous, presque autant que vous l'aimez ; il était mon ami, mon frère d'élection. Depuis des mois, je l'ai pleuré seul, et c'est si douloureux un chagrin que personne ne partage !

Maman tend ses deux mains à l'ami qui pleure, et Jean se met à genoux devant lui.

Après quelques instants de silence, d'une voix qui ne tremble plus, Lerven parle.

— Ton papa, mon petit Jean, c'était un homme, pas comme les autres... et, s'il avait vécu, il aurait fait de grandes choses... Tu veux savoir comment ce malheur est arrivé, tu veux des détails, une belle histoire... Mon enfant, la mort est toujours une chose très simple... Ton papa, ton pauvre papa avait une idée. Il voulait, par... par une manœuvre osée, faire finir la guerre...

Là, Lerven a une courte hésitation, il pense aux lettres qui sont dans son portefeuille, ces lettres qui ne lui permettent pas de mentir.

— Alors, s'écrie Jean avec enthousiasme, je

devine la fin ! Il avait un plan, il voulait faire une attaque audacieuse et, avant d'y aventurer ses hommes, il y a été lui-même, risquant sa vie pour sauver celle des autres. Il s'est fait tuer en essayant de donner à la France une victoire ! Maman, maman, ne t'avais-je pas dit que c'était ainsi que mon papa était mort !

Plus doucement, il ajoute :

— Racontez, racontez encore, monsieur Lerven ; dites si, avant de partir, papa a pensé à nous.

Lerven regarde attentivement le petit garçon, il admire son visage fier, ses yeux brillants, il comprend le mal qu'il va faire.

Alors, il se tait un long moment. Puis, il pose sa main tremblante sur la tête de Jean Rudont, et, très lentement, il parle.

— Mon enfant, je n'ai plus rien à te raconter. Ton cœur aimant, si français, a tout deviné... Ton grand rêve de gloire s'est réalisé ! Ton papa est mort pour la France. Voilà.

Lerven détourne ses yeux du visage fier et, très vite, il ajoute :

— Maintenant, mon cher petit, il faut me laisser avec ta maman. Nous avons à causer de choses graves, qui ne sont pas pour tes treize ans. Va, je te reverrai avant mon départ.

C'est fini, Lerven sait maintenant qu'il n'osera jamais dire à Jean Rudont la vérité. Plus tard, quand tout sera apaisé, la mère apprendra à cet enfant la faute commise. Elle trouvera des mots qui ne feront pas mal, elle saura parler à cette petite âme neuve. Lui, Lerven, ne pouvait pas !

Lentement, avec regret, — il avait encore tant de choses à demander, — Jean obéit et quitte le salon.

Le lieutenant et M^{mo} Rudont restent seuls, et Lerven pense avec terreur qu'il va falloir parler. Aucune hésitation n'est plus permise, il a pro-

mis, il a juré, Lervén n'a qu'une parole, il n'a jamais failli.

Pour avoir le courage de tout dire, il ferme presque les yeux. Il ne veut pas voir le visage douloureux de la jeune femme, ni la robe noire sur laquelle se détachent de longues mains blanches.

Résolu, n'écoulant plus que sa conscience, il parle :

— Ma pauvre amie, que vous êtes donc à plaindre ! Vous vous aimiez tant, tous les deux ! Rien ne semblait pouvoir vous séparer. Et voilà, la mort a pris l'un de vous, et l'autre reste si seule que la vie ne lui est plus possible. Ah ! ne protestez pas, je n'ai qu'à vous regarder. Jean, Simone, vos deux enfants, les enfants de votre amour, ne suffisent pas à votre âme en détresse... Mon amie, je vais encore... je vais vous faire du mal... en vous parlant de Pierre.

Les mains de M^{me} Rudont se dressent, et, d'une voix douce, elle proteste.

— Me faire du mal en me parlant de Pierre ! Lervén, ne dites pas une chose pareille... Mais vous ne comprenez donc pas que rien que votre présence est pour moi un apaisement ! Vous étiez son meilleur ami, vous admiriez autant que moi son caractère. Tenez, je vais appuyer ma tête lasse au dossier de ce fauteuil, je vais fermer les yeux afin que vous ne voyiez pas mes larmes, et vous allez parler... il me semblera que Pierre nous écoute... Je suis sûre, vous, n'avez pas besoin de me le dire, que Pierre vous a chargé de me demander pardon.

Lervén a un geste brusque. Ces paroles l'étonnent et le rassurent ; sa tâche sera moins difficile.

— Oui, reprend la jeune femme, j'ai deviné ce qui s'est passé, et je comprends pourquoi Pierre a risqué sa vie, inutilement. Une folie ! Il savait, en partant, qu'il ne reviendrait pas.

Un grand rêve de gloire, comme en fait son fils, un grand rêve qu'il a voulu vivre... Alors, avant de partir, un remords l'a conduit près de vous... Il vous a fait promettre de venir... après... après sa mort, m'expliquer que, pendant quelques heures, il m'avait oubliée. Vous devez me dire, je le sais, que, lorsqu'il est allé vers le danger, il n'avait devant les yeux qu'un seul visage, que j'étais son unique pensée, et qu'il a tenté, cette folie pour mettre un peu de gloire autour de notre amour. Lerven, je sais tout ce que vous allez me dire, car je sais à quel point Pierre m'aimait. Une seule chose pouvait le distraire de moi : son pays, qu'il appelait avant la guerre, d'un nom moins beau : la politique. Eh bien ! à ce pays, il m'a sacrifiée ; c'est très douloureux... mais c'est une douleur dont je suis fière... Je n'ai jamais souffert comme les autres femmes, Pierre n'avait de regards que pour moi. Alors... aujourd'hui, si je souffre plus que les autres, c'est presque juste... Mais c'est affreux de penser que, s'il l'avait voulu, il serait encore là, à la place où vous êtes, Lerven !

Très tendre, la jeune femme ajouta :

— Mai, mai ! c'était le mois de sa permission, et nous nous réjouissions tant de ces dix jours de printemps que nous allions passer ensemble ! Nous aimions cette maison, notre nid, que nous avions voulu caché et très intime ; nous aimions ce jardin où nous avions planté tous les arbustes ; nous aimions ce coin de Neuilly, que seuls les vrais amis connaissaient. Lerven, pouvez-vous penser, sans avoir le cœur qui s'arrête de battre, que si Pierre l'avait voulu il serait encore vivant?... Je ne peux me figurer, — ah ! je ne suis pas raisonnable, — que c'est fini... Je veux savoir de quelle blessure il est mort. Je veux savoir s'il a souffert et s'il était défiguré !... Un avis, avis banal, m'a été remis avec

les précautions d'usage : « Le lieutenant Rudont, décédé le 1^{er} janvier. » Et quand j'ai fait demander par un ami, au Ministère, des renseignements, il m'a été répondu qu'il était impossible de m'en fournir... Je ne sais pas ce que c'est qu'une bataille, je ne me fais aucune idée de la guerre, mais, Lerven, je veux qu'on me donne des détails. Je veux savoir où il est... Je veux partir là-bas, où on l'a enterré, et là, exiger, c'est mon droit après tout, qu'on m'ouvre le cercueil... Je veux, vous entendez, le voir pâle, rigide, glacé, je veux le voir ainsi, pour croire que tout est fini :

En proie à une exaltation désespérée, la jeune femme ajoute :

— Ne refusez pas, mon ami, même si Pierre est affreusement mutilé, il faut que je le revoie. Après, après, je vous le promets, je serai raisonnable, et je vivrai pour mes enfants... Allons, Lerven, dites-moi de quelle blessure il est mort.

Lerven n'a pas essayé d'interrompre ce long monologue, il est presque aussi pâle que M^{mo} Rudont, et sa main tremblante va de sa poitrine à sa tête. Geste irraisonné qui montre son trouble. Il balbutie :

— Ma pauvre amie. Calmez-vous, Pierre a reçu dix balles en pleine poitrine, une seule, au cœur, était mortelle.

La tête appuyée au dossier du fauteuil, les yeux presque clos, M^{mo} Rudont demande d'une voix douce :

— Est-ce en sortant de la tranchée qu'il a été blessé ?

Cette fois, Lerven ne répond pas. Il ne peut plus mentir, et puis, à quoi servent tous ces mensonges ? Il doit remettre les lettres, il n'est venu que pour cela.

Brusquement, pour ne plus voir cette femme en deuil, il se lève. Il ne veut plus écouter cette

voix tendre, si amoureuse, parler de celui qui n'est plus.

Du mort coupable, du traître, on a fait un héros, la comédie a assez duré ! Seuls ceux qui sont morts pour le Pays ont le droit, actuellement, d'être pleurés ainsi. Plus de sensibilité, de fausse pitié ! Après tout, Pierre Rudont n'était qu'une canaille, une canaille de grande envergure, c'est possible, mais qui pouvait mener la France au pire des désastres. Ce sans-patrie, s'il avait réussi, livrait son pays aux barbares. Les Boches eussent été maîtres chez nous !

Alors, tout était rendu inutile : les années de souffrance, la misère supportée si simplement, les morts héroïques, les deuils et les chagrins. Et Lerven revoit les soldats, les poilus que tous les peuples admirent. Ils sont là, devant lui, vêtus de la capote boueuse, tranquilles, résignés, prêts au sacrifice. Il les voit, arrivant dans la tranchée, ombres silencieuses et terribles. La nuit les entoure, ce sont des aveugles qui vont obéir à l'ordre donné. « Il faut tenir. » Et ces hommes se battent, tombent, acceptant leur destinée. Héros de France, si simples et si grands !

Lerven revoit les villages détruits, les maisons effondrées, les églises sans clocher, les vergers ravagés, les incendies allumés par les barbares. Il sait tout ce que la férocité allemande a inventé, les drames dont on ne peut se souvenir sans haïr : les enfants tués devant leur mère, les filles arrachées à leur famille et les vieillards chassés à coups de crosse, ou fusillés s'ils résistent.

Les poings fermés, les dents serrées, Lerven recule ; il s'éloigne de la jeune femme en pleurs, statue de la douleur, et là, face au buste de Rudont, face à ce buste qui le nargue et dont les yeux commandent encore, levant les bras, tra-

gique et sublime, il murmure d'une voix sourde :

— Misérable, misérable !

Calmé, il se retourne, regarde, étonné, tout autour de lui. Ce salon plein de soleil dont les fenêtres larges, ouvertes, laissent entrer les parfums du jardin, ces meubles anciens, ces bibelots rares et précieux, tout le surprend, et il se demande ce qu'il fait là ? La guerre n'a donc pas détruit tous les foyers ? Il était là-bas, devant des décombres et des cendres, près d'un entassement de pierres léchées par les flammes ; il était au milieu des terres bouleversées que les hommes bleus défendaient encore. Il était là-bas ! et il se retrouve dans une maison intacte, lumineuse et charmante, faite pour abriter des amours humaines.

Lervén est las, très las, et il veut quitter, au plus vite, cette maison trop riante.

Nerveux, il ouvre sa tunique, cherche son portefeuille et le prend dans sa main, puis, décidé, il se retourne.

M^{me} Rudont est encore dans le fauteuil clair qui fait paraître si sombre sa robe noire. Elle ne pleure plus, son buste s'est redressé, sa jolie tête fine s'est penchée un peu en avant et, immobile, ses longues mains blanches croisées sur ses genoux, elle regarde le buste de son mari.

Son visage a une expression étrange faite de douleur, d'amour et d'orgueil. La main de Lervén s'arrête, sa bouche entr'ouverte se ferme, et il recule un peu. Comprenant que cette femme communie avec celui qui n'est plus, respectueux, il attend.

Et le mystérieux dialogue se prolonge. M^{me} Rudont ne bouge toujours pas. Elle semble avoir complètement oublié que quelqu'un est là, tout près d'elle. Enfin, après un long silence, ses lèvres s'entr'ouvrent et doucement, dans un souffle, elle murmure :

— Pierre, je souffre, c'est affreux... mais je suis fière de toi.

Et, lentement, comme si elle n'avait plus rien à dire ni à écouter, ses yeux se ferment, et, de nouveau, elle appuie sa tête au dossier du fauteuil.

Poussé par une force incompréhensible, Lerven recule encore, il tient dans ses mains les lettres, il est près de la porte, et il a envie de s'enfuir.

Lerven, gentilhomme breton, fils d'une race qui ne sait pas mentir, Lerven est un parjure !

Mais une hésitation suprême l'arrête, il a promis, il doit tenir. Il se rapproche de la robe noire pour y déposer les enveloppes blanches. Et puis, pour ne pas voir l'affreuse douleur, il s'en ira, bien vite, comme un voleur.

Il fait quelques pas, aucun scrupule ne doit plus le troubler... Malgré lui, ses yeux revoient le petit carton encerclé de ruban tricolore, il lit l'inscription écrite par une main d'enfant : *« Papa, mort pour la France »*... Alors... Lerven se retourne brusquement, quitte le salon ; comme un fou, il traverse en courant le vestibule et le jardin fleuri, et, sans regarder derrière lui, disparaît dans la grande avenue verte que les marronniers font très sombre...

FIN

*Le prochain roman (n° 164) à paraître
dans la Collection "STELLA":*

Le Collier de Turquoises

par

LIONEL DE MOVET

I

« Pittoresquement située à l'extrémité méridionale du département de l'Isère, apparaît la gracieuse ville de Saint-Marcellin.

« Elle n'a pas à se plaindre de la nature, car le paysage qui l'entoure est d'une variété charmante.

« Un vieux château fort la domine, une église au clocher gothique invite à la prière et les vestiges d'une antique muraille évoquent le souvenir d'un passé de luttes sanglantes et de guerres fratricides. » (1)

En sa qualité d'élève de l'Ecole des Chartes, Max Béranger, un jeune Saint-Marcellinois, tout en se promenant par une radieuse matinée de juillet le long du ruisseau de la Cumane, ressuscitait en imagination les jours de gloire de sa ville natale.

Grand, svelte, la démarche élégante, le visage régulier, d'un ovale assez prononcé, les yeux d'un bleu très clair, néanmoins profonds, les cheveux d'un blond cendré, les attaches aristocratiques, tel est le héros de ce récit.

(1) *Album du Dauphiné.*

LE COLLIER DE TURQUOISES

Il a vu le jour — il y a de cela vingt ans — dans la jolie sous-préfecture où nous le trouvons méditant sur l'instabilité de toutes choses en général et du bonheur en particulier. Son origine n'a rien qui puisse le désobliger, car il est issu d'une vieille famille bourgeoise opulente, considérée comme l'une des premières de la région depuis bien des générations, ce qui lui constitue un patrimoine d'honneur dont il se montre fier à juste titre, sans se dissimuler les obligations qui en résultent.

Les Béranger se sont acquis des titres de noblesse par trois siècles de notariat intègre et sans défections. Plusieurs fois d'ailleurs, ils se sont alliés à la véritable aristocratie et la mère de Max, elle-même, descend d'une antique famille de robe dont le nom était bien connu au Parlement de la petite ville.

Fiers du passé, conscients de leur propre valeur, ils ont toujours marché le front haut, coudoyant sans les voir ceux que la jalousie a fait leurs ennemis, se contentant de jouir en plein repos de conscience de l'affection de leurs nombreux amis et de l'estime de tous.

Leurs panonceaux s'étaient orgueilleusement à la porte de l'un de ces vieux hôtels particuliers de la grand'rue, vastes demeures, aux pièces inharmoniques, mais commodos néanmoins. Un autre âge s'en est contenté; les fils ont été heureux d'y succéder à leur père, et seul peut-être, le jeune Chartiste, avec sa nature plus affinée, plus artiste, plus moderne en un mot, songe à se plaindre du manque d'élégance de la maison familiale tout en sentant, au fond de lui-même, le charme évocateur de ces demeures bénies, toutes pleines de souvenirs. Aussi, est-ce avec une joie sincère qu'il revient, chaque année, au foyer qui l'a vu grandir.

Habiter Saint-Marcellin douze mois par an, y vivre sa vie entière lui semblerait dur, mais venir s'y retremper à l'époque heureuse des vacances, lui est assurément très doux bien qu'il en convienne à peine. Il y savoure, dans le recueillement de son âme, les souvenirs d'enfance, les seuls qu'on évoque sans amertume. Et quoi de plus naturel? Sa naissance a été jadis une source de joie et d'espoir.

(A suivre).

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM
N° 1.

Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage. Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM
N° 2.

Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc. 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM
N° 3.

Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc. 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM
N° 4.

Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise. 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM
N° 5.

Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.) 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM
N° 6.

Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison. 56 doubles-pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.

ALBUM
N° 7.

Le Tricot et le Crochet. 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*

ALBUM
N° 8.

Ameublement et broderie. 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM
N° 9.

Album liturgique. 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pates, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Éditions de "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

Les Romans de
La Collection " STELLA "
paraissent régulièrement tous les quinze jours.

La Collection " STELLA "
constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

TROIS MOIS (6 romans) :

France. .. 10 francs. — Étranger.. 12 fr. 50

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Étranger.. 25 francs

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Étranger.. 40 francs

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★